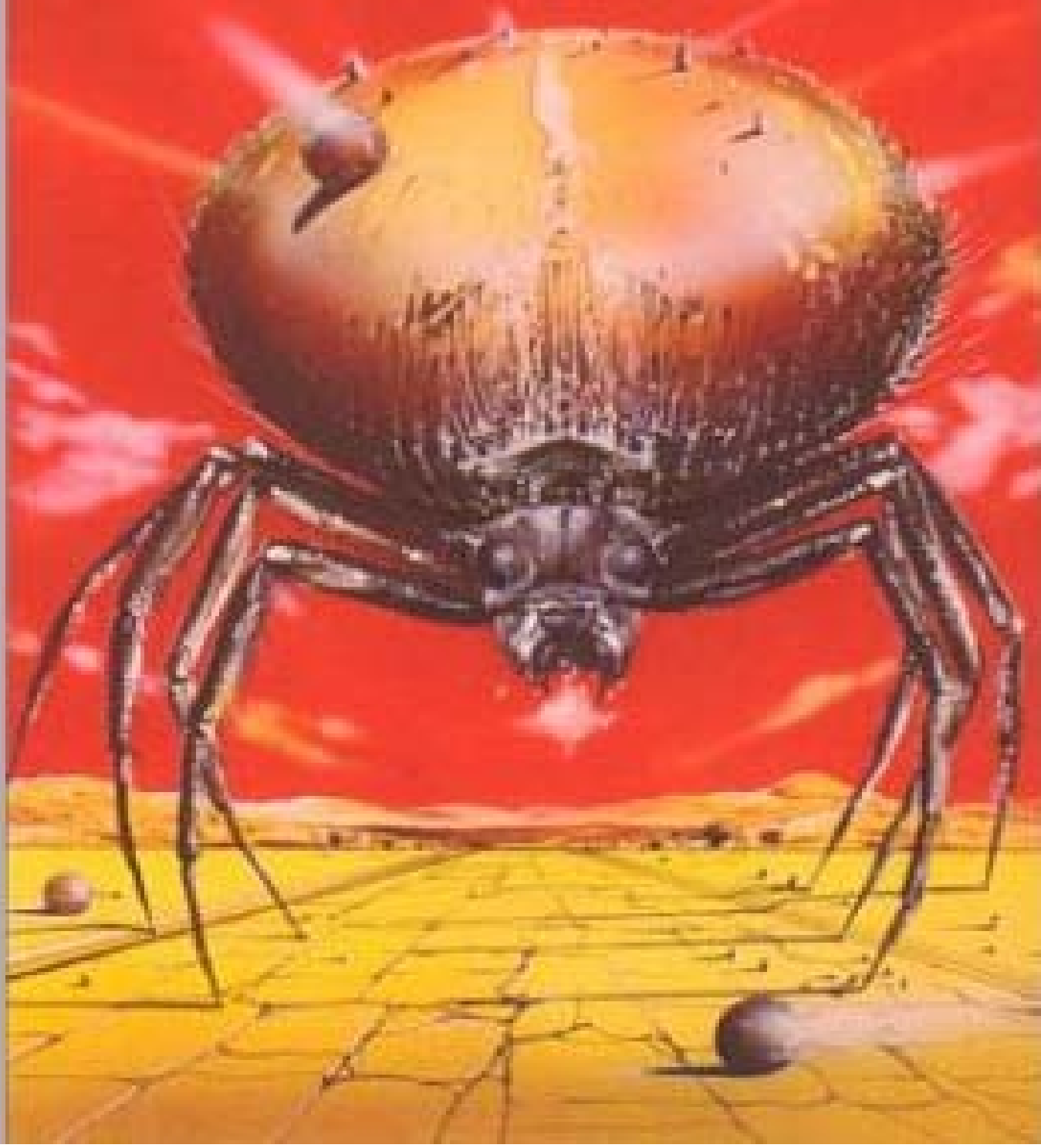
J'AI LU

S-F

A.E. VAN VOGT

LES FABRICANTS D'ARMES



Alfred E Van Vogt

MARCHANDS D'ARMES

TOME 2

LES FABRICANTS D'ARMES

(The weapon makers, 1943)

Traduction de Jean Cathelin

1

Hedrock avait presque oublié le rayon espion. Celui-ci continuait pourtant à luire et sur l'écran la salle du conseil impérial des ministres apparaissait toujours aussi clairement. Des hommes continuaient à se pencher respectueusement vers la main de la jeune femme aux traits glacés qui était assise sur le trône, et le son de leurs voix lui parvenait distinctement. Tout se passait normalement.

Et pourtant, tout intérêt pour ce qui se passait dans cette salle du palais avait disparu aux yeux de Hedrock. Les paroles glaciales de la jeune femme se répercutaient de-ci, de-là dans son esprit, bien qu'il y eût un certain temps maintenant qu'elle les eût proférées :

«... Dans les circonstances présentes, avait-elle dit, nous ne pouvons continuer à prendre des risques quant à cette opposition des Armureries. Ce qui vient de se passer est beaucoup trop grave. En conséquence, général Grall, vous allez, à titre purement préventif, arrêter le capitaine Hedrock une heure après le déjeuner et vous le pendrez. J'insiste sur l'importance de l'horaire, car il va, comme d'habitude, s'asseoir à ma table pour déjeuner et aussi parce que je désire être présente à son exécution.

— Très bien, Votre Majesté...»

Hedrock marchait comme un lion en cage devant son télestat. Il se décida enfin à regarder de nouveau l'écran qui, dans sa forme matérielle momentanée, occupait tout un mur de l'appartement. Il constata, non sans inquiétude, que la jeune femme se trouvait encore dans la salle du conseil, mais qu'elle y était maintenant seule. Elle était assise, un faible sourire éclairant son maigre visage.

Le sourire disparut au moment où, ayant manipulé un instrument sur le bras de son siège, elle se mit à dicter d'une voix nette et claironnante.

Pendant un moment, Hedrock laissa le sens des sujets routiniers de la vie du palais dont elle parlait pénétrer son esprit ; puis son attention s'en détourna. Il avait quelque chose en tête, quelque chose comme la détermination croissante de ne pas accepter cet échec. Très soigneusement, il se mit à mettre au point son appareil. L'image montrant la jeune Impératrice disparut et, après des éclats de lumière floue, l'écran fit place au visage d'un homme, bientôt très net.

— Réunissez le Conseil supérieur des Fabricants d'Armes, dit Hedrock.

— Cela va prendre une bonne minute, dit gravement l'homme visible sur l'écran, pour atteindre les bureaux des divers conseillers.

Hedrock hocha la tête, sèchement. Il se sentit soudain nerveux. Il s'était exprimé d'un ton assez ferme, mais il avait l'impression d'avoir achevé d'une manière hésitante. Pourtant il conservait son calme, s'efforçant de se détendre. Lorsqu'il reporta les yeux sur l'écran, une douzaine de visages avaient remplacé celui de tout à l'heure ; il y avait assez de membres pour que le quorum fût atteint. Il leur rendit aussitôt compte de la façon dont une sentence de mort avait été rendue à son égard.

— Il fait peu de doute, dit-il en terminant, qu'il se passe quelque chose de très grave. A plusieurs reprises, au cours des deux dernières semaines, lorsqu'un conseil des ministres impérial se tenait, je me trouvais coincé par d'ennuyeuses conversations avec des officiers supérieurs qui avaient pour but de m'empêcher de regagner mes appartements. Selon moi, ce qu'il y a de plus significatif dans cet ordre de pendaison, c'est l'horaire prévu. Notez bien qu'il est entendu que je ne dois être arrêté qu'une heure après le repas, c'est-à-dire dans trois heures d'ici. Il ne faut pas négliger non plus le fait qu'on m'ait laissé regagner mon appartement à temps pour entendre prononcer la sentence. Ils connaissent assez la Guilde des Armuriers pour se rendre compte que, prévenu trois heures d'avance, j'ai largement le temps de m'enfuir.

Sous-entendez-vous par là, dit le conseiller Peter Cadron, d'un

ton de reproche, que vous allez rester ?

Hedrock se sentit de nouveau glacé jusqu'aux os. Lorsqu'il reprit la parole, sa voix tremblait très légèrement, bien que les mots lui vinssent avec précision et qu'il donnât l'impression d'avoir confiance en soi.

— Rappelez-vous, monsieur Cadron, dit-il, que nous avons analysé le caractère de l'Impératrice. Les pressions socio-techniques anormales de notre époque l'ont rendue aussi nerveuse et aventureuse que ses dix-neuf milliards de sujets. Elle désire un changement, des plaisirs et des choses nouvelles. Et pourtant, avant tout, elle est le siège de la puissance impériale, représentante des forces conservatrices qui s'opposent à tout changement. Il en résulte un constant déchirement dans son esprit, un dangereux déséquilibre en elle qui en fait l'ennemi le plus embarrassant que les Armureries aient eu depuis bien des siècles.

— Sans aucun doute, dit froidement un autre homme, votre pendaison redonnera quelque tonus à cette blasée. Pendant les brefs instants où vous tressauterez au bout de la corde, la vie lui paraîtra moins terne.

— Ce à quoi je songeais, dit tranquillement Hedrock, c'est qu'un de nos surhommes pourrait examiner la conjonction des divers facteurs en présence et déterminer quelles sont pratiquement les chances que j'ai de m'en tirer en ne fuyant pas.

— Nous allons consulter Edward Gonish, dit Peter Cadron. Voulez-vous patienter un moment, nous allons maintenant discuter du problème entre nous.

Ils coupèrent le contact sonore et Hedrock ne vit plus que des visages dont les lèvres bougeaient sans que leurs paroles lui parvinssent. La conversation dura assez longtemps, et il lui parut qu'on mettait un temps infini à expliquer quelque chose à quelqu'un qui n'apparaissait pas sur l'écran. Cela durait même si longtemps que Hedrock finit par serrer les dents et se tordre les mains. Il poussa un soupir de soulagement lorsque le silence prit fin.

— Nous avons le regret de vous faire savoir, dit Peter Cadron, que le surhomme Edward Gonish estime qu'il ne possède pas suffisamment d'éléments connus pour avoir l'intuition de ce qui va se passer. Il nous faut donc nous contenter des ressources de la

logique élémentaire. C'est pourquoi nous posons une question précise : à partir de quelle heure les chances que vous avez actuellement de prendre la fuite seront-elles gravement amoindries ? Peut-on envisager que vous restiez au repas ?

Hedrock s'était ressaisi, dominant le choc qu'avait provoqué en lui le verdict du mentaliste. Il ne se serait jamais douté que sa vie ou sa mort dépendraient à ce point de la géniale intuition de cet esprit si bien entraîné. En un instant la situation venait de lui apparaître beaucoup plus incertaine et dangereuse qu'il ne l'avait imaginé.

— Non, dit-il, si je reste au déjeuner je serai arrêté. L'Impératrice adore jouer au chat et à la souris, et c'est précisément pendant le repas qu'elle m'informera formellement de la sentence. J'ai cependant un plan, qui joue sur ses réactions émotives et qui est fondé sur le fait qu'elle estimera nécessaire de se justifier de cette décision. Quelles ont été les conclusions de votre discussion ? dit-il après un instant de silence et considérant l'écran avec une grimace. J'ai besoin de toute l'aide possible.

Ce fut alors le conseiller Kendlon, un homme au visage poupin qui n'avait pas encore pris la parole, qui s'adressa à lui en ces termes :

— Comme vous le savez, Hedrock, vous vous trouvez au palais pour deux raisons bien distinctes. La première mission consiste à protéger les Armureries d'une attaque surprise dont nous sommes tous d'accord pour penser qu'elle mettrait en danger notre civilisation. Votre second objectif, évidemment, c'est l'idée qui vous est chère d'établir des contacts entre les Armureries et le gouvernement impérial. C'est pourquoi vous n'êtes pas à proprement parler un espion, sauf par la bande. Toute information de moindre importance que vous pouvez glaner vous appartient à vous seul. Nous n'en réclamons pas communication. Mais réfléchissez bien, plongez en vous-même : avez-vous entendu quelque bruit – n'importe lequel – qui puisse fournir une base solide à votre hypothèse selon laquelle quelque chose de formidable se préparerait contre nous ?

Hedrock secoua lentement la tête. Soudain il n'éprouvait plus aucune émotion. Il avait l'impression d'un détachement complet vis-à-vis de ce monde. Et lorsqu'il parla, d'un ton précis, égal et

définitif, ses mots semblaient venir de très loin, d'une contrée glaciale.

— Autant que je puisse m'en rendre compte, messieurs, vous n'avez donc pris aucune décision. Pourtant, vous ne sauriez nier que vous ne tenez nullement à ce que mes contacts ici soient rompus. Il ne fait aucun doute que vous soyez très désireux de savoir ce que cache l'Impératrice. Et puis il y a aussi, comme vous dites, l'idée qui m'est chère. En conséquence de tout cela, j'ai décidé de ne pas m'enfuir.

Ils ne parurent pas le moins du monde pressés de lui donner leur accord. L'étrange et versatile caractère de l'Impératrice faisait que la moindre imprudence verbale de sa part pouvait être fatale. Il y avait aussi des tas de détails – si on peut dire – dont ils discutaient, se donnant beaucoup de mal pour examiner à la loupe le moindre de ceux-ci. Il y avait le fait qu'il était en apparence le premier traître à la Guilde des Armuriers dans toute l'histoire de celle-ci, l'homme qui ne refusait aucune information à la bizarre détentrice du pouvoir. Sa grande allure, sa brillante intelligence, sa forte personnalité fascinaient celle-ci depuis longtemps et continueraient encore à la fasciner. C'est pourquoi, mis à part le fait qu'elle préparait peut-être quelque chose de secret et d'important, la menace de le pendre pouvait n'être qu'un test pour infirmer ou vérifier des soupçons. Il devait faire très attention. Si cela se révélait nécessaire, il pourrait lui livrer sur les Armureries des informations secrètes d'un caractère assez général, de façon à exciter son désir d'en connaître davantage et...

A cet instant, le vibro-signal de la porte interrompit la conversation. D'un geste, Hedrock coupa la communication et le courant. Puis, se rendant compte qu'il s'était laissé aller à la nervosité, il ôta son épingle de cravate en or et se pencha sur la table. Un anneau y était posé, petit objet brillant dont la tête ornée offrait une exacte réplique du rayonneur-espion. Ce rayon lui-même était produit par une merveilleuse usine atomique ultra-miniaturisée qui se trouvait à l'intérieur de l'anneau. Il ne fallait qu'un instant pour enclencher le minuscule levier de mise en route automatique qui se trouvait sur l'anneau, mais l'état nerveux dans lequel il se trouvait ne facilitait pas les choses.

C'était une opération aussi délicate que d'enfiler une aiguille. Par trois fois, sa main trembla légèrement et manqua le trou presque invisible. La quatrième, il réussit. Le rayon espion clignota comme la lumière d'une lointaine explosion, bien qu'aucun débris ne retombât. Il n'y avait sur la table que la couverture qu'il y avait posée pour éviter que celle-ci ne fût rayée. Hedrock reporta alors la couverture dans la chambre, rapidement, puis se tint un instant indécis, l'anneau dans la main. Il le mit finalement dans une boîte de métal où se trouvaient déjà trois autres anneaux, et régla le système d'alarme de la boîte de façon que tous les anneaux fussent désintégrés au cas où quiconque tenterait de mettre la main dessus. Lorsqu'il se décida enfin à se diriger froidement vers la porte où retentissait avec insistance le vibro-signal, il ne portait plus au doigt que l'anneau muni d'une arme énergétique.

Hedrock reconnut l'homme de haute taille qui se tenait dans le couloir : c'était l'un des aides de camp de l'Impératrice. L'homme salua.

— Capitaine, dit-il, Sa Majesté m'envoie vous informer que le déjeuner va être servi ; si vous voulez bien me suivre.

Pendant un moment, Hedrock eut la très nette impression qu'on se payait sa tête, que l'Impératrice Innelda commençait déjà à jouer au chat et à la souris. Il n'était pas possible qu'il fût déjà l'heure de déjeuner. Il jeta un coup d'œil sur sa montre-bracelet. Le petit cadran marquait 12 h 35. Une heure s'était donc déjà écoulée depuis qu'il avait entendu la sentence de mort tomber des lèvres fines et volontaires de l'Impératrice.

Il ne lui avait donc pas appartenu de décider s'il assisterait ou non à ce repas. L'événement avait pris les devants, se précipitant sur lui tandis qu'il disait au Conseil de la Guilde qu'il avait une heure devant lui. Il prit clairement conscience de la situation dans laquelle il se trouvait en suivant son visiteur : tout au long des couloirs, de loin en loin, à mesure qu'il avançait vers la salle à manger royale, il croisait des groupes de soldats ; ainsi donc, qu'il le veuille ou non, il ne pouvait s'échapper. Hedrock se sentit à ce point coincé qu'il s'arrêta un moment sur le seuil de la grande salle, eut un sourire sardonique et fit face.

Tranquillement, toujours souriant, il se fit un chemin parmi les

tablées de courtisans bruyants, et s'assit enfin à sa place, à cinq chaises de l'Impératrice qui était en bout de table.

2

On avait déjà bu les apéritifs et fait le service du potage. Maintenant qu'il était immobile sur une chaise, Hedrock réfléchissait, attendant la suite des événements. Il étudia les hommes qui se trouvaient près de lui autour de la table, ces jeunes hommes forts, intelligents, sûrs d'eux-mêmes, tous dans la trentaine, qui constituaient l'état-major personnel de Sa Majesté Impériale.

Il éprouva quelque regret à la pensée que tout cela allait prendre fin pour lui. Voilà six mois qu'il vivait à l'aise dans cette brillante société, et Dieu sait que cela l'avait amusé de regarder ces jeunes gens goûter avec avidité aux joies du pouvoir absolu ; cette joie sans bornes lui avait parfois rappelé son lointain passé. Hedrock eut un sourire. Il y avait dans son caractère d'immortel quelque chose dont il n'avait pas voulu jusqu'alors convenir : un croissant mépris pour les risques qui le menaçaient, une insouciance devant le danger qui fondait sur lui. Évidemment, il n'ignorait pas qu'il lui faudrait un jour ou l'autre engager sa personne au-delà de la limite de ses pouvoirs secrets. Mais aujourd'hui comme jamais, c'était seulement son but final, toujours aussi distinct des buts que les gens lui supposaient, qui seul importait.

C'est alors que, pour la première fois depuis le début du repas, la voix de l'Impératrice s'éleva au-dessus du tumulte, coupant court à sa songerie.

— Vous semblez bien pensif, capitaine Hedrock ! s'écria-t-elle.

Hedrock tourna lentement son visage vers elle, cherchant intentionnellement à lui dédier autre chose que le coup d'œil rapide

qu'il s'était jusqu'alors autorisé, car il savait fort bien que les yeux verts d'Innelda avaient concentré leur attention sur lui dès l'instant où il s'était assis. Elle avait le port hautain et presque noble, les pommettes saillantes, le menton volontaire, tous traits classiques de la famille impériale d'Isher. On ne pouvait en la regardant douter que ce fût l'aboutissement ultime d'une lignée humaine unique entre toutes. Passions, caprices, pouvoirs, les uns et les autres sans limites, avaient marqué son beau visage. Il était trop évident que la bizarre et brillante Innelda, comme tous les hommes et les femmes remarquables qui avaient été ses ancêtres, poursuivrait son chemin à travers la corruption et l'intrigue, en dépit de ses défauts caractériels, et que l'extraordinaire famille d'Isher survivrait encore pour une autre génération.

La seule chose qui comptait pour l'instant, pensa Hedrock, tous les sens soudain en alerte, c'était de l'amener à se découvrir de la façon la plus avantageuse possible pour lui.

— Je pensais, Innelda, dit-il, à votre grand-mère disparue depuis sept générations, la splendide Ganeel, l'impératrice aux cheveux d'or. Sauf vos cheveux bruns, vous êtes tout à fait semblable à elle dans les plus beaux jours de sa jeunesse.

Un certain désarroi passa dans les yeux verts. L'Impératrice serra les lèvres, puis les écarta comme pour dire quelque chose, mais avant qu'elle eût pris la parole, ce fut Hedrock qui poursuivit :

— La Guilde des Armuriers possède toute l'histoire illustrée de sa vie. Ce que j'avais en tête, c'était l'idée assez triste qu'un jour vous aussi ne seriez plus qu'une collection d'images dans un quelconque et poussiéreux Centre d'Informations.

Il avait frappé au défaut de l'armure, sachant fort bien que la jeune femme ne pouvait supporter l'idée de la vieillesse et de la mort. Une lueur d'angoisse passa dans les yeux de celle-ci et, comme toujours, l'amena à révéler ses véritables et profondes pensées.

— Vous, au moins, s'écria-t-elle d'un ton cassant et d'une voix vibrante cependant, vous ne serez plus là pour contempler l'histoire de ma vie en images. Peut-être cela vous intéressera-t-il d'apprendre, mon beau capitaine, qu'on a découvert que vous étiez un espion en ces lieux et que vous allez être pendu cet après-midi.

Ces mots provoquèrent en lui un choc brutal. Bâtir une belle théorie selon laquelle il ne s'agissait que d'un test, que d'une habile menace de mort pour le faire se livrer, c'était une chose ; c'en était une autre que de se trouver assis là, non loin de cette femme capable d'une impitoyable cruauté et dont le moindre caprice avait force de loi, et de l'entendre vous annoncer votre mort. Face à un pareil tyran femelle, assoiffé de sang, toute logique était inutile, toute discussion sensée devenait irréelle et fantasmagorique.

De prime abord, il était bien difficile de comprendre le cheminement qui l'avait fait se mettre lui-même dans un aussi mauvais pas. Il aurait facilement pu attendre une ou deux autres générations – voire davantage – qu'apparaisse une femme qui lui permît de s'ingérer à nouveau dans les affaires intérieures d'Isher. Il était certain que c'eût été là, en effet, la façon logique de s'y prendre, tant du point de vue biologique que du point de vue de la dialectique historique. Renonçant à cette réflexion, il voulut cesser d'avoir de sombres pensées et se contraindre à la détente et au sourire. Après tout, il n'avait fait que s'attirer la réponse qu'il avait cherchée et, de toute évidence, il l'avait contrainte à lui annoncer la sentence plus tôt qu'elle ne le souhaitait. C'était une victoire psychologique, au fond ; à vrai dire, une amère victoire. Encore quelques-unes comme celle-ci et il serait mûr pour la dépression nerveuse.

Les conversations se poursuivaient partout dans l'immense salle à manger, sauf à la table impériale. Ce fut cela qui rendit Hedrock à nouveau conscient de l'ambiance dans laquelle il se trouvait plongé. Quelques-uns des jeunes gens considéraient l'Impératrice avec surprise. Les yeux des autres allaient de l'Impératrice à Hedrock, de Hedrock à l'Impératrice. Tous semblaient médusés. Ils paraissaient se demander s'il s'agissait d'une macabre plaisanterie ou d'un drame réel, d'un de ces drames que l'Impératrice faisait naître tout à coup, de temps en temps, pour le seul plaisir, semblait-il, de troubler la digestion de ses contemporains. Ce qui importait le plus, pensa Hedrock, c'était que désormais la situation attirait l'entière attention des hommes qu'il espérait utiliser pour se sauver.

Ce fut l'Impératrice qui rompit le silence. D'un ton doucereux et sarcastique, elle déclara :

— Je donnerais beaucoup, capitaine, pour connaître vos pensées

dernières.

Elle n'aurait su mieux tomber. Hedrock, retenant à peine un féroce sourire, répondit du tac au tac :

— Cela ne change rien à mes déclarations précédentes. Vous êtes tout à fait semblable à la délicieuse, à la si étrange, à la si explosive Ganeel. La seule différence, c'est que lorsqu'elle avait seize ans elle ne dormait pas avec un serpent.

— Que dites-vous là ! s'écria un courtisan. Innelda dormir avec un serpent ? Devons-nous entendre cela littéralement ou est-ce un symbole ? Mais ma parole, elle rougit !

C'était vrai. D'un regard froid, Hedrock considérait la confusion rougissante de l'Impératrice, faisant montre d'une curiosité amusée. Il ne s'était pas attendu à une réaction aussi violente. De toute évidence, elle allait éclater d'une minute à l'autre. Cela n'impressionnerait sûrement pas ces solides jeunes gens qui, chacun à sa manière, avaient su trouver avec elle un moyen de se tenir entre l'approbation inconditionnée et le quant-à-soi, devant les exigences que la jeune femme manifestait avec sa suite.

— Allons, Hedrock, dites-nous-en davantage, dit le Prince Del Curtin, la moustache frémissante. Vous n'allez pas garder pour vous seul cette magnifique histoire. Je pense que cela aussi vient des dossiers photographiques des Fabricants d'Armes.

Hedrock se taisait. Il semblait adresser un sourire de remerciement au cousin de l'Impératrice, mais en fait c'est à peine si, dans l'instant, il apercevait cet homme : son regard s'appesantissait sur la seule personne dans la pièce qui comptât alors pour lui. L'Impératrice d'Isher était écrasée au fond de son siège, rougissante, et passant peu à peu du rouge de la honte à celui de la colère. Elle se dressa soudain, une lueur mauvaise dans le regard, mais il n'y eut pas dans sa voix toute la fureur que Hedrock avait espérée.

— Très habile de votre part, capitaine, dit-elle d'un air sombre, d'avoir ainsi détourné la conversation. Mais je puis vous assurer que cela ne sert pas le moins du monde votre cause. Votre réaction si fine ne fait que me confirmer que vous vous doutiez de mes intentions. Vous êtes un espion, et je ne veux pas prendre davantage de risques à votre propos.

— Calmez-vous, Innelda, dit un autre homme. Vous n'allez pas nous raconter des balivernes pareilles !

— Faites attention à vous, pauvre homme, si vous ne voulez pas finir sur le même gibet que lui !

Les hommes qui se trouvaient autour de la table échangèrent des regards significatifs. Certains d'entre eux secouèrent la tête, pour montrer nettement leur désapprobation, et tous se mirent ensuite à parler entre eux, ignorant l'Impératrice.

Hedrock attendit. C'était là la réaction qu'il avait cherchée à obtenir, mais maintenant qu'il l'avait, il ne lui semblait pas que ce fût ce qu'il fallait. Dans le passé, en effet, la désapprobation manifeste des gens de son entourage qui lui étaient les plus chers semblait avoir un très grand effet sur l'émotivité de l'Impératrice. Par deux fois depuis son arrivée au palais, il avait même constaté que cette attitude avait eu sur elle une influence décisive. Mais cette fois-ci le charme n'opérait pas. Hedrock s'en rendit compte, tandis que la jeune femme demeurait tranquillement enfoncée dans son fauteuil, et quand il vit un rictus se peindre sur son long et beau visage. Lorsque le sourire s'effaça, elle prit la parole :

— Je suis désolée, messieurs, dit-elle gravement, que vous exprimiez de pareils sentiments. Je déplorerais tout éclat qui semblerait manifester que vous considérez ma décision contre le capitaine Hedrock comme d'ordre purement affectif. Tout au contraire, j'affirme que j'ai été bouleversée de découvrir qu'il n'était qu'un espion.

La façon dont elle avait dit cela était impressionnante. Son ton avait quelque chose de convaincant et les conversations des hommes, qui s'étaient interrompues pour la laisser parler, ne reprirent pas lorsqu'elle se tut. Hedrock s'appuya au dossier de sa chaise : au fur et à mesure que les secondes passaient, il avait le sentiment croissant de sa défaite. Il pressentait nettement que ce qu'il y avait derrière sa condamnation était un enjeu beaucoup trop important pour qu'il suffise de se montrer habile afin de contrer la mise.

L'action ne pouvait s'inscrire que dans l'ordre du danger : il fallait une riposte draconienne, qui lui ferait courir des risques mortels.

Il demeura un instant plongé dans ses pensées. La longue table recouverte d'une nappe satinée et de plats d'or était entourée d'une vingtaine de beaux jeunes hommes qui attendaient impatiemment le résultat de ses réflexions. Tout cela constituait un arrière-plan à ses réflexions de plus en plus sombres. Il fallait qu'il trouvât les mots qui renverseraient la situation, qu'il déclenchât une contre-offensive. C'est alors qu'il se rendit compte que le Prince Del Curtin parlait depuis quelques instants.

— ... Il ne suffit pas que vous disiez que cet homme est un espion pour que nous soyons amenés à vous croire. Nous savons tous que vous êtes la plus grande et la meilleure menteuse de votre sexe quand cela vous convient. Si je m'étais douté de ce que vous prépariez là, je me serais donné la peine d'assister au conseil des ministres de ce matin. Qu'est-ce, au fond, que cette petite histoire ?

Hedrock se sentait fort mal à l'aise, car il avait le sentiment que les officiers avaient déjà admis la sentence sans savoir de quoi il retournait. Le mieux était donc de les tenir le plus vite possible à l'écart de la conversation, mais en prenant des formes. Il fallait attendre que l'Impératrice eût avoué ses arrière-pensées, aussi bien qu'elle s'y prît. Il constata qu'elle raidissait son maintien, qu'un air grave paraissait sur son visage dont avait disparu toute trace de sourire.

— Je suis au regret, dit-elle, d'avoir à vous demander de me faire confiance. Nous avons à faire face à une affaire très grave qui a été le seul sujet discuté au Conseil de ce matin, et je puis vous assurer que la décision de faire exécuter le capitaine Hedrock a été prise à l'unanimité, et que je déplore personnellement d'en être réduite à cette extrémité.

— Je me faisais une plus haute idée de votre intelligence, Innelda, dit Hedrock. Prépareriez-vous encore un de vos coups absurdes contre les Armureries, et imagineriez-vous que je sois capable d'en connaître le secret et de le rapporter au Conseil des Fabricants d'Armes ?

Elle lui jeta un regard qui lançait des éclairs et lui répondit d'une voix tranchante comme l'acier :

— Je ne dirai rien qui puisse vous fournir la moindre indication. Je ne sais pas exactement comment vous communiquez avec vos

supérieurs, mais je sais que vous le faites et cela me suffit. Mes ingénieurs ont, à de fréquentes reprises, enregistré sur leurs compteurs des ondes puissantes à très long rayon.

— Et celles-ci provenaient de mon appartement ? demanda Hedrock.

Elle le dévisagea, fronçant le sourcil, les lèvres pincées.

— Vous n'auriez jamais osé venir ici, si les choses avaient été aussi évidentes que cela, dit-elle comme à regret. Quoi qu'il en soit, je vous fais savoir que je ne tiens pas à poursuivre cette conversation.

— Bien que vous n'ayez pas semblé en prendre conscience, dit Hedrock le plus calmement du monde, j'ai dit tout ce qu'il suffisait de dire pour prouver mon innocence quand j'ai déclaré tout à l'heure qu'à l'âge de seize ans vous avez dormi une nuit avec un serpent dans vos bras.

— Vraiment ! dit l'Impératrice, avec un sentiment de triomphe. Voici venir vos aveux. Ainsi donc, vous aviez prévu d'avoir à vous défendre et c'est pourquoi vous aviez préparé ce petit discours.

— Je savais, dit Hedrock en haussant les épaules, qu'on montait quelque chose contre moi. Depuis une semaine, j'ai pu constater que mon appartement était périodiquement fouillé. Dans les bureaux de l'armée, j'ai été soumis aux plus ennuyeux cours de morale de tous les bureaucrates. J'eusse été bien sot de ne pas imaginer qu'il y avait anguille sous roche.

— Ce que je ne parviens pas à comprendre, grogna un jeune homme, c'est cette histoire de serpent. Pourquoi estimez-vous que le seul fait de connaître ce détail prouve votre innocence ? C'est un peu trop fort pour moi.

— Ne faites pas l'âne, Maddern, dit le Prince Del Curtin. Cela veut tout simplement dire que les Armuriers savaient tous les moindres détails de la vie intime d'Innelda au palais bien avant que Hedrock vînt ici. Cela prouve l'existence d'un réseau d'espionnage autrement dangereux que tout ce que nous imaginions, et signifie que la véritable accusation portée contre le capitaine Hedrock est de nous avoir trahis en ne révélant pas l'existence d'un tel réseau.

« Pas encore, pas encore », pensait Hedrock. La crise allait

venir, et alors il faudrait agir très vite, en temps voulu, d'une façon décisive. A voix haute, il déclara froidement :

— Pourquoi vous mettez-vous martel en tête ? Depuis trois mille ans, les Armureries ont prouvé qu'elles n'avaient nullement l'intention de renverser le gouvernement impérial. Je sais même que le rayon espion est utilisé avec la plus grande discrétion et qu'il n'a même jamais été employé la nuit, sauf la fois où Sa Majesté fit venir le serpent du zoo du palais. C'est la seule curiosité qui poussa en cette occasion les deux jeunes savantes qui étaient de service à la machine à poursuivre ainsi leur surveillance. Cette histoire était de toute évidence beaucoup trop intéressante pour demeurer enclose dans un fichier. Sans doute Votre Majesté serait-elle intéressée d'apprendre que deux études psychologiques ont été écrites à ce propos, dont l'une par le plus grand super-esprit vivant, Edward Gonish.

Du coin de l'œil, Hedrock suivit les mouvements du corps de la jeune femme, mince, souple, qui se penchait en avant, tandis que les lèvres s'écartaient à peine et que le regard manifestait un violent intérêt. Ce fut dans un souffle qu'elle dit :

— Que voulez-vous insinuer par là ?

Le cœur battant, Hedrock sentit que son heure était venue. C'était maintenant – ou jamais ! Il tremblait, mais ne pouvait s'en empêcher et s'en souciait peu d'ailleurs. Il est normal après tout qu'un homme qui est sous le coup d'une condamnation à mort fasse montre de quelque agitation – sinon on l'eût considéré comme inhumain et glacial et on ne lui eût pas manifesté de sympathie. Aussi fut-ce sur un ton passionné et dur que sa voix s'éleva, couvrant les murmures qui venaient des autres tablées. Cela n'était pas mauvais pour lui non plus, car cette femme le considérait avec des yeux béants, cette femme qui était à moitié une enfant, à moitié un génie, et dont tout l'étrange caractère était tendu vers le bizarre, l'exotique. C'est les yeux brillants qu'elle écouta parler Hedrock :

— Il faut bien que vous soyez tous fous pour sous-estimer constamment les progrès scientifiques réalisés par les Armuriers. Quelle folle idée que d'imaginer que je suis venu ici comme espion, que je ne sois curieux que des petits secrets du gouvernement. Je suis ici dans un but bien précis, et Sa Majesté le connaît

parfaitement. Si elle me fait exécuter, elle détruira délibérément ce qu'elle a de meilleur et de plus important à son service. Je ne sais pas où veut aller la dynastie d'Isher avec cette nouvelle ligne de politique, mais je vois bien qu'elle va droit au suicide.

— Décidément, dit l'Impératrice d'un ton sévère, vous êtes aussi présomptueux que vous êtes habile.

Hedrock ne prêta aucune attention à cette interruption, refusant d'abandonner la direction de la conversation et des événements.

— Il semble bien, poursuivit-il, que vous avez tous oublié vos notions d'histoire ou que vous vouliez vous masquer la réalité. Les Armureries ont été créées voici plusieurs milliers d'années par un homme qui estimait que la lutte incessante pour le pouvoir entre les divers groupuscules politiques était absurde, et qu'il fallait en finir une fois pour toutes tant avec la guerre civile qu'avec les guerres étrangères. A cette époque-là, le monde sortait à peine d'une guerre qui avait fait plus d'un milliard de morts – aussi trouva-t-il des milliers d'adeptes prêts à le suivre au péril de leur vie. Son idée était qu'on ne devait renverser aucun gouvernement au pouvoir, quel qu'il fût ; mais qu'il fallait mettre sur pied une organisation dont l'objet essentiel serait de faire en sorte qu'aucun gouvernement ne possédât jamais un pouvoir absolu sur le peuple. Ainsi, tout homme qui se sentirait atteint dans sa liberté pourrait à son gré aller acquérir une arme défensive. La chose était rendue possible grâce à l'invention de systèmes électroniques et atomiques permettant de construire des Armureries indestructibles et de fabriquer des armes ne pouvant être utilisées qu'en cas de légitime défense. Ceci empêchait donc que les armes fournies par les Armuriers puissent être utilisées par les bandits et les criminels, et justifiait moralement le fait de mettre une arme entre les mains de toute personne ayant besoin de protection. Certains crurent d'abord que les Armureries d'Isher constituaient une sorte d'organisation subversive qui pourrait les protéger de toute pression gouvernementale. Mais on se rendit bientôt compte que la Guilde n'intervenait nullement dans la vie politique ishérienne ; qu'il appartenait aux seuls individus et groupes d'individus de se protéger par eux-mêmes. L'idée de cette action était d'habituer les individus à devenir responsables de leur propre sort et, à la longue, d'apprendre aux puissances qui

pouvaient essayer de réduire à la servitude l'individu quelles étaient les limites de la pression que l'on peut exercer sur un homme ou un groupe social. Ainsi un principe d'équilibre se trouvait-il établi entre gouvernants et gouvernés.

Hedrock sentit que l'Impératrice s'impatientait. Elle n'était pas, bien entendu, une admiratrice des Fabricants d'Armes ; aussi, comme il cherchait à rendre évident que les soupçons dont il faisait l'objet étaient absurdes, et non à changer les opinions de la souveraine, Hedrock en vint à l'essentiel :

— Ce que les autorités gouvernementales ne semblent pas pleinement saisir, c'est que la Guilde des Armuriers, en raison même de ses réalisations scientifiques, est beaucoup plus puissante que le gouvernement lui-même. Ils savent fort bien que, s'ils étaient assez fous pour renverser l'Impératrice, ils ne rencontreraient pas forcément l'agrément de la population ; ils n'aboutiraient donc qu'à détruire la stabilité que l'existence de leur société a rendue possible. *Il n'en reste pas moins que cette supériorité constitue un fait politique indéniable.* Il suffit donc de cette seule raison pour affirmer que l'accusation de l'Impératrice à mon égard est sans fondement, et qu'elle ne saurait avoir que des motifs autres que ceux avoués.

Hedrock avait beaucoup trop le sens de la progression dramatique pour s'arrêter là. Il avait exprimé l'essentiel de ce qu'il avait à dire, mais la situation était si problématique qu'il lui fallait faire diversion et se placer ensuite sur un plan totalement différent, tout en paraissant ne pas quitter son sujet.

— Pour vous donner, dit-il avant qu'on ait eu le temps de lui couper la parole, une idée des grandes réalisations scientifiques des Armuriers, je puis vous dire qu'ils possèdent un instrument leur permettant de prédire à coup sûr la mort de n'importe quelle personne. Avant de venir dans ce palais voici six mois, pour mon amusement, je me suis fait établir les prédictions de mort de la plupart des personnes présentes à cette table et des membres du conseil impérial.

Il les tenait tous, maintenant. Il pouvait s'en rendre compte en jetant un coup d'œil sur les visages qui le considéraient d'un regard fiévreux et fasciné. Prenant sur lui-même, il s'inclina devant

l'Impératrice, toute pâle.

— J'ai le plaisir, dit-il très vite, d'annoncer à votre Majesté qu'elle a devant elle une vie très longue et de plus en plus heureuse. Malheureusement... (Sa voix se fit plus sombre et il hacha les mots très vite :) malheureusement, il y a ici auprès de nous un gentilhomme qui va mourir... c'est une question de minutes.

Il n'attendit pas pour voir l'effet produit par ces paroles, mais se tourna sur sa chaise comme un fauve, en souplesse et brusquement, car il n'y avait pas de temps à perdre. A tout instant, son bluff pouvait être mis à jour et son numéro s'achever par un redoutable échec. Sa voix franchit l'espace qui le séparait d'une table où se trouvaient une douzaine d'hommes en uniforme.

— Général Grall !

— Pardon ?

L'officier qui devait s'occuper de l'exécution de Hedrock se tourna et parut stupéfait quand il vit que c'était son condamné qui lui adressait la parole. Hedrock se rendit compte que son interpellation avait amené un silence total dans la salle. A toutes les tables, les gens avaient cessé de manger, arrêté leurs conversations privées, les yeux fixés sur la table impériale et sur lui-même. Conscient d'avoir un plus large public, Hedrock monta le ton de sa voix et respira profondément avant de jeter sa fracassante question :

— Général Grall, si vous deviez mourir à l'instant, quelle en serait la raison ?

A deux tables de là, l'homme au lourd visage se redressa lentement.

— Je suis en parfaite santé, grommela-t-il. Du diable si je sais de quoi vous parlez !

— Vous ne vous sentez absolument rien au cœur ? insista Hedrock.

— Nullement.

Hedrock rejeta sa chaise et se dressa sur ses pieds. Il ne fallait pas qu'il fît d'erreur à cause d'une position inconfortable. Il lança brutalement son bras en avant et pointa le doigt vers le général.

— Vous êtes pourtant bien le général Lister Grall, non ?

— C'est exact. Quant à vous, capitaine Hedrock, je dois vous dire

que je suis d'autant plus furieux...

Hedrock lui coupa la parole :

— Général, j'ai le regret de vous annoncer que, selon les examens enregistrés par la Guilde des Armuriers, il est prévu que vous devez mourir aujourd'hui à une heure et quart précise d'une attaque cardiaque, c'est-à-dire très précisément à cette minute, à cette seconde.

Alors, tout alla très vite. Synchronisant parfaitement le simultanéisme de ses mouvements, Hedrock pencha le doigt et disposa sa main de façon à focaliser sur son anneau le flux provenant du canon énergétique qui venait de se mettre en position sur une fusée invisible là-haut.

Il ne s'agissait pas d'une arme de type courant : elle était inconnue, elle n'était pas faite pour la vente et n'avait jamais été présentée dans les magasins de la Guilde. Jamais elle n'avait même été utilisée, sauf dans de rares cas de crise grave. Elle fit feu instantanément, mais il s'agissait d'un plan vibratoire qui était au-delà de la vision humaine. Aussitôt que le muscle cardiaque du général eut été tétanisé par la force paralysante, Hedrock déconnecta sa main et le canon invisible se dématérialisa.

Dans le désordre qui s'ensuivit, Hedrock se dirigea vers le fauteuil de l'Impératrice au bout de la table et fit la révérence à celle-ci. Il ne put s'empêcher d'admirer qu'elle fût aussi complètement, aussi anormalement calme. Cette femme que pouvaient faire flamber l'émotion et l'érotisme, au moment d'une grande excitation, était, à l'heure grave des grandes décisions, stable et solide comme un roc : l'héritage de la famille des Isher refaisait surface. C'était à ce fond de santé morale en elle qu'il avait besoin de faire appel, ce fond qui, comme un joyau précieux, brillait dans ses yeux pers.

— Je suppose, dit-elle, que vous vous rendez compte d'avoir implicitement avoué, en tuant le général Grall.

Il était bien trop intelligent pour opposer des dénégations à l'être surhumain qu'elle savait devenir en de telles circonstances.

— J'ai été avisé de la sentence de mort, dit-il, et j'ai su qui était chargé de son exécution.

— Alors donc vous reconnaissez tout ?

— Je reconnaîtrai tout ce que vous voudrez, à condition que vous vouliez bien comprendre que je n'ai en vue que vos intérêts supérieurs.

— Un homme de la Guilde, dit-elle incrédule, dont l'organisation me combat sans cesse, qui vient me parler de mon intérêt !

— Je ne suis pas, je n'ai jamais été, je ne serai jamais, dit Hedrock, d'un ton affirmatif, un homme des Fabricants d'Armes.

— Je le crois presque, dit-elle, comme la stupéfaction se peignait sur son visage. Il y a quelque chose d'étrange... d'étranger en vous... quelque chose que je découvrirai.

— Quelque jour je vous le dirai, je vous le promets.

— Vous me paraissez bien assuré que je ne vais pas vous faire pendre par quelqu'un d'autre.

— Comme je vous l'ai déjà dit tout à l'heure, il n'est pas possible que la dynastie d'Isher risque un geste qui équivaut à un suicide.

— Vous voilà revenu à votre thème favori, à votre ridicule ambition. Mais n'insistons pas là-dessus. Je vais vous laisser vivre, mais vous allez quitter le palais immédiatement. Vous ne me convaincrez pas qu'il existe un rayon espion qui puisse avoir un usage universel.

— Vraiment ?

— Peut-être possédiez-vous une machine de ce genre qui enregistrait tout dans le palais quand j'avais seize ans, mais depuis nous avons partout disposé des écrans défensifs. Ceux-ci ne peuvent être franchis que par un cerveau électronique à double voie : en d'autres termes, il faut qu'il y ait une machine à l'avers comme au revers de l'écran.

— Voilà qui est très astucieux.

— Quant à votre prétention selon laquelle les Armuriers peuvent lire dans le futur, je tiens à vous prévenir que nous en savons autant qu'eux en matière de voyage temporel, et que nous connaissons même les impossibilités qui en constituent les limites. Le principe d'oscillation n'est que trop bien connu, ainsi que ses conséquences dramatiques. Mais là encore, n'insistons pas. Je veux que vous

partiez d'ici pour deux mois. Peut-être vous rappellerai-je auprès de moi plus tard. Cela dépendra. En attendant vous pouvez transmettre le message suivant au Conseil de la Guilde : ce que je prépare ne vise en rien à faire le moindre mal aux Armuriers. Cela, je le jure sur l'honneur.

Pendant un long moment, Hedrock la regarda dans les yeux sans détourner la tête. Il dit enfin, très doucement :

— Je vais vous faire une déclaration qui vient du fond du cœur. Je n'ai pas la moindre idée de ce que vous préparez, mais j'ai noté une chose dans votre vie d'adulte. Dans toutes les options politiques et économiques essentielles, ce sont vos instincts conservateurs qui l'emportent. N'agissez pas ainsi. Le monde change, laissez-le changer. Ne luttez pas contre le changement, mais prenez-en plutôt la direction. Ajoutez de la sorte de nouveaux lauriers prestigieux à la renommée millénaire de la dynastie d'Isher.

— Merci de vos conseils, répliqua-t-elle d'un ton glacé.

Hedrock s'inclina pour prendre congé :

— J'espère avoir de vos nouvelles dans deux mois. Au revoir.

Les conversations avaient repris lorsqu'il atteignit les grandes portes de la salle. Il les franchit et pressa le pas. Il parvint aux ascenseurs et sauta rapidement dans l'un d'eux, pressant le bouton pour aller en express jusqu'au toit du palais. Le voyage était long et il se sentit devenir nerveux. A toute minute, à toute seconde, l'Impératrice pouvait changer d'idée.

L'ascenseur s'arrêta, la porte s'ouvrit. Il sortit avant d'avoir remarqué le groupe d'hommes qui se trouvaient là. Ils se dirigèrent vers lui d'un pas rapide, le cernant. Ils étaient en civil, mais c'étaient des policiers, il n'y avait pas à s'y tromper.

— Capitaine Hedrock, dit aussitôt l'un des hommes, je vous mets en état d'arrestation.

3

Là, sur le toit du palais, devant ces hommes, son esprit déjà accoutumé au sentiment de sa victoire ne pouvait se faire à celui de la défaite qui le menaçait. Pourtant, ils étaient trop nombreux pour qu'il pût tenter de leur résister. Cela pourtant n'affaiblit point sa détermination. L'Impératrice savait sans aucun doute, lorsqu'elle avait donné l'ordre de l'intercepter, qu'il ne pourrait que tirer les conclusions les plus graves et se battre avec tous les moyens qui lui tomberaient sous la main. Le temps de la subtilité, de l'innocence mise à mal, de l'habileté était passé. Sa voix profonde rompit le silence :

— Que me voulez-vous ?

A plusieurs reprises déjà, il y avait eu des instants capitaux de l'histoire du monde où des interpellations comme celle-ci, venant de lui, avaient produit une hésitation, entravé l'action d'hommes infiniment plus brillants que ceux qui l'entouraient à ce moment. Pourtant, cette fois-ci, le charme n'opéra pas.

Hedrock se sentit désarmé. Ses muscles, prêts à la course qui lui aurait fait traverser leurs rangs pétrifiés, demeurèrent comme paralysés. Le grand avio-car qui lui semblait si près l'instant d'avant, paraissait maintenant hors d'atteinte. Inutile d'essayer de l'approcher : sa situation était désespérée. Seul avec une arme contre vingt armes ! Bien sûr, la sienne avait des pouvoirs surhumains et, comme toutes les armes de la Guilde, créait un demi-cercle défensif autour de son propriétaire, suffisant pour s'opposer au feu de huit armes ordinaires, mais il n'était pas de ceux qui sous-estimaient la puissance des armes adverses.

A peine avait-il pris conscience amèrement de sa mauvaise situation, qu'il éprouva un soulagement lorsque le jeune homme à forte carrure qui lui avait annoncé son arrestation s'avança vers lui et souffla :

— N'opposez aucune résistance, monsieur l'Armurier Jones. Suivez-nous sans bouger.

— Jones ! s'écria Hedrock.

Il avait été tellement surpris que le mot lui avait paru inoffensif. Il avait tout d'un coup éprouvé un tel choc et en même temps un tel soulagement ! Un instant, le gouffre qui séparait sa première analyse de la situation et cette réalité soudaine et inattendue, ce gouffre semblait trop grand pour qu'on pût le franchir sans un effort surhumain de volonté. Il lui suffit d'une seconde pour se maîtriser, reprendre le contrôle de soi et se détendre. Son regard se dirigea avec appréhension, en un éclair, vers les gardes du palais qui se tenaient à quelque distance des policiers en civil, et il constata qu'ils agissaient plus en spectateurs amusés qu'en participants. Il soupira en voyant qu'ils semblaient ne rien soupçonner.

— Je n'opposerai aucune résistance, dit-il.

Les policiers l'entourèrent et le conduisirent vers l'avio-car. L'appareil prit son vol en douceur. Le souffle coupé, Hedrock se laissa aller dans un fauteuil, derrière l'homme qui lui avait donné le mot de passe des Armuriers pour cette journée.

— Bien réussi, dit-il chaleureusement, ayant retrouvé la parole au bout d'un moment. Très audacieux et efficace, dirai-je, bien que vous m'ayez donné un sacré coup au cœur.

Il sourit au souvenir de l'événement. Il allait poursuivre quand il s'aperçut que son auditeur ne lui avait pas adressé en réponse de sourire de sympathie. Les nerfs encore tendus du fait de l'extraordinaire situation, il se braqua sur ce petit fait.

— Puis-je vous demander votre nom ? dit-il.

— Peldy, dit poliment l'homme.

— Qui donc a eu l'idée de vous envoyer ici ?

— Le conseiller Peter Cadron.

— Je vois, dit Hedrock en secouant la tête. Il a pensé que si je parvenais à me frayer un chemin jusqu'à l'aéroport du toit, c'était là

que j'aurais besoin d'un coup de main.

— C'est là, sans aucun doute, une partie de l'explication, dit Peldy.

Ce jeune homme semblait bien froid et ce côté glacé de sa personne surprenait Hedrock. Rêveusement, il considéra ce qui se passait au-dessous de lui à travers le sol transparent de l'appareil. Suivant les règlements de sécurité, celui-ci se dirigeait assez lentement vers le cœur de la cité. Les gratte-ciel de deux cents étages semblaient frôler l'avion. Hedrock se demanda : « Me soupçonneraient-ils ? » Cela n'était pas impossible. A vrai dire, et cela faisait sourire intérieurement Hedrock, plein d'une certitude peu amusée, tout ce qui s'était passé était nettement suffisant pour que les esprits tordus de certains membres de la Guilde voulussent s'intéresser de très près à son cas. Sur le coup, c'était assez déprimant. En effet, bien qu'il eût avec eux des années d'expérience, ces devins, ces surhommes avaient toujours inventé mille balivernes le concernant. Il ne pouvait guère se protéger d'eux, car ils avaient été formés dès l'enfance suivant des techniques étrangères à sa psychologie à lui, qui avait reçu une éducation intégrative temporelle antérieure à l'invention de techniques mentales aujourd'hui si dangereuses pour lui. Il ressentit un peu de la fatigue de toutes ces longues années. Un instant, son but transcendant, qui exigeait de lui qu'il laissât ignorer son immortalité à tous les hommes, lui pesa. Il parvint à se reprendre pour dire :

— Où m'emmenez-vous ?

— A l'Hôtel.

L'Hôtel, c'était l'*Hôtel Royal Ganeel*, état-major des Fabricants d'Armes dans la capitale. Y être emmené signifiait qu'il s'était passé quelque chose de sérieux. Il regarda l'avion descendre vers le jardin terrasse du toit de l'Hôtel, l'esprit tendu parce qu'il savait que les Armuriers n'étaient pas gens à prendre des risques inutiles. Cela leur était impossible, leur existence même dépendant du fait que leurs secrets restassent des secrets. Si jamais ils avaient pu se douter que quelqu'un, comme c'était son cas, connaissait quelques secrets essentiels de leur organisation, sa vie ne pèserait pas lourd au regard de la sécurité de tous dans un monde implacable.

Il ne fallait pas, bien sûr, oublier l'Hôtel lui-même. Le *Royal*

Ganeel devait avoir environ deux cents ans d'âge. Si ses souvenirs étaient exacts, il avait coûté sept cent cinquante milliards de crédits. Massif, l'édifice couvrait quatre blocs de la cité. Depuis lors, il s'était élevé pyramidalement, conçu suivant l'architecture style « chute d'eau », de l'époque, s'achevant à six cents mètres de haut par un jardin surélevé de deux kilomètres sur deux, dont les paysagistes avaient su dissimuler les dures lignes carrées. Il l'avait fait construire en mémoire d'une femme remarquable qui avait été en son temps elle aussi impératrice d'Isher, et dans chaque chambre avait fait installer un appareil qui, lorsqu'on savait y adapter un branchement énergétique, fournissait un moyen super-vibratoire de s'échapper.

Malheureusement, le branchement énergétique était un des trois anneaux qu'il avait laissés dans son appartement au palais. Hedrock fit une grimace en y pensant, tandis qu'il se dirigeait vers les ascenseurs avec ceux qui l'accompagnaient. Pourtant, il avait longuement hésité avant de décider de ne porter que l'anneau-arme, de façon que ne naissent point de soupçons quant à ces remarquables appareillages secrets des Fabricants d'Armes. Il y avait bien sûr d'autres anneaux de contact répartis un peu partout dans des caches secrètes à l'intérieur de l'Hôtel, mais il était peu probable qu'un homme escorté de vingt gardes l'emmenant dans l'un des quartiers généraux des Armuriers de la cité impériale, ait le loisir d'aller y jeter un coup d'œil.

L'arrêt de l'ascenseur marqua aussi celui de ses réflexions. Les hommes le firent sortir sans le quitter d'un pas dans un large corridor et le firent s'arrêter devant une porte sur laquelle se détachait en lettres brillantes :

SOCIETE DES METEORITES
Direction Générale

Hedrock savait fort bien que cette enseigne n'était fausse qu'à demi. C'est-à-dire que la gigantesque société minière existait bel et bien, exploitant la matière première et produisant aussi des produits finis. Mais on ignorait qu'elle n'était qu'une filiale de la Guilde des Armuriers ; celle-ci n'apparaissait nullement au grand

jour, mais les divers bureaux de la société n'étaient que des façades derrière lesquelles le monde des Armuriers s'affairait.

Lorsque Hedrock pénétra dans les grands bureaux qui faisaient suite à la porte, un bel homme de haute taille, âgé d'une quarantaine d'années, apparut dans le hall à quelques mètres, refermant derrière lui une porte opaque. Ils se reconnurent presque simultanément. L'homme eut un tout petit instant d'hésitation, à peine perceptible, puis se dirigea vers Hedrock avec un sourire amical.

— Alors, cher monsieur Hedrock, comment va l'Impératrice ?

Le sourire de Hedrock fut plus sec : l'hésitation du grand spécialiste en divination ne lui avait pas échappé.

— J'ai le plaisir de vous faire savoir qu'elle se porte fort bien, monsieur Gonish.

Edward Gonish rit, d'un bon gros rire.

— J'ai bien peur, dit-il, qu'il n'y ait des tas de gens qu'une telle nouvelle puisse attrister. Dans le moment présent, le Conseil tente d'utiliser mes dons intuitifs pour connaître le secret de l'Impératrice. J'étudie les fiches *Pp* des grands hommes connus ou à venir. C'est un bien pauvre dossier, qui me fournit à peine dix pour cent des renseignements dont j'ai besoin. Je n'en suis qu'à la lettre M et je suis déjà tenté de tirer des conclusions. S'il s'agit d'une invention, je dirai qu'il s'agit du voyage interstellaire. Mais c'est là seulement une très vague intuition.

— Le voyage interstellaire ! s'écria Hedrock, fronçant le sourcil. Je crois qu'elle s'y opposerait... (Il se tut un instant et reprit, plus grave :) Mais non, vous avez deviné juste ! Vite, il faut découvrir qui est l'inventeur.

— Ne nous pressons pas tant, dit Gonish en riant encore une fois. Il faut que j'aille jusqu'au bout du fichier. Mais si cela vous passionne, je puis vous dire que je m'intéresse à un savant du nom de Derd Kershaw.

Et soudain son regard rieur se fit grave. Le psycho-devin adressa une grimace à Hedrock.

— Mais enfin, dit-il avec angoisse, qu'est-ce que cette diable d'histoire, Hedrock ? Qu'avez-vous fait pour vous trouver en pareille compagnie ?

— Monsieur Gonish, je ne puis permettre au prisonnier...

C'était Peldy, l'officier de la police secrète de la Guilde qui s'était avancé et avait ainsi parlé. Le fier regard du psycho-devin se posa froidement sur lui.

— Cela suffit comme cela, dit-il. Veuillez vous retirer hors de portée de voix. Je désire parler avec M. Hedrock, seul à seul.

— Je vous demande pardon, monsieur, dit Peldy en s'inclinant. Je me suis oublié.

Il s'écarta et appela ses hommes. Il y eut un conciliabule, des questions murmurées, mais cependant il ne fallut pas plus d'une minute pour que Hedrock se trouvât seul avec Gonish tandis que le premier choc des paroles de l'officier de police s'éteignait en lui en vagues douloureuses. Prisonnier ! Bien sûr, il ne l'ignorait pas, d'une certaine façon, mais il avait cherché à se persuader qu'il était simplement soupçonné – et il s'était dit que ses dénégations suffiraient à persuader les chefs de la Guilde de clore l'affaire.

Mais on n'en était plus là désormais, à supposer que l'affaire se fût jamais limitée à cela. Déjà le soupçon avait dû franchir les milieux bien informés du Conseil. Le sablier coulait pour lui. Pourtant Gonish continuait à parler.

— Ce qu'il y a de pire, c'est qu'ils ont refusé de m'écouter quand je leur ai dit qu'il fallait y renoncer, qu'il était inutile de faire de la psycho divination sur pareil thème pour un sur-esprit comme moi. C'est terrible. Pourriez-vous me donner une idée ?

— Tout ce que je sais, dit Hedrock en secouant la tête, c'est que, voici deux heures, ces messieurs du Conseil craignaient que je ne sois exécuté par l'Impératrice. Ils ont donc envoyé des forces à ma rescousse – or, il apparaît maintenant que j'ai été arrêté par eux et le suis toujours.

— Si vous pouviez les écarter d'une façon ou d'une autre, dit pensivement le géant Gonish. Je n'en sais pas assez sur la psychologie des conseillers ni sur l'affaire pour vous proposer de résoudre le problème par mon intuition technique, mais je crois que si vous parveniez à faire évoluer l'affaire en opposant des preuves aux leurs, vous auriez plus ou moins gagné. C'est un organisme qui voit toujours les choses d'un peu haut : il ne faut pas que vous preniez leurs décisions pour paroles sacrées !

Et Gonish s'écarta, d'humeur morose, pour disparaître derrière une porte. Hedrock vit arriver Peldy.

— Veuillez me suivre, monsieur, dit le jeune homme. Le Conseil désire vous voir immédiatement.

— Comment ? dit Hedrock, tandis que le bien que lui avait fait la sympathie de Gonish s'évanouissait en lui. Voulez-vous dire que le Conseil est réuni dans la salle des séances ?

Il ne reçut pas de réponse et n'en espérait d'ailleurs aucune. S'il avait posé cette question, c'était seulement pour la forme. Qu'importait ! Très raide, il suivit l'officier de la police secrète vers la salle des séances du Conseil.

Les hommes assis à la table en forme de V levèrent les yeux vers lui lorsqu'il franchit le seuil. La porte se referma derrière lui avec un léger déclic et il s'avança vers la table. Comme la vie est étrange : deux ans plus tôt, il avait refusé de se porter candidat à un siège au Conseil. Les conseillers étaient d'âges divers, allant du cadre brillant dans la trentaine, style Ancil Nare, jusqu'au vénérable Bayd Roberts. Certains visages ne lui étaient pas familiers. Hedrock comptait les visages, pensant au conseil de Gonish de répondre au procès qu'on lui ferait par des contre-preuves. Cela impliquait de parvenir à les faire sortir de leur routine et de leur autosatisfaction. C'est avec stupéfaction qu'il acheva de les compter : ils étaient trente. Le Conseil de la Guilde des Armuriers était présent au grand complet ! Qu'avaient-ils donc bien pu découvrir sur son compte pour s'être ainsi tous réunis ici, aussi rapidement ? Il s'imaginait ces responsables, atteints à leur quartier général plus ou moins proche, sur Mars ou Vénus, sur ces lunes qui avaient des représentants exaltés – partout dans la galaxie, les conseillers avaient reçu l'avis sur le télestat vibratoire et, aussitôt, ils s'étaient dirigés vers ce lieu.

Tous. Et pour lui. Voilà qui était surprenant. Réconfortant aussi. Les épaules rejetées en arrière, pleinement conscient de l'allure de sa tête léonine, de sa noble apparence, conscient aussi des générations d'hommes comme ceux-là qui avaient vécu et étaient morts, dont les descendants des descendants avaient vécu et étaient morts aussi, depuis sa propre naissance, Hedrock rompit le silence.

— Quelle accusation portez-vous ? demanda-t-il d'une voix claironnante, mettant dans ces mots tout le pouvoir de sa voix

exercée à la parole publique, toute la vaste expérience qu'il avait acquise à force de s'occuper de tous les types d'hommes et de groupes humains imaginables.

Ces mots ainsi prononcés de manière vibrante étaient bien davantage qu'une question. Ils exprimaient une volonté déterminée, ils manifestaient l'orgueil et la supériorité de l'être qui les avait prononcés. Ils étaient aussi dangereux que la mort elle-même. Ils signifiaient qu'il acceptait que sa présence en ce lieu le menât à une exécution. Ils avaient pour but de lui donner l'avantage, en jouant sur une réalité essentielle : le peu de goût qu'ont toujours eu, au cours de l'Histoire, des hommes hautement intelligents à détruire leurs pairs. Or, tous les hommes qui étaient là devant lui étaient suprêmement intelligents. Qui d'autre dans cet univers pouvait agir mieux qu'eux, qui pouvait s'estimer et se sentir supérieur à eux, sinon le seul humain immortel sorti de la race fière de la Terre ?

Un brouhaha se produisit autour de la table. Des pieds frappèrent le tapis. Certains se tournèrent, se regardant, les yeux interrogateurs. Ce fut finalement Peter Cadron qui se leva.

— On m'a demandé, dit-il calmement, de parler au nom du Conseil, puisque je suis à l'origine de l'accusation portée contre vous. (Il n'attendait pas de réponse, et après avoir scruté lentement le visage des conseillers, il poursuivit d'un ton grave :) Je suis certain que tous les représentants ici présents ont soudain pris conscience d'une façon très vive de la personnalité de M. Hedrock. Il est intéressant de noter à quel point cette démonstration de pouvoirs que habituellement vous cachez, corrobore ce que nous avons découvert. Je dois avouer que je suis moi-même stupéfait de la puissance de la force qui est en vous.

— C'est mon opinion aussi, interrompit un individu au visage lourd, Deam Lealy. Jusqu'à cette minute j'avais toujours cru que Hedrock était un individu qui ne disait pas un mot plus haut que l'autre, un homme réservé. Et voici qu'il se lance dans la bagarre, qu'il jette feu et flammes.

— Cela ne fait aucun doute, dit le jeune Ancil Nare, nous avons découvert quelque chose d'assez extraordinaire. Il va falloir que nous obtenions de plus amples explications.

C'était déconcertant. Le résultat de son action dépassait de loin

son intention, elle était déformée par l'attente de gens qui supposaient qu'il n'était pas ce qu'il paraissait être. A la vérité, s'il était supérieur à ces hommes, c'était comme certains d'entre eux l'étaient à certains autres. Se savoir immortel n'avait jamais fait qu'accroître à l'extrême la confiance qu'il avait en lui-même. Il y avait bien sûr cette personnalité authentiquement à part, particulière, extra-temporelle, qui avait amené le développement d'une aura extra-normale qu'il pouvait faire disparaître et que, la plupart du temps, il avait presque toujours fait disparaître, en affichant une sorte de désinvolture. Le seul fait de révéler la plénitude de sa puissante personnalité au moment où ceux-ci cherchaient à la connaître n'avait abouti qu'à le faire considérer comme un *étranger* – c'est-à-dire un extra-terrestre. Il allait se trouver face à un dangereux retour de flamme, et il devait immédiatement modifier sa position.

— C'est ridicule, dit-il. Voici une heure, je me trouvais dans la situation la plus dangereuse que j'aie jamais connue, depuis des années que je suis au service de votre organisation. Cette situation était même si grave que je crois pouvoir dire sincèrement que nul autre que moi ne s'en serait sorti vivant. Or, quelques minutes à peine après avoir subi cette tension exceptionnelle, je me suis trouvé mis en état d'arrestation par mes propres amis, en fonction d'une accusation qui ne m'a pas été signifiée. Si je suis furieux ? Certes. Mais ce qui me surprend le plus, c'est cet étrange non-sens qui vous fait me prêter une personnalité extra-humaine. Me trouvé-je devant la Chambre Haute de la Guilde des Armuriers ou devant une palabre au coin du feu, avec des sorciers aborigènes cherchant à chasser les démons ? Je demande à être traité comme un adhérent loyal des Armureries, comme un être humain dont le casier planétaire ne comporte aucune marque infamante ; comme un homme et non comme un monstre. Et c'est pourquoi je vous répète : quelle accusation portez-vous contre moi ?

Après un silence, Peter Cadron dit :

— Vous saurez cela en temps utile. Mais d'abord... monsieur Hedrock, où êtes-vous né ?

Ainsi, ils en étaient arrivés *là* ?

Il n'éprouvait aucune crainte. Il n'était qu'un peu triste,

conscient qu'on allait s'amuser, que son vieux croquemitaine était de retour après des siècles d'oubli. Pendant un long moment, toute la longue série des noms qu'il avait portés défila devant ses yeux. Comme il les avait bien choisis, au début, soignant l'assonance, le rythme, l'allure qu'ils avaient une fois imprimés. Puis son impatience devant des patronymes hauts en couleur avait suscité de sa part toute une série de réactions satiriques : Petrofft, Dubrinch, Glinzer. Mais cette phase aussi était passée et maintenant, depuis des siècles, il se contentait de noms très ordinaires, sans ornement, pour distinguer son inchangeable personnalité. Il y avait bien sûr le fait qu'à tout patronyme devait correspondre un lieu de naissance et tout un tas de renseignements vraisemblables – tout cela était très ennuyeux. Il était possible aussi qu'il fût devenu quelque peu imprudent, à force.

— Vous avez mon *curriculum vitae*, dit-il. Je suis né en Centralie, dans les États du Lac Moyen.

— Vous avez mis bien longtemps à répondre à cette question ! s'écria un conseiller.

— J'essayais, dit Hedrock sans se troubler, d'imaginer ce qu'il y avait derrière cette question.

— Quel est le nom de votre mère ? dit Cadron.

Hedrock, tout à fait surpris, examina l'allure calme de cet homme. Ils n'espéraient tout de même pas le confondre de façon aussi simpliste.

— Delmyra Mareter, répondit-il.

— N'avait-elle pas trois autres enfants ?

— Mes deux frères et ma sœur, dit Hedrock, faisant un signe de tête, sont tous morts avant d'avoir atteint leur majorité.

— Quand donc sont morts votre père et votre mère ?

— Mon père voici huit ans et ma mère il y a six ans.

Chose surprenante, cela devenait tout à coup très pénible pour lui. Il y eut un instant très dur pendant lequel il lui sembla impossible de donner ces détails intimes concernant deux aimables quinquagénaires qu'il n'avait jamais rencontrés, mais à propos desquels il s'était contraint à apprendre tant de choses. Il se rendit compte que Cadron souriait aux autres conseillers, manifestant une

sombre satisfaction.

— Vous voyez, messieurs, dit Cadron, nous avons sous les yeux un homme dont les parents sont décédés, qui n'a aucun parent vivant, et qui, voici moins de dix années, alors que tous les siens étaient morts, est entré d'une façon tout à fait normale au service de la Guilde des Armuriers. Et comme il présentait des talents que, même en ignorant la réalité de sa super-personnalité, nous considérions comme extraordinaires, il est parvenu tout en refrénant son caractère exceptionnel à une position qui ne l'était pas moins, et ce rapidement. En conséquence de cela, il nous a amenés à le soutenir dans la présente aventure. Nous avons accepté parce que nous craignions que l'Impératrice ne nous causât quelque tort si nous ne la surveillions pas plus qu'autrefois. Or, le problème important que nous avons à examiner pour l'instant est de savoir si, parmi les dizaines de milliers de bons serviteurs sur lesquels peut compter notre organisation, il s'en trouve un seul autre, à part celui-ci, dont on puisse penser qu'il ait depuis six mois servi les intérêts de l'Impératrice Innelda.

— Et surtout, dit Hedrock, lui coupant la parole, s'il a depuis ce jour été banni de son entourage. Peut-être cela ne vous paraît-il pas intéressant, mais il n'en reste pas moins que tel est le résultat de tout le remue-ménage qui s'est produit au palais aujourd'hui. Pour vous donner une information plus précise, j'ajouterai que je suis banni du palais pour deux mois.

— Ne perdez pas le souvenir de cela, dit Peter Cadron, le saluant poliment avant de se tourner à nouveau vers les conseillers. Mais nous allons cependant continuer à l'interroger sur son éducation. N'est-ce pas ? dit-il, en lançant un coup d'œil à Hedrock.

— Ma mère, dit Hedrock, était professeur d'université. Elle m'a servi de précepteur. Comme vous savez, cela fut assez commun pendant des siècles dans un certain milieu, étant entendu qu'il suffisait qu'on passât les examens. Vous pourrez découvrir les traces de mes diplômes.

Le triste sourire était revenu sur le visage de Peter Cadron.

— Vous avez une famille sur le papier, dit-il, une éducation sur le papier ; toute votre vie n'est vérifiable que par des documents.

Les choses se présentaient assez mal : Hedrock n'avait pas

besoin de considérer le visage des conseillers pour s'en rendre compte. Mais ce risque était inévitable. Il n'avait pas eu le choix. C'eût été un suicide de sa part que de se fier à une personne vivante pour témoigner de son identité. Si amis fussent-ils avec vous, si bien payés fussent-ils, les gens pouvaient toujours être amenés à dire la vérité. Cependant, nul ne pouvait jeter autre chose qu'un douteux soupçon sur un papier rempli dans les règles. Aussi Hedrock se refusait-il à croire qu'ils eussent approché de la vérité.

— Allons, soyons sérieux, dit-il. Que cherchez-vous à prouver ? Si je ne suis pas Robert Hedrock, qui suis-je donc ?

Il éprouva un certain soulagement à voir le désarroi qui se peignait sur le visage de Cadron.

— C'est bien ce que nous cherchons à déterminer, dit finalement celui-ci. Mais permettez-moi une autre question. Après le mariage de vos parents, votre mère n'a pas conservé de rapports avec ses camarades d'université, n'est-ce pas ?

Hedrock eut un moment d'hésitation et fixa le regard brillant de curiosité des conseillers.

— Cela convient à votre argumentation, monsieur Cadron ? dit-il enfin d'un ton sec. Mais vous avez raison. Nous vivions dans des appartements. Le travail de mon père nous amenait à de fréquents déplacements. Je doute que vous puissiez trouver quelqu'un qui se souvienne de nous avoir rencontrés, eux ou moi. Nous avons vécu réellement une existence cachée.

Il y avait pour lui une sorte de victoire psychologique dans le fait d'avoir plus ou moins mis sur le tapis le thème de l'accusation, mais Hedrock, avec une ironie amère, s'en rendait compte : il se trouvait face à des accusations malveillantes dont il était difficile de venir à bout.

— Nous admettons, monsieur Hedrock, dit Cadron qui avait repris la parole, qu'il n'y a pas de preuves et que ce n'est pas cela que nous cherchons. Les Armuriers ne vous font pas à vrai dire un procès. Ils jugent. Leur seul critère n'est pas la preuve de la culpabilité, mais le bénéfice du doute. Si vous n'aviez pas atteint un poste aussi important, votre peine serait fort simple. Vous seriez amnésié et retiré du service actif. Mais au point où en sont les choses, vous en savez trop sur nous, et conséquemment la peine doit

être plus sévère. Vous savez bien que, dans notre situation actuelle, nous ne pouvons pas agir autrement. Par bonheur pour la paix de nos esprits, nous avons d'autres soupçons. Avez-vous quelque chose à ajouter à ce qui a déjà été dit ?

— Rien, dit Hedrock.

Il demeurait immobile, réfléchissant à la situation. Maintenant, il lui fallait reprendre l'initiative. Il considéra le sol, les murs, et surtout le panneau qui se trouvait à sa droite, et son regard s'arrêta sur celui-ci avec amertume et ironie. Il avait à l'origine, manœuvrant discrètement, persuadé la Société des Mines des Météores d'installer ses bureaux non loin du toit de l'*Hôtel Royal Ganeel*, parce qu'il lui avait semblé que le quartier général clandestin des Fabricants d'Armes dans la cité impériale courrait ainsi moins de risques. Pour assurer cependant sa propre protection, il avait évité de cacher dans les alentours de leurs bureaux ces anneaux vibratoires de contact dont il avait présentement le plus grand besoin. S'il n'avait pas eu ce réflexe de précaution, il y aurait eu à cet instant un anneau derrière le panneau qu'il considérait.

Peter Cadron parlait, exposant enfin l'accusation tout du long. Hedrock eut d'abord du mal à fixer son attention sur les mots que prononçait le conseiller. Ils tournaient autour de lui, sans entrer dans ses oreilles. Il était aussi trop tendu, trop conscient de la précarité de sa situation. Cadron parlait de l'envoi de renforts et de la fixation du moment de leur atterrissage en fonction de l'affirmation de Hedrock selon quoi l'Impératrice passerait aux aveux pendant le repas. Naturellement, pour parvenir à prendre une décision, les psycho-devins avaient soigneusement examiné les horo-dossiers de Hedrock – et c'est alors qu'ils avaient fait une découverte extraordinaire.

Peter Cadron marqua un temps d'arrêt. Son regard se fixa sur Hedrock et il sembla un instant chercher dans ses traits quelque secret renseignement.

— Il y a une grande différence entre votre courage dans l'action et votre potentiel enregistré par les machines *Pp*. À en croire ces dernières, vous n'eussiez même pas envisagé de rester à ce dangereux repas au palais.

Cadron se tut. Hedrock attendit qu'il eût fini. Les secondes passaient et il s'aperçut soudain avec stupéfaction que tous ces hommes l'examinaient en détail. Ils attendaient sa réaction. Tout était fini. Telle était l'accusation. Pendant un moment, il se sentit comme un homme délivré d'un grand poids. Après tout, c'était ridicule. Le rêve se limitait à la réalité de la présence de ces trente conseillers. A vrai dire, ils n'eussent pas été tous réunis ici pour jouer à la cour suprême si quelque élément protecteur essentiel de la Guilde n'avait été menacé.

La technique de l'enregistrement *Pp* ! Hedrock essaya de se rappeler tout ce qu'il connaissait à propos de cette machine. Cette invention originale des Armuriers avait maintenant quelques millénaires. Au début, elle était assez semblable à la Surveillante Mentale Lambeth des impériaux. On l'avait peu à peu perfectionnée. On avait élargi son champ d'action, son pouvoir de mesurer l'intelligence, la stabilité des émotions, et bien d'autres choses. Mais jamais cet appareil n'avait créé de soucis à un homme comme lui, qui était capable de dominer l'expression de ses réactions. A l'époque où il avait été testé par la machine, il s'était arrangé pour synchroniser ses moyens intellectuels réels et la personnalité fictive dont il avait décidé qu'elle conviendrait le mieux aux buts qu'il poursuivait chez les Armuriers.

Hedrock secoua la tête comme un cerf aux abois. Du diable s'ils avaient trouvé le pot aux roses !

— Ainsi, dit-il d'une voix qui lui parut dure à lui-même, ma bravoure réelle dépasse de 5 % ma bravoure potentielle ! Je ne puis croire cela. La bravoure est affaire de circonstances. Un couard devient un lion si on lui en donne les moyens.

Malgré lui, il se forçait. Sa conviction était moins évidente et son angoisse l'était davantage.

— Messieurs, dit-il, je crois que vous ne vous rendez pas bien compte de ce qui se passe. Nous n'avons pas seulement affaire à la fantaisie d'une impératrice qui s'ennuie. Innelda est une personne adulte, sauf en certains détails – et nul ne doit oublier que nous entrons dans la cinquième période de la Maison d'Isher. A tout moment, des événements graves peuvent surgir, produits par le courant souterrain de l'agitation humaine. Vingt milliards d'esprits

s'agitent, mal à l'aise, en révolte. Les nouvelles frontières de la science et les relations nouvelles qu'elles peuvent promouvoir parmi les hommes sont à l'écart des pensées immédiates. Quelque part va surgir de cette masse chaotique la cinquième crise de proportions cosmiques dans l'histoire de la civilisation d'Isher. Seule une découverte de très haut niveau peut porter l'Impératrice à afficher une attitude aussi catégorique à un tel moment. Elle a dit qu'elle me rappellerait dans deux mois, peut-être moins. Ce sera sûrement moins. Mon impression, et je ne saurais trop insister, est qu'avec un peu de chance nous avons deux à trois jours devant nous. Deux semaines, c'est pour moi la limite maximum.

Il avait repris sa maîtrise. Il vit Cadron essayer de parler, mais il se lança, emplit la pièce de sa voix :

— Toutes les forces de la Guilde doivent se concentrer dans la ville impériale. Chaque rue doit avoir son agent. La flotte doit être mobilisée. Nous devrions tous être sur le pied de guerre. Et pourtant que faites-vous ? Le puissant Conseil des Armuriers perd son temps à discuter obscurément pour savoir si un homme a été oui ou non plus courageux qu'il n'aurait dû !

Il se tut, sentant qu'il ne les avait pas impressionnés. Les conseillers étaient demeurés de glace. Peter Cadron rompit le silence d'une voix sans émotion :

— La différence, dit-il, est de 75 %, non de 5 %. C'est quelque chose en matière de bravoure. Et nous allons en parler un peu.

Hedrock soupira, comme pour reconnaître sa défaite. Il se sentit mieux. Amer, il s'avoua que, contre toute raison, il avait gardé quelque espoir. Il n'en conservait plus maintenant. La crise qui venait de se produire provenait d'une connaissance scientifique dont le contrôle lui avait échappé. Une fois de plus, leurs parfaites techniques avaient élargi le fossé entre leurs possibilités pratiques de menacer sa personne et son pouvoir de contre-attaque. En vain avait-il tenté de les persuader. Sa vie actuelle dépendait maintenant de circonstances momentanées. Cadron avait repris la parole et il l'écouta avec attention.

— Je puis vous assurer, monsieur Hedrock, disait-il avec une évidente sincérité, que nous sommes tous désolés d'avoir à accomplir un tel devoir. Mais la preuve est insistante. Voici ce qui

s'est produit : lorsque nos psycho-devins ont découvert la variation, deux équations cérébro-géométriques ont alimenté la machine *Pp*. L'une constituait une base établie en fonction de ce qu'on savait déjà de votre cerveau ; la seconde constituait une estimation à partir d'un accroissement de 75 % de chacune de vos fonctions cérébrales. De chacune de vos fonctions, je répète, et pas seulement du courage. Entre autres choses, ceci portait votre quotient intellectuel au chiffre formidable de deux cent soixante-dix-huit.

— Toutes les fonctions, dites-vous, rétorqua Hedrock. Je suppose que vous faites entrer aussi en ligne de compte l'idéalisme et l'altruisme.

Les conseillers le regardèrent avec une certaine gêne et Cadron poursuivit :

— Monsieur Hedrock, un homme qui possède un altruisme aussi grand que le vôtre ne saurait considérer les Armureries d'Isher que comme l'un des éléments d'un plus grand enjeu. La Guilde des Armuriers ne peut avoir l'esprit aussi large. Mais laissez-moi poursuivre. Dans les deux configurations cérébro-géométriques dont j'ai fait état, on a également introduit dans les mémoires la très complexe configuration de l'Impératrice et, la vitesse étant essentielle, l'influence aléatoire d'autres esprits sur la situation a été réduite à une constante de haut niveau, modifiée par une simple variable oscillatoire...

Malgré lui, Hedrock se mettait à l'écouter avec attention. Bien qu'il sût qu'il lui fallait, pour sa sécurité personnelle, l'interrompre aussi souvent que possible, il se laissait prendre aux détails d'une science qui avait fait de si grands pas sans qu'il se préoccupât de l'apprendre avec sa faculté de compréhension rapide. Les graphes du cerveau, les intégrales des émotions, autant de curieuses constructions mathématiques qui prenaient leurs sources dans les obscures impulsions de l'esprit et du corps humain. Il était plus attentif que jamais tandis que Cadron poursuivait la terrible analyse :

— Le problème, messieurs, comme je l'ai dit, était de nous assurer que notre équipe de secours n'arriverait pas au palais trop tôt ni trop tard. On put établir, en fonction du graphe fondé sur votre vieux *Pp*, que vous ne quitteriez jamais le palais vivant, à

moins de l'intervention d'une inconnue du troisième degré en votre faveur. On abandonna aussitôt cette configuration. La science ne peut tenir compte d'un miracle éventuel. La seconde projection, qui avait pour pivot 1 h 40 de l'après-midi, comportait une possibilité d'erreur de quatre minutes. C'est pourquoi l'atterrissage fut effectué à 1 h 35 ; deux minutes plus tard, nos faux laissez-passer impériaux étaient acceptés. A 1 h 39 vous émergiez de l'ascenseur. Vous voudrez bien admettre que cette preuve est concluante.

C'était un cauchemar. Pendant toutes ces années où il avait vécu en faisant soigneusement des plans, en établissant sagement les structures qui correspondaient à ses espérances, il avait sans le savoir abandonné son sort à la machine *Pp*, sans doute la plus grande invention qu'on eût jamais mise au point en matière d'investigation de l'esprit humain. Hedrock, tout à sa songerie, ne s'était pas aperçu tout de suite qu'un autre conseiller, un vieil homme aux cheveux gris, avait pris la parole.

— En raison, disait-il, du fait qu'il ne s'agit pas d'une affaire criminelle au sens ordinaire du terme, en raison aussi des services que M. Hedrock a rendus à notre organisation dans le passé, je crois que nous pouvons l'assurer du sérieux avec lequel nous prenons en considération les projets de l'Impératrice. Pour votre information, jeune homme, sachez que nous avons ici multiplié par cinq notre état-major. Peut-être en raison de votre angoisse, ne vous êtes-vous pas rendu compte que l'ascenseur, depuis l'aéroport du toit, descendait beaucoup plus bas que d'habitude pour parvenir à la salle du Conseil. Nous avons pris pour nous sept étages de plus dans l'Hôtel et notre organisation y travaille sans arrêt. Malheureusement, en dépit de votre émouvant appel, je ne puis qu'être d'accord avec M. Cadron. Les Armureries d'Isher, étant ce qu'elles sont, ne peuvent qu'apporter un soin cruel à des cas comme le vôtre. Je dois reconnaître que la mort est la seule sentence possible.

Autour de là table, il y eut des hochements de tête approbateurs et des voix murmurèrent : « Oui, la mort... la mort... sans délai...»

— Un moment ! (La voix terrible de Hedrock s'était élevée au-dessus de ce murmure confus.) Voulez-vous dire que cette salle du Conseil ne se trouve pas dans la partie de l'immeuble occupée

auparavant par la Société des Météorites ?

Ils le considérèrent avec stupéfaction, tandis qu'il se précipitait, sans attendre de réponse, droit vers un panneau ornemental qui brillait faiblement sur le mur situé à sa droite. C'était beaucoup plus simple qu'il ne l'avait imaginé dans ses rêves d'évasion les plus fous. Nul ne s'interposa pour l'arrêter, nul ne sortit une arme. Il atteignit le panneau secret, y ajusta ses doigts selon la technique inconnue des autres, et l'anneau de contact, glissant hors de sa cachette, vint prendre place sur son index. D'un même mouvement, avec un synchronisme parfait, il dirigea l'éclat vert de l'anneau sur l'appareil vibratoire – et disparut dans le transmetteur.

Hedrock ne perdit pas de temps à examiner la pièce familière dans laquelle il se trouvait. Elle était située dans des caves, à trois mille kilomètres de la cité impériale ; des machines y étaient animées d'une sourde pulsation, des appareils y brillaient. Ses mains agrippèrent un levier sur le mur. Lorsqu'il abaissa le levier, l'énergie libérée produisit un grand sifflement. Il songea une minute à tous ces anneaux de contact, à tous ces appareils qui en cet instant se dématérialisaient pour toujours dans leurs caches de l'*Hôtel Royal Ganeel*. Ils avaient cessé d'être utiles. Il ne pouvait plus espérer échapper aux Fabricants d'Armes que par surprise. Il se détourna du mur et se dirigea lentement vers une porte, et c'est alors, au dernier instant, qu'il vit le danger mortel qui le menaçait et essaya de sauter en arrière.

Trop tard. Le monstre de cinq à six mètres de haut fonçait sur lui. Véritable marteau-pilon, ses pattes l'envoyèrent rouler contre le mur, étourdi, à demi inconscient. Il essaya de bouger, de se lever – et il vit le gigantesque rongeur blanc se rapprocher de lui, ouvrant sa terrible mâchoire pour l'achever.

4

Peu rassuré, Hedrock attendit cependant le dernier moment possible pour réagir et, brusquement, sa voix de stentor emplit la pièce et se répéta en échos terrifiants sous les voûtes. Émettant un cri sourd, l'énorme rat alla se réfugier dans le coin opposé, où il s'allongea. Hedrock put constater que les violents mouvements qu'il venait de faire avaient encore accéléré ses processus physiologiques, au point qu'il tomba dans une sorte de torpeur. Lorsque Hedrock se dirigea d'un pas hésitant vers son refuge, il le regarda de ses yeux fixes et brillants et ne fit aucun effort pour marcher vers lui. Il suffit d'un moment à Hedrock pour abaisser le levier qui alimentait l'animal en énergie.

Plus lentement, il retourna au fond de la grande salle. Il avait déjà remarqué que le mur avait été soufflé, mais il ne s'arrêta pas pour examiner la brèche. Il ne lui fallut qu'une demi-minute pour retrouver la bête revenue à sa taille ordinaire. Ce n'était plus qu'une petite chose blanche, réfugiée sous une chaise cassée ; sale, mais encore en vie, ce n'était plus qu'un très vieux rat. Il se tortilla faiblement lorsque Hedrock le saisit et le déposa dans la cage à rats du laboratoire voisin. Le sentiment qu'il éprouva alors n'avait que peu à voir avec la misérable bestiole qu'il venait de placer dans son enregistreur de réactions. Ce qu'il éprouvait c'était de la pitié, non pour un être en particulier, mais une compassion générale pour tout le règne humain et animal. Il se sentait soudain très seul dans un monde où gens et choses mouraient avec une surprenante rapidité, ombres éphémères qui passaient un instant sous la formidable lumière du soleil et s'évanouissaient bientôt pour toujours.

Prenant sur lui-même, il chassa ces sombres pensées, se

détourna de la machine et examina les autres rats. Les quatre familles se portaient bien. Chacune d'elles avait une nouvelle portée de petits et d'après leur taille, il estima qu'ils étaient nés après que le circuit d'élevage artificiel eut été coupé par le vieux rat qui s'était échappé.

Cela prendrait trop longtemps de réparer la fente des grandes plaques ; d'ailleurs tout s'était remis en marche avec une précision automatique dès qu'il avait replacé les leviers en position. Le procédé était la simplicité même. Il l'avait mis en route un millénaire plus tôt, introduisant une douzaine de rats (six mâles et six femelles) dans chacune des cabanes construites à cet effet. A intervalles réguliers, de la nourriture leur venait. Un ingénieux appareillage tenait les stylets enregistreurs à l'abri. La nature avait son propre automatisme et chaque jeune qui venait au monde et grandissait ajoutait au poids du sol qui reposait sur des balances ultra-sensibles. Dès que le poids des rats sur ce sol atteignait un point déterminé, une petite porte s'ouvrait et, tôt ou tard, un rat gagnait le petit corridor placé derrière les cabanes. La porte se refermait derrière lui ; les autres portes ne s'ouvraient qu'en temps utile. Au bout du petit corridor, se trouvait un appât qui contenait un minuscule amplificateur conçu par les Armureries d'Isher. Une fois absorbé, l'amplificateur se réchauffait à la chaleur interne du rat et déclenchait un relais qui ouvrait la porte menant à un autre enclos, cubique celui-là, de dix mètres d'arête. En même temps, le sol se mettait en mouvement et, bon gré mal gré, le rat se trouvait projeté hors de ce sas. La porte se refermait derrière lui, lui barrant la route à tout retour en arrière.

Au centre de la pièce, il y avait de la nourriture qui activait la puissance de l'amplificateur. Soudain, le rat prenait une taille gigantesque, devenait un monstre de cinq mètres, dont toutes les fonctions physiologiques s'accéléraient en fonction de sa nouvelle taille. Dans cet univers de vie accélérée, la mort venait rapidement. Le corps était congelé, l'amplificateur cessait de fonctionner, le sol se dérobait et le corps blanc glissait sur un convoyeur à rouleaux qui le transportait dans la machine enregistreuse, d'où il était précipité dans un bain énergétique où il se désintégrait.

Et le processus se répétait. Se répétait sans fin. Il durait depuis

un millénaire. Son objectif était simplement fantastique. Quelque part dans cette chaîne sans fin, les rayons magnifiants du vibrateur produisaient sur un rat ce qu'ils avaient produit par hasard sur la personne de Hedrock quelque cinq cents siècles plus tôt : un rat devenait immortel, et procurait ainsi à Hedrock un inestimable sujet d'expériences de laboratoire. Quelque jour, s'il parvenait à mener à bien ses recherches, tous les hommes seraient immortels.

La fiche du rat qui avait failli le tuer passa dans un classeur « spécial », contenant déjà trois autres fiches, qui toutes avaient une caractéristique particulière en commun : le fait que quelque chose continuait à fonctionner après la mort des animaux concernés. Il y avait longtemps déjà qu'il avait remarqué que se produisaient de telles bizarreries. Les quatre fiches retinrent vivement son attention. Le rat qui l'avait attaqué avait vécu l'équivalent de quatre-vingt-quinze années. Il n'était donc pas étonnant qu'il ait eu le temps de s'échapper du circuit. Il avait dû vivre plusieurs heures à l'état de géant.

Hedrock ne voulut pas s'emballer : il n'avait pas le loisir de creuser la question pour l'instant. De toute façon, cet animal n'avait pas été précipité dans le dématérialiseur, mais dans la chambre de préservation avec les autres cas spéciaux ; il attendrait là que le temps soit venu de l'examiner, un de ces jours. Pour l'instant il avait bien d'autres choses à faire, des choses qui revêtaient une importance vitale pour la race humaine. Lui qui se consacrait si ardemment à l'avenir, il n'avait jamais laissé le possible obscurcir à ses yeux, aux moments décisifs, le champ de la réalité présente.

Il avait des choses à accomplir, et cela avant que le Conseil des Armuriers puisse réduire à néant sa position et son pouvoir dans cette organisation. Rapidement, Hedrock revêtit une de ses tenues d'affaires et se dirigea vers un transmetteur.

Il arriva de la sorte dans un de ses appartements secrets de la Cité Impériale et put constater à sa montre, en arrivant, que dix minutes environ s'étaient écoulées depuis sa fuite de l'*Hôtel Royal Ganeel*. Il avait donc fait une estimation assez juste en considérant que les dizaines de milliers de membres de la Guilde des Armuriers n'avaient pas encore reçu une notification d'avoir désormais à le considérer comme traître à l'organisation. Hedrock s'assit

tranquillement devant le télestat de l'appartement et appela le Centre d'Informations des Fabricants d'Armes.

— C'est Hedrock qui parle, dit-il au standardiste qui lui répondit. Veuillez me donner l'adresse de Derd Kershaw.

— Bien sûr, monsieur Hedrock, lui fut-il répondu avec une courtoisie qui semblait indiquer que son nom n'était pas encore anathémisé chez les Armuriers. Après un instant d'attente, il entendit l'indicatif familier et une femme prit la parole sur la ligne. « J'ai, dit-elle, la fiche de M. Kershaw sous les yeux, dois-je vous en envoyer copie ou vous la lire ? »

— Montrez-la-moi, dit Hedrock, je vais copier les renseignements dont j'ai besoin.

La fiche apparut sur l'écran du télestat. Hedrock nota la plus récente adresse de Kershaw : « 1874, Trellis Minor Building ». Le restant de la page 1 de la fiche était consacré à ses adresses antérieures, à son lieu de naissance, sa parenté et son éducation. A l'angle droit en bas, il y avait une étoile d'or : c'était un signe conventionnel chez les Armuriers pour indiquer que la personne concernée était d'un haut mérite et cela indiquait que les principaux savants de la Guilde considéraient Kershaw comme un des deux ou trois hommes clés dans son domaine scientifique, la physique.

— C'est parfait, dit Hedrock, montrez-moi la page suivante.

La fine plaque métallique disparut puis réapparut sur l'écran. La page 2 continuait l'histoire de la vie de Kershaw. Éducation, écoles, analyses du caractère et de l'intelligence, premiers travaux personnels, liste enfin des inventions et découvertes scientifiques.

Hedrock ne perdit pas de temps à lire le détail de ces dernières. Il pourrait s'en occuper plus tard. C'était le psycho-devin Edward Gonish qui lui avait donné le nom de Kershaw : c'était là une chance qu'il ne pouvait s'offrir l'occasion de perdre en retardant son action. Grâce à cet heureux hasard, il avait en main, croyait-il, des informations dont personne encore ne s'était préoccupé. Il était certain que Gonish considérait son travail intuitionnel quant à Kershaw et aux voyages interstellaires comme incomplet. Mais ce qu'il avait dit constituait une base de travail suffisante. Pendant une heure encore, voire un jour, avec de la chance, Robert Hedrock pouvait suivre cette piste sans que la Guilde s'en mêlât.

— Montrez-moi la dernière page, dit-il rapidement.

Lorsque celle-ci parut, il parcourut de l'œil la liste des noms dans la colonne de droite. C'était celle des gens qui avaient demandé le plus récemment communication de cette fiche. Il n'y avait que deux noms pour les derniers jours : ceux d'Edward Gonish et de Dan Neelan. Le deuxième nom le surprit et il fronça le sourcil en remarquant un détail qui aurait pu échapper à nombre de gens moins informés que lui, moins attentifs aussi, à savoir qu'un petit signe conventionnel placé après le nom de Gonish indiquait que le psycho-devin, après avoir emprunté la fiche, l'avait ensuite retournée à la fichothèque. Or, il n'y avait aucun signe de cette sorte après le nom de Neelan. Hedrock demanda d'un souffle :

— Quand donc M. Neelan a-t-il utilisé cette fiche et qui est-il ?

— L'appel de M. Neelan n'est pas terminé, Monsieur, dit calmement l'opératrice. Lorsque vous avez demandé la fiche, nous l'avons extraite de sa section pour vous la montrer. Une minute, s'il vous plaît. Je vais vous mettre en rapport avec l'opératrice concernée.

Elle se mit à parler avec quelqu'un que Hedrock ne pouvait ni voir ni entendre. Après un instant de silence, une autre opératrice apparut sur son écran. Elle hocha la tête quand elle eut compris ce qu'il voulait.

— M. Neelan, dit-elle, se trouve en ce moment dans l'Armurerie de Linwood Avenue. Il nous a d'abord interrogé sur son frère Gil Neelan qui, semble-t-il, a disparu voici près d'un an. Lorsque nous lui avons dit que la dernière adresse connue de son frère était la même que celle du Derd Kershaw, il nous a demandé des renseignements sur Kershaw. Nous les cherchions quand vous avez appelé et votre demande a reçu naturellement la plus haute priorité.

— Ainsi, dit Hedrock, ce Neelan attend toujours à l'Armurerie de Linwood Avenue ?

— Oui.

— Faites-le patienter là, dit Hedrock. Je vais me rendre à cette boutique. Comme je ne peux utiliser d'urgence un transmetteur, cela me prendra une quinzaine de minutes.

— Ne vous en faites pas, dit l'opératrice, nous allons prendre

notre temps pour lui donner ses renseignements.

— Merci, dit Hedrock, coupant la communication.

Avec regret il ôta son complet « d'affaires », fit un saut au laboratoire et revint à l'appartement. En complet de ville, il gagna le toit de l'immeuble et se dirigea vers le hangar où il rangeait son avio-car privé. C'était un modèle dont il ne s'était pas servi depuis longtemps, aussi perdit-il de précieuses minutes à retrouver le fonctionnement des appareils. Une fois en l'air, il eut tout le temps de réfléchir à ce qui venait de se passer. Ce qui le gênait le plus, c'était d'avoir abandonné sa tenue « d'affaires ». Pourtant, il n'y avait pas moyen de faire autrement. Cette tenue, qui fonctionnait sur les mêmes principes énergétiques que la « matière » dont étaient faites les boutiques d'Armurerie, était assez puissante pour créer un trouble énergétique dans celles-ci et pouvait en retour être affectée par elles. Cela n'était pas en soi particulièrement important. Mais les troubles étaient dangereux lorsqu'ils survenaient près de l'épiderme. On pouvait transporter des armes radiantes et des anneaux de contact dans une boutique sans que cela fût dangereux, mais la tenue « d'affaires » était peu pratique, trop épaisse. Il y avait aussi pour lui une autre raison de ne pas la porter dans une Armurerie : il y avait incorporé des moyens techniques inconnus des gens de la Ligue. La possibilité que quelques-uns de ces moyens secrets fussent analysés par les détecteurs locaux était à elle seule une raison suffisante d'abandonner cette tenue dans un endroit sûr.

Comme il approchait de la boutique de Linwood Avenue, il ne décela rien de particulier. Son avio-car possédait des détecteurs ultra-sensibles et si jamais une fusée de combat des Armureries s'était trouvée quelque part très loin dans le brouillard bleu au-dessus de la cité, ils l'eussent repéré. Il aurait alors eu cinq minutes pour se mettre à l'abri en tenant compte des manœuvres d'accélération et décélération d'un navire spatial rentrant dans l'atmosphère terrestre.

Hedrock fit atterrir sa machine près de la boutique et jeta un coup d'œil sur sa montre. Vingt-trois minutes s'étaient passées depuis qu'il avait coupé la communication de son télestat avec le Centre d'Informations de la Guilde. Il y avait donc maintenant trois quarts d'heure qu'il s'était enfui de la salle du Conseil. Les avis le

concernant devaient commencer à se répandre à travers toute l'organisation. Le temps allait venir où les gérants de la boutique devant laquelle il se trouvait seraient eux aussi prévenus. Cela ne lui laissait guère de temps pour agir. Cependant, malgré la nécessité où il était de faire vite, Hedrock descendit calmement de son avio-car et se mit à examiner la boutique. Au-dessus de l'entrée, il y avait l'enseigne traditionnelle :

ARMES DE QUALITÉ
Être armé, c'est être libre

Comme toutes les enseignes lumineuses similaires, celle-ci semblait se tourner pour lui faire face, tandis qu'il avançait vers la boutique. Cette illusion était celle que donnent les éclairages d'un grand carrefour. Une centaine d'enseignes de ce type pouvaient former un si étonnant spectacle qu'on avait vu des gens littéralement intoxiqués par ces lumières de la ville. C'était une chose assez agréable, le mélange des couleurs vous donnait l'impression de flotter dans l'air et cela ne provoquait pas de réactions secondaires dangereuses. Il existait une pilule dont l'absorption renormalisait immédiatement les réactions du nerf optique et de la rétine.

Le magasin s'élevait au milieu d'une pelouse et de massifs de fleurs. Cela constituait un ensemble idyllique et reposant. Tout semblait ici normal et traditionnel. L'enseigne sur la vitrine était elle aussi conforme ; les lettres en étaient plus petites que celles de l'enseigne extérieure, mais le texte était tout aussi affirmatif :

LES MEILLEURS ENGINS ÉNERGÉTIQUES
de l'univers connu

Hedrock savait que cela était vrai. Il contempla le séduisant étalage de revolvers et de fusils et se rendit compte tout à coup avec surprise qu'il y avait bien une centaine d'années qu'il n'avait pas mis les pieds dans une Armurerie d'Isher. C'était pourquoi il éprouvait un certain intérêt pour la boutique. Il lui semblait soudain découvrir

combien la Guilde des Armuriers était une organisation merveilleuse, dont les boutiques étaient réparties dans des dizaines de milliers de grandes et de petites villes dans l'immense Empire d'Isher, et qui constituait avec son esprit d'indépendance, et bien que plus ou moins mise hors la loi, une forme altruiste et indestructible d'opposition à la tyrannie. Il y avait des moments où l'on avait du mal à croire que chaque boutique d'Armurerie était une forteresse imprenable et qu'en vain les gouvernements d'Isher avaient fait usage de la violence pour tenter dans le passé de détruire cette organisation.

Hedrock se mit à accélérer le pas, se dirigeant vers la porte. Or, celle-ci ne s'ouvrit pas quand il la poussa. Il s'écarta, surpris, puis comprit de quoi il retournait. La porte ultra-sensible le condamnait parce qu'il y avait à la surface de son esprit trop de pensées concernant la lutte qu'il venait de soutenir avec le Conseil de la Guilde. La porte possédait une psycho-serrure, tant et si bien qu'aucun ennemi des Fabricants d'Armes, aucun serviteur de l'Impératrice n'avait jamais pu pénétrer dans un magasin.

Il ferma les yeux et se détendit, se débarrassant de tout ce qui bouillonnait dans sa tête. Alors il tenta de nouveau d'ouvrir la porte.

Celle-ci s'ouvrit gentiment, comme une fleur ouvre ses pétales, mais plus vite. Elle ne pesait nullement devant sa main, comme si elle eût été constituée de matériaux surnaturels, insubstantiels, et lorsqu'il pénétra dans le magasin il lui sembla que ses pieds ne touchaient pas le seuil, tandis que la porte se refermait derrière lui aussi silencieusement que la nuit envahit l'espace.

Hedrock franchit d'un air décidé la petite entrée et pénétra dans la grande salle.

5

Le calme régnait dans le magasin. Aucun bruit de l'agitation quotidienne de la ville n'y pénétrait. Ses yeux eurent tôt fait de s'accoutumer à l'éclairage tamisé qui semblait provenir d'une sorte de qualité réfléchissante des murs et du plafond. Il jeta un rapide coup d'œil autour de lui et eut d'abord l'impression qu'il n'y avait personne dans la salle, ce qui signifiait qu'on n'avait pas pu faire patienter Neelan.

Il se pouvait aussi que l'avertissement à son propos eût déjà été donné ici et qu'il se trouvât dans un piège. Hedrock soupira et se décontracta. Si c'était un piège, ses chances d'y échapper dépendaient du nombre d'hommes qu'ils étaient prêts à sacrifier. Car ils savaient bien qu'il ne se laisserait pas prendre sans combattre. S'il n'y avait pas de piège, pourquoi se mettre martel en tête ? Il prit la résolution de ne pas s'inquiéter, au moins pour l'instant. Et il se mit à examiner les présentoirs le long des murs et les comptoirs dans la pièce. Cela faisait une douzaine de structures diverses. Hedrock se dirigea vers celle qui se trouvait près de la porte la plus proche et considéra les quatre fusils qui s'y trouvaient. Il eut un instant d'émotion. Il était en grande partie responsable du progrès de ces armes énergétiques, mais chez lui la familiarité avec les machines n'avait jamais entraîné le mépris de celles-ci.

Nombre de ces armes portaient encore leur ancien nom. On les appelait « fusils » ou « revolvers », mais la ressemblance s'arrêtait à cette dénomination. Car ces engins n'envoyaient pas de balles, puisqu'ils ne déchargeaient que de l'énergie, en quantités différentes. Certaines pouvaient tuer ou provoquer des dégâts à plus de quinze cents kilomètres, si cela était nécessaire, et cependant

elles étaient contrôlées par les mêmes éléments ultra-sensibles que les portes des Armureries. Tout comme ces portes refusaient de s'ouvrir devant les policiers, les soldats impériaux ou les ennemis divers de la Guilde, de même ces armes étaient-elles conçues pour ne servir qu'à l'autodéfense vis-à-vis des hommes et, à la saison de la chasse, des animaux.

Elles possédaient également d'autres qualités quant à la rapidité des opérations défensives.

Hedrock fit le tour du présentoir et aperçut un homme de haute taille, assis sur une chaise, presque invisible derrière un autre casier. Il pensa que ce devait être Neelan, mais avant qu'il ait pu prendre contact avec lui, un incident se produisit. La porte de l'arrière-boutique s'ouvrit et un homme d'âge avancé, de haute stature, apparut, venant vers lui avec un air d'excuse.

— Je vous demande pardon, monsieur Hedrock, dit-il. J'ai entendu la porte s'ouvrir et j'ai pensé que c'était vous. Mais j'étais occupé à des opérations électroniques que je ne pouvais abandonner.

L'homme le traitait comme s'il avait encore été l'un des maîtres de la Guilde des Armuriers. Hedrock considéra le gérant avec insistance et conclut qu'il n'avait pas encore été avisé que Robert Hedrock avait perdu ses privilèges auprès du Conseil.

— Pardon, monsieur Neelan, dit-il, voici le monsieur dont je vous avais parlé.

L'étranger se leva, comme Hedrock et le gérant s'approchaient de lui.

— Je me suis permis, dit le gérant, d'annoncer votre arrivée à M. Neelan, voici quelques minutes. Monsieur Neelan, je vous présente Robert Hedrock, un des responsables de la Guilde des Armuriers d'Isher.

Ils se serrèrent la main et Hedrock sentit qu'il était examiné de la tête aux pieds par des yeux noirs au regard dur. Neelan avait un visage si basané que Hedrock pensa qu'il revenait de voyages aux planètes lointaines, voire aux météores où l'on n'était pas directement protégé des rayons du soleil. Il regretta de n'avoir pas mené une enquête plus précise sur Dan Neelan et son frère disparu. Puisqu'il avait commis cette erreur, ce qu'il fallait maintenant,

c'était entraîner cet homme hors de la boutique, dans un coin tranquille où il puisse parler avec lui seul à seul. Mais avant qu'il ait pu dire un mot, le gérant du magasin déclara :

— Pour votre information, monsieur Hedrock, nous assurons le retour du courrier de M. Neelan depuis son adresse postale martienne. Vous aurez tout le temps de parler avec lui.

Hedrock ne voulut pas insister. Ces mots lui paraissaient avoir une résonance grave. Mais, après tout, ce qui s'était passé était assez normal. Les opératrices du Central d'Informations des Armuriers s'étaient débrouillées pour faire attendre Neelan dans la boutique à sa demande. C'est pourquoi elles lui avaient proposé de lui faire réexpédier son courrier martien par transmetteur. Elles avaient atteint leur objectif limité. Il était donc possible d'écarter Neelan du magasin pour un temps assez bref. Mais les lèvres de ce dernier paraissaient pincées et têtues, ses yeux méfiants, comme s'il avait l'habitude des coups fourrés. Hedrock connaissait assez ce genre d'hommes pour savoir qu'il était peu sage de les soumettre à une pression quelconque. Il fallait donc attendre pour lui suggérer de quitter la boutique, quoiqu'il fût urgent de s'en aller. Il se tourna vers le gérant.

— Nous avons de graves problèmes à régler, lui dit-il, aussi j'espère que vous ne serez pas vexé si je me mets aussitôt à discuter de M. Neelan.

— Je vous laisse seul avec lui, dit le vieil homme en souriant avant de disparaître dans l'arrière-boutique.

Il y avait une autre chaise dans un coin. Hedrock la tira à lui, fit signe à Neelan de se rasseoir sur la sienne et prit place.

— Je vais être très franc avec vous, monsieur Neelan, commença-t-il sans préambule. La Guilde des Armuriers a de bonnes raisons de croire que Derd Kershaw et votre frère ont inventé un moyen de réaliser les vols interstellaires. Il est évident que l'Impératrice d'Isher s'opposera de toutes ses forces à la révélation publique d'une telle invention. En conséquence de quoi votre frère et Derd Kershaw courent le risque d'être emprisonnés et exécutés. Il est d'une importance capitale pour nous de découvrir où ils ont mis au point ce moyen de transport et ce qu'il est advenu d'eux. J'espère que vous pourrez me dire tout ce que vous savez de

cette affaire.

Neelan secoua la tête et eut un sourire ironique, avec un brin de tristesse.

— Mon frère n'est pas en danger de mort, dit-il.

— Alors, vous savez donc où il est ! s'écria Hedrock, soulagé.

Neelan eut un instant d'hésitation. Lorsqu'il se mit à parler, Hedrock eut l'impression que cet homme ne lui disait pas ce qu'il avait eu d'abord l'intention de lui dire.

— Que voulez-vous de moi ? dit-il.

— Eh bien, d'abord, qui êtes-vous donc ?

— Mon nom, dit-il se détendant un peu, est Daniel Neelan. Mon frère Gilbert et moi sommes jumeaux. Nous sommes nés dans l'État du Lac... Est-ce cela que vous voulez savoir ?

— Un peu plus, dit Hedrock avec un sourire amical. Je vois sur votre visage qu'il s'est passé pas mal de choses dans votre vie depuis lors.

— Jusqu'à ce jour, dit Neelan, on pourrait me considérer comme un mineur des météores. Voici dix années que je vis loin de la Terre. J'ai passé la plupart de ce temps à tout jouer sur Mars, mais, voici deux ans, j'ai gagné une météorite à un individu nommé Carey. Par pitié, je lui en ai rétrocédé la moitié et nous nous sommes associés. Notre météorite a cinq kilomètres de diamètre, et c'est à peu près une boule de béryllium « lourd » pur. Sur le papier, nous valons donc des milliards de crédits, en monnaie ishérienne, mais il nous faut encore deux ans avant de réaliser vraiment des bénéfices. Voici un an, j'ai eu des raisons très particulières de croire qu'il était arrivé quelque chose à mon frère.

Il se tut. Une expression bizarre passa sur son visage. Il dit enfin :

— Avez-vous jamais entendu parler des expériences de l'Institut d'Eugénisme ?

— Bien sûr, dit Hedrock, qui commençait à voir de quoi il retournait. On a déjà fait des travaux remarquables, surtout en ce qui concerne les vrais jumeaux.

— Il me sera donc plus facile, dit Neelan, hochant la tête, de vous conter ce qui s'est passé.

Après un moment de silence, il commença lentement son récit. Les savants avaient pris en main à l'âge de cinq ans Daniel et Gilbert Neelan, vrais jumeaux déjà réciproquement sensibles aux réactions l'un de l'autre, et ils avaient accru cette sensibilité jusqu'à ce qu'elle fût devenue une véritable force, un véritable monde de sensations partagées. La relation entre eux était devenue à ce point hypersensible qu'à distance le flux de la pensée passait entre eux avec toute la clarté qu'il avait dans le circuit électronique d'un télestat.

Ces années de jeunesse s'étaient écoulées pour eux dans la joie de relations inséparables. Puis, vers l'âge de douze ans, on avait commencé à les différencier sans briser leurs connexions nerveuses. C'est ainsi que, tel un enfant jeté dans une piscine, qui doit nager s'il ne veut pas se noyer, on l'avait brutalement soumis à l'impact de la vie quotidienne d'Isher, tandis que Gil était tenu à l'abri des influences extérieures et voué aux études savantes. Vinrent des années au cours desquelles leur entente intellectuelle déclina. Bien qu'ils pussent encore se transmettre leurs pensées, ils avaient aussi appris à se les cacher. Neelan se sentait devenir le grand frère costaud, tandis que Gil...

L'homme au regard triste se tut un instant et dévisagea Hedrock avant de poursuivre :

— Je pense que c'est à la façon dont il réagissait devant mes expériences féminines que je sentis que Gil s'engageait dans l'âge adulte d'une manière différente. Mon attitude le choquait et c'est ainsi que je commençai à comprendre qu'il existait un problème psychologique entre nous. Il n'était pas alors question, dit-il en haussant les épaules, que l'un ou l'autre de nous quitte la Terre. Cependant, dès le jour où le contrat avec l'Institut d'Eugénisme prit fin, je retins ma place pour Mars. Je me rendis là dans la pensée qu'il fallait que je laisse Gil vivre sa vie. Seulement, dit-il avec des sanglots dans la voix, il ne devait rencontrer que la mort.

— La mort ? dit Hedrock.

— Oui, la mort.

— Et quand donc ?

— Voici un an. C'est ce qui m'a fait revenir sur Terre. Je me trouvais sur mon météore quand je l'ai *senti* mourir.

— Ça vous a pris longtemps pour revenir ? interrogea Hedrock. Enfin, dit-il remarquant que sa phrase était un peu brutale, vous comprenez que j'essaie de me représenter la situation.

— Nous étions coincés de l'autre côté du soleil, dit Neelan d'un ton fatigué, parce que la vitesse du météore était à peu près semblable à celle de la Terre. Ce n'est que tout récemment que s'est présentée une opposition favorable nous permettant de placer sur une orbite convenable notre cargo-fusée de type très ordinaire. Carey m'a déposé la semaine dernière dans un petit aérodrome du nord. Il est reparti aussitôt, mais il doit venir me reprendre dans six mois.

Hedrock hocha la tête. Ce récit lui paraissait clair.

— Et qu'avez-vous ressenti exactement quand votre frère est mort ? demanda-t-il.

Neelan se carra sur sa chaise, expliquant malaisément qu'il avait éprouvé une souffrance indistincte. Gil était mort dans de grandes souffrances, subitement, alors que nul ne s'y attendait. L'angoisse avait traversé les millions de kilomètres entre la Terre et le météore, si bien que Neelan avait éprouvé par sympathie pour son jumeau de véritables souffrances nerveuses. Mais, aussitôt, avait disparu définitivement la pression physiologique qu'exerçait sur lui, même à cette distance, le seul fait que son jumeau existât.

— Je n'ai absolument rien ressenti de tel depuis, dit-il en terminant.

Dans le silence qui suivit, Hedrock pensa qu'il ne lui restait plus beaucoup de temps. Attentif au récit de Neelan, il avait oublié depuis un moment la situation dans laquelle il se trouvait. Maintenant l'urgence réapparaissait : il était temps de partir, tout de suite ! Cette impulsion était pressante et, connaissant les Armureries comme il les connaissait, il savait qu'il ne pouvait pas ne pas tenir compte de cet avertissement intérieur. Pourtant, enfoncé dans son siège, il considérait calmement l'homme qui lui faisait face. Lorsqu'il allait partir, il fallait qu'il emmène Neelan avec lui, et cela exigeait un plan précis. Il calcula mentalement l'opération et secoua lentement la tête.

— Je ne crois pas que votre affaire ait été mêlée à une crise depuis un an.

— J'ai remarqué, dit Neelan, le regard triste, que la mort d'un homme est rarement un événement capital. Cela ne me plaît guère de dire que la mort de mon frère n'a pas été l'occasion d'une crise marquante, mais c'est pourtant la vérité.

— Et cependant, dit Hedrock, contrairement à ce que vous croyez, quelque chose de très important s'est produit : Kershaw lui aussi a disparu.

Sans attendre une réponse, il se mit debout et se dirigea vers le tableau de contrôle situé sur le mur de gauche. Depuis quelques minutes, il se disait que des militaires de la Guilde auraient pu savoir par le transmetteur qu'il se trouvait là. Il ne pouvait prendre ce risque alors qu'il organisait sa retraite. Il s'approcha de l'écran et des appareils aux lumières clignotantes, se plaçant de façon que Neelan ne vît pas ce qu'il faisait. Il brancha l'un de ses anneaux et le flux énergétique fit un trou gros comme la tête d'une épingle dans les délicats circuits. Aussitôt, une petite lumière s'éteignit sur le panneau.

Hedrock se détourna, soulagé, mais toujours aussi attentif à son problème. Il n'avait fait que protéger son flanc. Il savait qu'il y avait un autre appareil dans l'arrière-boutique et il sentait que des hommes allaient arriver de ce côté-ci. D'autres, avec des avions, allaient faire un mouvement tournant pour le couper de son avio-car.

Dans une situation aussi délicate, il ne voulait prendre que des risques mesurés. Il se rapprocha de Neelan et lui dit :

— Je possède une adresse de votre frère où j'aimerais opérer une vérification tout de suite. Il faut que vous veniez avec moi. Je vous assure qu'il est important d'aller vite. Vous me raconterez le reste de votre histoire en route. Je pourrai vous ramener ici ensuite pour prendre votre courrier.

— Je n'ai pour l'instant pas grand-chose de plus à vous dire. En arrivant dans la Cité Impériale, je me suis rendu à l'ancienne adresse de mon frère et j'ai appris que...

— Un moment, dit Hedrock, marchant vers la porte qui conduisait à l'arrière-boutique, sur laquelle il frappa, en déclarant : « J'emmène M. Neelan avec moi, il reviendra prendre son courrier. Merci pour votre aide. » Allons, dit-il à Neelan, le pressant et sans

attendre de réponse.

Neelan se dirigea vers la porte d'entrée tout en parlant.

— ... J'ai découvert que mon frère avait une adresse fictive qui ne lui servait que de boîte aux lettres.

— Comment, vous voulez dire que votre frère n'habitait pas à son adresse officielle ? dit Hedrock en franchissant la porte.

— Sa logeuse m'a dit que non seulement il n'y vivait pas, mais qu'il l'avait autorisée à louer la chambre. Il venait un soir par mois, comme l'exige la loi – de telle sorte que la conscience de la logeuse était tranquille.

Une fois hors de la boutique, se dirigeant vers son avio-car, Hedrock se rendait compte que Neelan continuait à parler et sans doute le sens de ses mots entrait-il en lui, mais son attention était ailleurs, portée vers le ciel. Des appareils passaient au-dessus d'eux, mais pas de long fuseau sombre : pas de vaisseau spatial, ni de fusée-torpille porteuse d'engins atomiques. Il ouvrit à Neelan la porte de son petit avion et y pénétra à sa suite. Assis au poste de pilotage, il put constater qu'il n'y avait aucun remue-ménage suspect autour de la boutique. Celle-ci était toujours semblable à elle-même, son enseigne brillant magiquement dans le soleil, symbole d'une liberté qui durait maintenant depuis des milliers d'années, étrange et curieuse liberté qui avait résisté aux assauts les plus dangereux dirigés contre elle : l'ambition sans bornes de ceux qui voulaient posséder le pouvoir.

L'avio-car avait pris de la hauteur et l'Armurerie, dans son jardin, semblait une chose de peu d'importance, bientôt perdue de vue dans l'amas des immeubles commerciaux qu'on voyait à droite et à gauche. Hedrock vit que Neelan examinait le tableau de bord. Il y avait dans son regard une assurance qui laissait entendre mieux que des mots que l'homme s'y connaissait.

— Il y a des choses nouvelles là-dedans, dit-il, rencontrant le regard de Hedrock et désignant le détecteur.

Cet appareil était un secret des Armureries, mais assez peu important pour que Hedrock ait pu prendre le risque de le faire poser dans un avio-car qui pouvait tomber aux mains des ennemis de la Guilde. Le gouvernement impérial possédait des appareils du même type, mais de conception légèrement différente.

— Je vois que vous connaissez la mécanique, dit Hedrock.

— J'ai fait des études supérieures d'atomistique, dit Neelan. L'Institut d'Eugénisme, ajouta-t-il avec un faible sourire, ne négligeait rien pour ses protégés.

En effet. Jusqu'à cet instant, Hedrock avait considéré Neelan comme important en raison des informations qu'il pouvait lui fournir. Il était impressionné par la force de caractère que l'homme manifestait, mais il avait rencontré dans sa longue carrière tant d'hommes courageux et capables, que cela seul ne lui semblait pas d'un intérêt primordial. Mais s'il s'agissait d'un technicien nucléaire, alors tout changeait. Un homme qui avait une culture générale poussée dans le domaine de l'atomistique, telle qu'on l'enseignait dans les universités d'Isher, n'avait pratiquement pas de prix dans l'industrie. Et si un tel homme était en plus sur la piste du moyen de réaliser les voyages interstellaires, sa valeur était alors proprement inestimable. Aussi fallait-il cultiver ce Neelan – ce que Hedrock commença aussitôt. Il tira de sa poche le bout de papier sur lequel il avait inscrit la dernière adresse connue de Kershaw. Il la tendit à Neelan :

— C'est là que nous allons, dit-il.

— Chambre 1874, Immeuble Trellis Minor, dit l'homme lisant à haute voix. Mon Dieu !

— Qu'avez-vous ?

— Je me suis rendu là par trois fois déjà, dit Neelan. J'ai trouvé l'adresse dans un porte-documents de mon frère qu'il avait laissé à sa pension.

Hedrock eut un instant l'impression que son enquête était déjà terminée. Néanmoins il revint sur les termes de son interlocuteur :

— Trois fois ? dit-il.

— Ce n'est qu'une chambre. Chaque fois que j'y suis allé, la porte était close. Le gérant m'a dit que le loyer avait été payé dix ans d'avance et qu'il n'avait jamais vu personne depuis la signature du bail, trois ans plus tôt.

— Mais vous n'avez pas pénétré dans la pièce ?

— Non, il n'a pas voulu n'y autoriser. Et je n'avais nul désir de me faire mettre en prison. D'autre part, je ne pense pas que j'aurais

pu y pénétrer, car il s'agissait visiblement d'une serrure à protection automatique.

Hedrock secoua pensivement la tête. Il n'était pas question qu'une serrure lui résistât, mais il savait bien les difficultés que présentait l'effraction d'un tel appareillage pour un individu ne disposant pas de ses facultés exceptionnelles. Une autre pensée lui traversa l'esprit : ici ou là, il faudrait qu'il descende faire un saut dans l'un de ses appartements pour mettre un costume « d'affaires ». Il était très important qu'il se protégeât, et pourtant il craignait de ne pas agir assez vite, tant que les Armuriers pourraient repérer ses faits et gestes. A la fin du compte, une demi-heure de perdue pour assurer sa sécurité pouvait faire basculer le sort. Un avantage de dix minutes seulement pouvait être décisif. Il fallait donc prendre tous les risques que la situation imposait.

Déjà, devant eux, une enseigne flamboyante au-dessus d'un immeuble d'une centaine d'étages indiquait *Immeuble Trellis Major*. Hedrock ne se rendit pas tout de suite compte qu'il se trompait quant au nom de l'édifice. Ce n'est qu'à cinq cents mètres au-dessus du formidable bâtiment qu'il aperçut, plus loin et plus bas, les cinquante étages spiraloïdes du Trellis Minor. La vue de l'ensemble lui rafraîchit la mémoire : c'est alors qu'il se rappela que Trellis Major et Minor étaient deux météores-planétoïdes qui effectuaient conjointement leur révolution quelque part au-delà de Mars, le plus grand en sens contraire de la rotation terrestre, le plus petit dans le même sens. Ils faisaient tous deux l'objet de l'exploitation d'une seule et même compagnie minière et ces deux immeubles considérables n'étaient que des produits secondaires provenant des inépuisables trésors extraits sans cesse dans cette lointaine contrée du système solaire.

Hedrock fit atterrir son appareil sur le plus petit édifice, et tous deux descendirent par ascenseur jusqu'au dix-huitième étage. Il suffit à Hedrock d'un coup d'œil pour se rendre compte que l'entrée du studio 1874 était fort bien protégée. La porte était faite d'un alliage d'acier et d'aluminium. La serrure électronique était surmontée d'un avertissement : *« Toute tentative de violer ce mécanisme produit l'émission de signaux d'alerte dans le bureau du gérant, au commissariat de police le plus voisin et à bord des*

avions de surveillance patrouillant le quartier. »

Mais la Guilde des Armuriers avait mis au point toute une série de procédés pour venir à bout de tels circuits électroniques. Le meilleur était le plus simple. Il prenait origine dans une confiance absolue en une caractéristique particulière de la structure de la matière et de l'énergie : si l'on interrompait ou établissait un circuit avec une rapidité suffisante (la vitesse dont il s'agissait ici était super-luminique), le courant (dans le premier cas) continuait à passer comme s'il n'y avait pas eu rupture, et (dans le second cas) établissait un contact entre deux points de l'espace comme s'il n'y avait pas eu de distance entre eux. Ce n'était pas là une application scientifique sans importance, puisque le très complexe transmetteur de matière qui avait rendu possible la conception des boutiques d'Armurerie était fondé sur ce principe.

Hedrock fit signe à Neelan de se reculer et s'approcha de la porte. Cette fois, il fit usage d'un autre anneau énergétique : une flamme orange s'éleva, jusqu'à près d'un mètre du point de contact. L'éclair disparu, il poussa la porte, qui s'ouvrit en grinçant, comme si elle n'avait pas servi depuis longtemps. Hedrock franchit le seuil et pénétra dans un bureau de six mètres sur trois. A une extrémité se trouvait un bureau, plusieurs chaises et un classeur. Dans un coin derrière le bureau, il y avait un télestat dont l'écran semblait mort.

La pièce était si nue, si visiblement dépourvue d'occupants et inutilisée que Hedrock fit quelques pas jusqu'au centre puis s'arrêta. Machinalement, il tourna la tête vers Neelan. Celui-ci se penchait sur la serrure et l'examinait.

— Comment donc vous y êtes-vous pris ? dit-il en jetant sur Hedrock un regard interrogateur.

Hedrock dut faire un effort pour comprendre que l'autre lui demandait comment il avait fait pour ouvrir la porte. Il sourit et déclara gravement :

— Désolé, c'est un secret. Entrez donc, ajouta-t-il rapidement. Ce n'est pas la peine de nous faire repérer.

Neelan réagit très vite, pénétra dans la pièce et ferma la porte derrière lui.

— Fouillez le bureau, dit Hedrock. Je vais m'occuper du classeur. Le plus tôt nous aurons fini, le mieux cela vaudra pour

nous.

Il ne lui fallut qu'une minute : les tiroirs du classeur étaient vides de fiches. Ayant poussé le dernier, il se dirigea vers le bureau. Neelan examinait le tiroir du fond, Hedrock vit qu'il était vide lui aussi. Neelan repoussa le tiroir et se releva :

— Et voilà ! dit-il. Alors, que faisons-nous maintenant ?

Hedrock ne répondit pas tout de suite. Il y avait encore quelque chose à faire. Le contrat de location pourrait sans doute donner de nouvelles pistes. On pouvait entrer en contact avec la Compagnie des Télestats, pour demander quels appels avaient été faits depuis ce bureau et quels appels lui avaient été adressés. Avec du temps, on pouvait solidement établir une voie pour l'enquête. Mais le malheur pour lui, c'est que le temps lui manquait. Et une fois encore, debout au milieu de cette pièce, il lui parut étrange que la Guilde n'eût pas encore mis la main sur lui depuis son escapade. A l'époque où il était lui-même à la tête du Service de Coordination, il ne lui aurait fallu que quelques minutés après une note au Conseil pour avoir tous les renseignements sur Kershaw. Il semblait incompréhensible que son successeur, John Hale, un brillant et très doué psycho-devin, ne réussisse pas aussi bien que lui. Mais quelle que soit la raison du délai qui lui était imparti, il ne fallait plus compter que celui-ci durât trop longtemps. Le plus tôt il partirait d'ici, le mieux ce serait. Il se tourna et marcha vers la porte. Puis il s'arrêta. S'il partait comme cela, où aller ensuite ? Lentement, il se reprit et examina de nouveau la pièce. Peut-être n'avait-il pas cherché avec assez de soin. Peut-être par énervement avait-il laissé passer quelque chose d'évident.

Il fallait rester encore, et trouver.

D'abord, il ne découvrit rien. Et comme son regard quittait la fenêtre derrière le bureau, il examina tous les objets un par un : le bureau avec ses tiroirs vides ; le classeur également vide ; les chaises, la pièce elle-même, nue à part le peu de mobilier et le télestat. Et ce fut là que son regard s'arrêta :

— Le télestat ! dit-il à voix haute. Évidemment ! Il se dirigea vers l'appareil et s'arrêta, se rendant compte que Neelan le suivait des yeux, l'air interrogateur.

— Vite, mettez-vous contre le mur, dit-il, désignant la paroi qui

se trouvait derrière l'appareil. Je ne crois pas que là on puisse vous voir ?

— Qui ? demanda-t-il, en se mettant à l'endroit désigné.

Hedrock fit fonctionner l'appareil, furieux contre lui-même de ne pas y avoir pensé dès son entrée dans la pièce. Depuis des années il vivait pourtant dans le monde des télestats, ceux qui étaient synchronisés sur la Guilde des Armuriers, ceux qui constituaient un circuit fermé, les stats non automatiques, sans oublier son univers privé et secret de stats branchés seulement d'un appartement à l'autre. Et c'était pourquoi n'avoir pas tout de suite pensé à toutes les possibilités que lui offrait celui-ci, c'était presque du suicide.

Une minute passa et l'écran demeura vierge. Deux minutes... était-ce un son ? Il n'en était pas sûr, mais il lui semblait entendre... un bruit de pas. Ils s'arrêtèrent et il y eut un silence. Hedrock essaya de distinguer un homme qui aurait pu considérer l'écran à l'autre bout et hésiter à répondre. Une troisième minute passa. C'était raté et il avait perdu de précieuses minutes.

Enfin, au bout de cinq minutes, retentit une voix tranchante :

— Oui, qu'est-ce que c'est ?

Il frémit de la tête aux pieds. Son histoire était toute prête, mais avant qu'il ait pu répondre, la voix reprit, plus désagréable encore :

— Est-ce que vous répondez à l'annonce ? Ils m'ont dit que je n'aurais pas de réponse avant demain. Pourquoi ne m'ont-ils pas appelé pour me dire qu'ils avaient trouvé quelqu'un dès aujourd'hui ?

Il paraissait furieux et une fois encore n'attendit pas la réponse à sa question.

— Êtes-vous ingénieur atomiste ? demanda la voix.

— Oui, répondit Hedrock.

C'était facile à dire. La façon dont son interlocuteur avait fait les demandes et les réponses lui avait permis d'abandonner l'histoire qu'il avait préparée pour entrer dans son jeu. Son intention première était en effet de se faire passer pour Dan Neelan et d'expliquer qu'il avait trouvé l'adresse de ce bureau dans les affaires personnelles de son frère. Il avait l'intention d'être assez dur à propos de la mort de son frère et de donner le change en faisant

croire qu'il s'intéressait à l'héritage. Cela lui avait paru assez vraisemblable, et le lui semblait toujours, de penser qu'une réaction à une telle attitude serait hautement significative de la part de son interlocuteur. Ou bien on montrerait de la sympathie au frère de Gil Neelan – et dans ce cas il se serait fait plus aimable – ou bien on lui aurait montré de l'animosité. Enfin, si on feignait de ne pas le connaître, cela aussi aurait une signification précieuse. Il attendit, mais pas très longtemps.

— Vous devez trouver étrange, dit la voix dans le télestat, cette façon d'embaucher les gens.

Hedrock plaignit son interlocuteur : celui-ci était tellement persuadé de l'étrangeté de ses méthodes qu'il avait l'air de croire que tout le monde pensait de même. Le mieux était d'entrer dans son jeu.

— Je me suis étonné, mais après tout qu'est-ce que vous voulez que cela me fasse ?

L'homme eut un rire assez peu agréable.

— Heureux de vous l'entendre dire. J'ai ici un boulot qui vous prendra environ deux mois. Je vous paierai huit cents crédits par semaine si vous ne posez pas de questions. Ça vous va ?

Hedrock trouva que, décidément, c'était de plus en plus bizarre. Pour paraître raisonnable, il fallait maintenant avoir l'air de se méfier.

— Que voulez-vous donc me faire faire ? interrogea-t-il en articulant lentement.

— Uniquement ce que nous avons dit dans l'annonce : réparer des moteurs atomiques. Alors... (la voix s'était faite intransigeante), est-ce que ça vous va ?

Hedrock posa alors la question essentielle :

— Où dois-je me rendre ?

— Pas si vite, dit la voix après un silence. Je ne vais pas vous donner des tas de renseignements et risquer qu'ensuite vous ne vouliez pas du boulot. Vous rendez-vous compte que je vous offre le double du tarif normal ? Êtes-vous intéressé ?

— Bien sûr, c'est précisément le genre de travail que je cherche, dit Hedrock.

Il sentait vaguement que la prudence de son interlocuteur cachait quelque illégalité. Dans ce cas, le problème de Neelan devenait secondaire. Sans doute faudrait-il se renseigner sur les détails du meurtre, mais il avait vu mourir trop de générations d'hommes pour se sentir excessivement concerné par quelques morts de plus ou de moins. Son idéal et son but se situaient à un tout autre niveau.

— A cinq blocs de maisons au nord de la 131e Rue, disait la voix : ensuite à neuf blocs à l'est, au 1997, 232e Avenue, au Centre. C'est un grand immeuble gris, tout en hauteur. Vous ne pouvez pas ne pas le reconnaître. Vous sonnerez et vous attendrez qu'on vous réponde. Ça va ?

Hedrock écrivit soigneusement l'adresse, très vite.

— Parfait, dit-il. A quelle heure ?

— Tout de suite. Comprenez-moi bien, disait la voix, menaçante, je ne veux pas que vous alliez raconter tout cela ailleurs. Si vous voulez le job, vous n'avez qu'à venir par l'avio-bus. Je sais combien de temps cela prend pour venir ici. N'essayez pas de m'avoir. Je vous attends d'ici une dizaine de minutes.

Hedrock pensa qu'il n'aurait donc pas le temps, hélas ! de passer à l'un de ses appartements.

— J'y serai, dit-il.

Il attendit. L'écran demeurait blanc. De toute évidence, l'homme à l'autre bout de la ligne ne s'intéressait nullement à connaître l'allure du candidat. Il y eut un brusque déclic : la communication était coupée, la discussion terminée.

Rapidement il brancha un de ses anneaux énergétiques pour s'assurer que plus personne ne pourrait utiliser ce télestat, et il se tourna tandis que Neelan s'approchait de lui. Souriant, il apparaissait maintenant comme un bel homme, solide, presque aussi bien bâti que Hedrock.

— Bon travail, dit-il. Quelle adresse déjà ? 997 quelle rue ?

— Sortons d'ici sans tarder, dit Hedrock.

Son esprit bâtissait très vite un plan et ils marchèrent à pas rapides vers l'ascenseur. Il se demandait ce qu'il allait faire de Neelan. L'homme ne manquait pas de valeur et pouvait constituer

un allié de poids pour un individu comme lui, habitué à agir toujours seul. Mais il était trop tôt encore pour le mettre dans la confidence, d'autant plus qu'il n'avait pas le temps de lui raconter en détail ses préoccupations et visées pour obtenir son concours.

— Mon idée, dit-il comme l'ascenseur se dirigeait à toute vitesse vers le toit, est que vous devriez retourner à la boutique d'Armurerie de Linwood, y prendre votre courrier, tandis que j'irai rendre visite au peu plaisant personnage avec qui je viens de parler. Ensuite, prenez une chambre à l'*Hôtel Isher* – je vous appellerai là. Comme cela nous ferons deux choses à la fois.

Il y avait des arrière-pensées évidentes de la part de Hedrock : plus tôt Neelan retournerait au magasin d'armes, plus il aurait de chances d'y arriver avant une patrouille de recherches de la Guilde ; et si d'autre part il abandonnait son studio en ville pour une chambre d'hôtel, cela prendrait encore plus de temps pour qu'on le repère. L'envoyer à la boutique était d'autant moins dangereux pour Hedrock qu'il n'avait pas retenu l'adresse donnée au télestat.

— Déposez-moi à la première station d'avio-bus. Mais cette adresse ?

— Je vais vous l'écrire dès que nous serons dans mon avio-car, dit Hedrock.

Ils étaient maintenant sur le toit, et il eut un moment d'émotion en voyant plusieurs petits appareils atterrir à peu de distance, avec une sorte de précipitation. Mais les hommes et les femmes qui en sortirent ne firent nullement attention aux deux hommes qui se dirigeaient vers la piste nord.

Ils étaient à peine en l'air que Hedrock aperçut le signal clignotant d'une station d'avio-bus. Il piqua vers elle et en même temps, griffonna sur un papier : 997, 131e Rue. Un moment après ils étaient sur la plate-forme. Il plia le papier, le donna à Neelan comme il quittait l'appareil. Ils se serrèrent la main.

— Bonne chance, dit Neelan.

— Surtout, dit Hedrock, ne retournez pas au studio de votre frère.

Il se rassit à son poste de pilotage, ferma la porte et, en un instant, se fut dégagé du trafic citadin. Dans son rétroviseur, il put

voir Neelan monter à bord d'un avio-bus. Hedrock n'aurait su dire si l'autre s'était rendu compte qu'il lui avait donné une fausse adresse. Bien sûr, les experts de la Guilde pourraient utiliser sur lui les tests psycho-associés pour trouver la vraie. Sans doute, dans un certain niveau de l'inconscient, se souvenait-il de celle-ci. Mais cela prendrait du temps de le persuader de les aider, et du temps pour mettre au point les structures associatives nécessaires. Hedrock n'avait aucune objection à ce que la Guilde obtienne le renseignement, plus tard. Tandis qu'il guidait lentement son appareil vers l'adresse indiquée, il écrivit une autre note, plus longue, sur laquelle il inscrivit la véritable adresse, et qu'il plaça dans une enveloppe. Sur l'enveloppe il écrivit : *M. Peter Cadron, Société des Météores, Hôtel Ganeel, Cité Impériale – à remettre au courrier de midi, le 6* – c'était le lendemain.

Dans des circonstances normales, il eût travaillé la main dans la main avec la Guilde des Armuriers en pareil cas, puisque les buts de cette organisation correspondaient dans l'ensemble aux siens – mais, malheureusement, le Conseil avait eu peur de lui. Et cette attitude affective pouvait gêner considérablement l'efficacité de leur action. La lenteur qu'ils avaient mis à suivre l'affaire Kershaw prouvait bien que déjà leur façon d'agir était dangereuse pour leur cause. Hedrock ne doutait nullement du sens de son action. En cas de crise, il avait confiance en lui-même. Il ne méprisait pas l'habileté et la bravoure des autres, mais bien peu avaient sa vaste expérience et la même volonté que lui de prendre des risques à long terme.

Il n'était même pas impossible qu'il fût pour l'instant le seul à s'être rendu compte que l'affaire qui se présentait allait être une des crises majeures du règne si critique d'Innelda d'Isher. Il suffisait de quelques minutes pour rencontrer le succès ou l'échec. Nul n'était mieux placé que lui pour utiliser au mieux ces précieuses minutes.

Son avio-car traversa la 232e Avenue, au Centre, et il descendit dans un aéro-parking situé au 233. Il sortit de l'appareil et se dirigea rapidement vers le coin de rue suivant pour poster sa lettre, avant de se diriger vers son but. Sa montre, consultée, lui indiquait qu'il y avait exactement onze minutes qu'il avait parlé à son éventuel employeur. Ce n'était pas trop long.

Il avait donc l'immeuble devant lui ! Tout en marchant, Hedrock étudiait le bâtiment en fronçant le sourcil. C'était une construction mal proportionnée, très longue pour une profondeur réduite et, dans le crépuscule, cela montait jusqu'à quatre-vingts ou cent mètres vers le ciel, sorte de lugubre aiguille grisâtre, bâtisse à la fois curieuse et d'aspect sinistre. Aucune enseigne, aucune plaque n'indiquait ce qu'on y faisait. Il n'y avait qu'un petit terre-plein, à peine distinct du trottoir, qui menait à une porte d'allure peu imposante. Au moment où il sonna à cette porte, il essaya de s'imaginer Gilbert Neelan marchant le long de cette rue le jour de sa mort, passant cette porte et disparaissant pour toujours. Mais il manquait quelque chose à ce tableau et il y réfléchissait encore quand la voix sèche qui lui était maintenant familière lui parvint par un haut-parleur situé au-dessus de la porte.

— Eh bien, vous avez pris votre temps pour venir !

— Je suis venu directement, pourtant.

Il y eut un bref silence. Hedrock se dit que l'homme calculait mentalement le temps qu'il fallait pour venir du Trellis Minor. Sans doute, à la réflexion, fut-il satisfait.

— Une minute, dit-il.

La porte s'ouvrit. Hedrock vit devant lui une sorte d'immense hangar, doit il ne pouvait mesurer la hauteur depuis le seuil. Il oublia le hangar, en se mettant à considérer la face interne de la lourde porte qui venait de s'ouvrir devant lui : celle-ci, comme l'intérieur du mur de la bâtisse, était entièrement faite de métal moulé. Hedrock s'avança, sentant vaguement que le lieu avait quelque chose de pas naturel. Les parois internes étaient entièrement constituées d'acier Fursching, alliage de structure moléculaire spéciale qui était utilisé exclusivement pour les coques extra-dures des navires spatiaux.

L'étrange bâtiment n'était donc qu'un hangar pour navires spatiaux. Et le navire s'y trouvait, le navire de Kershaw ! C'était de sa part une supposition, mais à la vitesse où tout se passait, il était nécessaire qu'il considérât ses suppositions comme des réalités tangibles. D'autres idées lui venaient en tête. Gil Neelan, le frère de Dan, n'était pas mort sur Terre mais au cours d'un voyage spatial. Ce qui signifiait que le procédé permettant les voyages

interstellaires avait été expérimenté depuis un an au moins. Mais alors, pourquoi ces gens agissaient-ils de la sorte ? Il n'était pas vraisemblable que Kershaw, l'inventeur, soit devenu excessivement nerveux uniquement parce qu'un de ses collaborateurs avait trouvé la mort dans un essai, ou parce qu'il avait peur de l'Impératrice. Il ne devait pas ignorer qu'il pouvait recevoir l'aide de la Guilde. Tous les savants renommés étaient secrètement avisés que le concours de la Guilde leur était ouvert. Dans certains cas, rares il est vrai, les Armuriers leur communiquaient même quelques-uns de leurs renseignements « confidentiels », lorsqu'ils avaient confiance.

Cloué sur place, Hedrock se disait avec amertume que Kershaw lui-même devait être mort. Mais ses pensées se précipitèrent, tournées cette fois vers l'action. Devait-il entrer tandis qu'il en avait l'occasion, ou faire retraite pour aller chercher son précieux costume « d'affaires », sa tenue spéciale ? La question comportait en elle-même la réponse. S'il s'en allait, l'homme deviendrait soupçonneux. S'il restait, il pourrait espérer mettre la main sur le navire et connaître le procédé de dérive interstellaire.

— Alors, que se passe-t-il ? dit la voix cassante. Qu'attendez-vous pour entrer ?

Déjà, l'autre se méfiait. Mais il y avait aussi de l'angoisse dans sa voix. L'homme, quel qu'il fût, tenait absolument à ce qu'un ingénieur atomiste monte à bord. Ainsi donc, il se plaçait sans le savoir sous la coupe de Hedrock. Celui-ci put lui dire, sans mentir :

— Je viens seulement de me rendre compte qu'il s'agissait d'un navire spatial et je ne veux pas quitter la Terre.

— Oh ! (Il y eut un silence et la voix reprit :) Attendez une minute. Je sors. Je vais vous montrer que tout est dans l'ordre. Le navire ne peut partir sans que les moteurs aient été révisés.

Hedrock attendit. Il pensa que cette preuve n'était autre chose qu'une arme. De quel calibre, là était toute la question. Mais qu'importait ? Au début, même en position d'infériorité, il monterait à bord. Tôt ou tard, ses anneaux énergétiques lui donneraient les moyens de défense dont il avait besoin. Comme il regardait devant lui, la porte intérieure à demi ouverte s'ouvrit brutalement. Derrière, se révéla une troisième porte, également ouverte, et derrière, en l'air, fixée sur un système antigravitationnel,

il y avait une arme énergétique mobile, dont le canon à triple nodosité s'était automatiquement pointé vers lui. De l'intérieur, par haut-parleur, la voix tranchante lui disait :

— Vous avez probablement une arme de la Guilde. J'espère que vous vous rendez compte de l'inutilité d'une telle arme en face d'un radiant de quatre-vingt-dix mille cycles. Jetez votre revolver par la porte.

Hedrock n'avait jamais porté sur lui d'armes ordinaires.

— Je suis sans armes, dit-il.

— Ouvrez votre vêtement, dit la voix soupçonneuse.

Hedrock s'exécuta. Il y eut un silence.

— Parfait, entrez.

Sans un mot, Hedrock franchit les deux portes intérieures dont chacune se referma derrière lui avec un déclic significatif de verrouillage.

6

Hedrock avança et le canon se détourna de lui. Des impressions diverses l'envahirent, se succédant rapidement. Il se rendit compte qu'il se trouvait dans la salle des commandes d'un navire spatial. Comme les lois physiques exigeaient que cette salle se trouvât au centre du navire, cela voulait dire que le hangar d'où il était passé de plain-pied dans le navire spatial devait s'étendre sur une centaine de mètres au-dessous du niveau du sol et autant au-dessus. Visiblement, le vaisseau spatial était un véritable géant d'environ deux cents mètres.

— Eh bien, dit la voix de son interlocuteur, interrompant brusquement ses pensées, qu'en dites-vous ?

Lentement, Hedrock se tourna vers celui qui venait en quelque sorte de le faire prisonnier. C'était un individu grand et mince, au visage blême, ayant dans les trente-cinq ans. L'homme avait dirigé son canon énergétique vers le plafond et se tenait derrière un isolateur anti-énergétique transparent, considérant Hedrock avec de grands yeux noirs méfiants.

— Je ne crois pas qu'on fasse un boulot très drôle ici, dit Hedrock. Mais comme j'ai grand besoin d'argent, je prends la place. Ça tient debout, non ?

Il se rendit compte qu'il avait pris l'attitude qu'il fallait. Il était visible que l'homme se détendait. Il eut une ombre de sourire et essaya de lui parler d'une façon un peu plus humaine, mais sa voix ne répondit pas à ses efforts :

— Puisque nous en parlons, rendez-vous compte par vous-même. Je pensais que vous ne viendriez pas à bord.

— C'est, dit Hedrock, qu'il est un peu surprenant de tomber sur un vaisseau spatial en poussant une porte ici, en plein cœur de la ville.

Il sentait qu'il devait insister sur ce point : tout ce qu'il découvrait ici lui paraissait étrange et nouveau, puisqu'il n'avait pas eu auparavant connaissance de l'existence du vaisseau spatial.

— J'espère que nous nous entendrons bien tant que durera le travail, dit-il. Les huit cents crédits par semaine, ça tient toujours ?

— Il doit être bien net aussi, dit l'homme en secouant la tête, que je ne veux pas prendre le risque de ne pas vous voir revenir tant que le travail ne sera pas fini.

— Que voulez-vous dire par là ? demanda Hedrock.

L'homme eut un sourire sardonique. Il semblait maintenant beaucoup plus à l'aise. C'est d'une voix froide et avec grande assurance qu'il déclara :

— Vous vivrez ici, à bord, tant que le travail ne sera pas effectué.

Cela ne surprit nullement Hedrock, mais il fallait qu'il proteste pour le principe.

— Écoutez, je n'ai rien contre le fait de rester à bord, mais il me semble que vous prenez les choses un peu trop à votre convenance. Qu'est-ce que vous préparez ? Après tout, ce ne sont pas mes affaires, mais vous ne cessez de m'imposer de nouvelles choses... aussi, j'ai bien le droit d'avoir une vue d'ensemble de ce dont il s'agit.

— Du diable si je vous dis quelque chose ! cria l'homme.

— Quel est votre nom ? insista Hedrock. Je ne vois pas en quoi cela pourrait vous gêner de me dire qui vous êtes.

Il y eut un silence et le visage de son interlocuteur se figea dans une grimace.

— Oh ! dit-il finalement en haussant les épaules, je crois que je peux vous dire mon nom. Après tout, *elle* le sait, ajouta-t-il avec une sorte de joie sauvage, mon nom est Rel Greer.

Cela ne voulait rien dire pour Hedrock, sinon que l'homme n'était pas Kershaw. Il ne demanda pas à savoir qui couvrait ce « elle ». De toute façon, avant qu'il ait eu le temps d'ouvrir la bouche, Greer lui dit aimablement :

— Venez. Vous allez vous changer. Là-haut. A moins, dit-il, remarquant la légère hésitation de Hedrock, que vous ne soyez si pudique que vous ne puissiez vous déshabiller qu'en privé.

— Je ne suis pas pudique, dit Hedrock.

Il le suivit, prit les vêtements de travail dont il était supposé se vêtir et pensa que peut-être il fallait qu'il garde ses anneaux énergétiques. A moins qu'il ne valût mieux les quitter. Cela demandait réflexion.

Il leva les yeux au ciel et dit à haute voix :

— J'aimerais bien examiner cette tenue isolante avant de la mettre.

— Comme vous voudrez, mais si elle ne vous convient pas, je veux bien être pendu.

— Bien entendu, dit Hedrock.

Aussi bref qu'eût été ce dialogue, il avait permis à Hedrock de se renseigner de façon capitale. Il lui avait suffi d'un coup d'œil sur la tenue pour se rendre compte qu'elle était en bon état. Ces tenues de travailleurs atomiques avaient une longue histoire. Lorsque quelque chose n'allait pas, elles perdaient leur lustre ; or, celle-ci était fort brillante. Le seul fait que Greer ait admis qu'il l'examinât prouvait que cet homme n'était pas très ferré sur la question. Cela avait donc des conséquences considérables : mais l'esprit de Hedrock continuait à fonctionner à grande vitesse. Greer avait laissé entendre que le vaisseau spatial ne pouvait pas prendre son vol pour le moment. Si cela était vrai, cela pouvait seulement vouloir dire que les moteurs avaient été démontés. Peut-être aussi y avait-il un peu trop de radiations dans la salle des moteurs. En raison des décisions qu'il avait à prendre, c'était là un point qu'il devait vérifier. Il leva la tête et posa la question.

Greer secoua la tête, mais il y avait dans ses yeux une certaine méfiance.

— Oui, dit-il, je les ai démontés, et puis je me suis rendu compte que c'était un boulot trop fort pour moi.

C'était là parler assez raisonnablement, mais Hedrock feignit d'avoir mal compris.

— Je ne vois pas pourquoi. C'est assez simple, dit-il.

— Je ne veux pas qu'on me casse les pieds, dit Greer avec impatience.

— Je n'ai jamais entendu dire, dit calmement Hedrock, qu'un individu sorti d'une école professionnelle nationale – pour ne pas parler des universités – ne puisse pas remettre en ordre un moteur atomique. Où avez-vous étudié ?

— Allez, mettez cette tenue, dit l'autre avec impatience.

Hedrock se déshabilla rapidement. Il était furieux de n'avoir pas découvert quelles étaient les capacités de Greer, mais cette brève conversation lui permettait de se diriger. S'il y avait des radiations libres dans la salle des moteurs, il ne pouvait emmener ses anneaux sur lui, car une tenue isolante ne pouvait être efficace que lorsqu'elle ne contenait pas de métal. Bien qu'il lui fût possible d'utiliser ceux-ci contre Greer, avant qu'il y ait un grand danger, le risque n'en était pas moins considérable. Il était beaucoup plus sage de les glisser dans une poche de son costume ordinaire comme s'il s'agissait de bijoux. Il aurait d'autres occasions de s'en servir.

Il ne fallait que quelques minutes pour changer de vêtement. Aussi commença-t-il la descente dans les entrailles du navire. Ils parvinrent dans une forêt d'appareillages. Gigantesques vérificateurs directionnels, monstres brillants de forme ovale remplissaient la pièce, presque l'un sur l'autre. Hedrock put les compter depuis les dernières marches de l'escalier. Il y en avait une quinzaine. Il savait qu'il lui fallait exprimer de la surprise.

— Voilà qui représente une puissance de trente millions de cycles, dit-il. Attendu qu'un navire spatial de moins de quatre cents mètres de long n'a besoin que de deux moteurs supérieurs de cette sorte, plus un de secours – pourquoi une telle débauche ?

Il vit que Greer était ravi de son étonnement.

— Ce vaisseau est une nouvelle invention, dit-il. Je vais la vendre. Je négocie à son propos et depuis des semaines avec l'Impératrice en personne. J'ai décidé de vous dire tout cela, dit-il, les lèvres serrées. Cela n'a rien à voir avec votre travail, mais je ne tiens pas à ce que vous vous montiez la tête et que vous alliez fouiner partout. Maintenant, vous savez où vous en êtes. *Elle* tient à ce que tout cela soit tenu secret. Je plains toute personne qui s'opposera à son idée en ce domaine. Je ne crois pas qu'il puisse y

avoir sur Terre un individu assez fou pour cela, sauf un agent de la Guilde des Armuriers. Tout est-il clair, maintenant ?

C'était encore beaucoup plus clair aux yeux de Hedrock que Greer ne l'imaginait. Kershaw, le grand savant, avait embauché Neelan et Greer et d'autres, dont Hedrock ignorait encore les noms, pour l'aider à perfectionner son invention. A un certain moment, Greer avait tué tout le monde à bord et s'était emparé du navire et de l'invention.

Hedrock sortit de la salle des machines et se rendit à l'atelier de réparations à l'étage supérieur. Il commença à examiner les outils, parfaitement conscient du regard de Greer posé sur lui. Lui aussi, mais de façon plus précise, examinait Greer : une fois de plus, il cherchait à découvrir ce que cet homme savait exactement. Il y avait là des grues, des pinces, des soudeuses, des dessoudeuses, des scies, tout le nécessaire à une échelle gigantesque ; et tout – un coup d'œil aux cadrans suffisait à le vérifier – en état de marche. Mais Greer savait-il s'en servir ?

Du moins ne le montrait-il pas. Il se tenait à l'écart tandis que Hedrock, avec un amateurisme voulu, démontait un des instruments, sans faire aucun commentaire. Il lui fallut près d'une heure pour tout remettre en ordre.

— Je suis à demeure dans la salle vide qui se trouve au-dessus de cet atelier, dit enfin Greer. C'est là que je passerai le plus clair de mon temps lors des deux mois à venir. Ce n'est pas que je ne vous fasse pas confiance ou que je croie que vous puissiez faire grand-chose. Mais tandis que je serai là-haut, je m'assurerai que vous n'allez pas fouiner dans le navire à la recherche des secrets.

Hedrock ne dit rien. Il ne tenait pas à parler, craignant d'en dire trop à un homme qui venait de se révéler tout entier. Point n'était besoin d'autres tests. Greer n'était pas un savant. Dans quelques minutes, aussitôt qu'il serait grimpé dans la salle au-dessus, la question de s'emparer du vaisseau serait résolue. Ce qui était irritant pour Hedrock, c'était qu'il ne gagnât pas cette pièce tout de suite. Il restait là comme un homme qui s'ennuie de n'avoir pas de compagnie, mais que celle-ci en même temps importune. En toute autre circonstance, Hedrock eût éprouvé de la sympathie pour un être dont il ne remarquait pour l'instant que la solitude.

Il avait une autre raison pour souhaiter le départ de cet homme : une des choses surprenantes, c'était que, au cours de leur discussion, celui-ci ne lui eût pas encore demandé son nom. Hedrock n'avait évidemment pas l'intention de se faire passer pour Daniel Neelan, mais de dire que l'étrangeté de toute l'affaire faisait qu'il n'avait nulle envie de révéler son identité. Mais cela aussi, il valait mieux le dire le plus tard possible, afin d'éviter des désagréments.

— Comment se fait-il qu'un homme de votre valeur soit sans travail ? demanda Greer, brisant le silence.

Cela avait l'air d'un début d'interrogatoire. Puisqu'on ne lui demandait pas son nom, Hedrock répondit vivement :

— J'ai perdu mon temps hors d'ici, sur les planètes. J'étais un bel imbécile !

Greer parut réfléchir plusieurs minutes avant de réagir.

— Et qu'est-ce qui vous a ramené sur Terre ? dit-il enfin.

Il ne pouvait plus être question d'hésiter. Si Greer montait à l'étage supérieur, il fouillerait les vêtements de Hedrock et y trouverait le nom de Daniel Neelan dans un carnet. Il fallait tenir compte de cela.

— C'est la mort de mon frère, dit Hedrock.

— Oh ! votre frère est mort !

— Oui.

C'était ce qu'il avait d'abord voulu lui raconter au télestat. Il pouvait maintenant le faire sans donner de noms.

— Oui, il m'envoyait une pension. Quand celle-ci ne m'a plus été versée, j'ai fait une enquête, et j'ai eu l'impression qu'il avait disparu depuis un an. Il faudra environ encore six mois avant que je touche l'héritage, mais comme vous le savez, les tribunaux reconnaissent aujourd'hui les disparus non enregistrés par la police comme morts, en nos temps de meurtres fréquents.

— Je sais, dit Greer.

Il y eut un silence et Hedrock se dit qu'il fallait le laisser réfléchir à tout cela. Si cela le faisait penser à Neelan, cela ne serait pas mauvais, car Greer ne pouvait pas savoir que Gil et Dan Neelan avaient un très vif attachement l'un pour l'autre.

— Voici plus de dix ans, dit Hedrock, que je ne l'ai vu. Je n'avais nullement le sentiment d'avoir une affection pour lui. Qu'il soit mort ou vif m'est complètement égal. C'est drôle, hein ?

— Vous allez retourner dans l'espace extérieur ? demanda Greer.

— Non, dit Hedrock en secouant la tête. Maintenant, mon univers c'est la Terre. On s'y amuse bien plus.

— Eh bien, moi, dit Greer, je ne changerais pas ma dernière année dans l'espace pour tous les plaisirs de la capitale impériale.

— A chacun ses goûts, dit Hedrock, puis il se tut.

Son idée de faire monter l'homme jusqu'à la chambre d'isolation lui parut devenir secondaire. En effet, il venait d'obtenir un renseignement important. Ce qui était étonnant, c'était qu'il n'en ait pas eu plus tôt l'idée. Depuis le début de cette affaire, la chose avait toujours été implicite : « Ma dernière année dans l'espace...» Eh bien, de toute évidence, Kershaw, Gil Neelan, Greer et d'autres avaient effectué une croisière interstellaire d'essai pour rôder ce vaisseau spatial. Ils avaient dû se rendre sur l'une des étoiles les plus proches, sans doute Alpha du Centaure, Sirius ou Procyon. Et Hedrock, en dépit des siècles de vie dont il avait bénéficié, tremblait d'excitation à la seule évocation des noms magiques des systèmes stellaires les plus proches.

La répercussion émotionnelle des paroles de Greer s'éteignit lentement en lui. Il se faisait un tableau assez fragmentaire de ce qui s'était passé. Une seule chose était claire : Greer lui avait apporté de son plein gré de nouveaux éléments d'enquête. Il voulait parler. On pouvait l'amener à en dire davantage.

— J'avoue que se promener parmi les météores ne correspond pas à l'idée que je me fais de la vie, dit Hedrock. Je l'ai fait, c'est pourquoi je sais à quoi m'en tenir.

— Les météores ! explosa Greer. Êtes-vous fou ? Imaginez-vous que l'Impératrice s'intéresserait aux météores ? Ceci est un projet de cent milliards de crédits ishériens, entendez-moi bien – et c'est elle qui va payer tout cela.

Il se mit à marcher de long en large, visiblement très excité à cette idée, et soudain il fit volte-face et se tourna vers Hedrock :

— Savez-vous seulement où je suis allé ?

Il s'immobilisa, et les muscles de son visage se contractèrent. Il eut finalement un sourire amer.

— Oh ! non, vous n'y arriverez pas ! Vous ne tirerez rien d'autre de moi. Ce n'est pas que ce soit un sujet réservé, mais...

Il considéra Hedrock pendant un moment et, brusquement, il tourna les talons, grimpa l'escalier et disparut.

Hedrock contempla l'escalier : le temps d'agir était venu. Il examina le métal du plafond, à transparence modifiée, et son examen le satisfit. Épais de soixante-quinze millimètres, c'était l'habituel alliage de plomb et de béryllium « lourd », réalisé par fusion atomique. La transparence lui permettait de voir exactement l'endroit où Greer était assis, silhouette estompée, lisant un livre. Ou, plutôt, tenant un livre. Il était en effet impossible, de là où se trouvait Hedrock, de se rendre compte s'il lisait ou non.

Une résolution froide s'empara de Hedrock. Il n'éprouvait pour toute émotion qu'un vague plaisir cynique à penser que Greer, assis là-haut, s'imaginait le maître de la situation. Et dire que cet homme avait installé une chaise dans une pièce vide sans se demander pourquoi cette pièce était vide. Le sas de sécurité qui faisait interdire de séjourner dans les lieux proches de ceux où fonctionnait un moteur atomique était à la fois une vieille nécessité et un vieux règlement. Les interdictions légales avaient même été tellement respectées que la plupart des gens ne se rendaient plus compte, ni du danger ni de l'existence d'une zone de protection. Des savants comme Gil Neelan ou Kershaw devaient être si familiers avec ces interdictions qu'ils ne pensaient sans doute pas que d'autres pussent les ignorer.

La chose était donc idéale pour Hedrock. Il manœuvra le lourd polisseur directement sous l'endroit où Greer était assis, et il tourna sa pointe dentelée vers le haut. Il commença alors son calcul. Greer paraissait un homme d'environ quatre-vingts kilos. Soixante, cela faisait en gros les deux tiers : c'était là demeurer dans une limite de sécurité, pour ne pas utiliser une force qui eût tué un homme de cent livres. Greer ne paraissait pas très costaud physiquement. Il fallait lui laisser une marge. Bien sûr, il fallait aussi faire entrer en ligne de compte le plancher blindé de soixante-quinze millimètres.

Mais sa résistance au rayonnement était un problème de tension qu'il pouvait résoudre rapidement. Hedrock manœuvra les boutons du cadran.

Greer s'affaissa. Hedrock gravit l'escalier et se dirigea vers l'homme qui gisait sur le siège. Il examina le corps inanimé à travers un écran chromique, pour plus de détails. Rien de brisé. Le cœur battait encore. Parfait. Un mort n'eût pas pu répondre aux nombreuses questions que Hedrock avait à poser.

C'était un travail mathématique considérable que d'édifier un système de lignes de forces permettant à Greer de conserver une position confortable, telle qu'il pût bouger les bras, les jambes et le tronc, et que cela pût durer longtemps, très longtemps.

7

Hedrock passa la demi-heure suivante à parcourir le vaisseau spatial. Nombreuses étaient les portes fermées à clé, nombreuses aussi les cales où il ne jeta qu'un coup d'œil sur les provisions. Ce qu'il voulait, c'était une idée d'ensemble rapide de ce à quoi ressemblait le navire.

Il ne fut pas tout à fait satisfait de ce cursif examen. Il avait en main un vaisseau spatial incapable de quitter son hangar et qu'il ne pouvait abandonner, maintenant qu'il s'en était assuré le contrôle. Il fallait monter la garde. Le fait qu'il n'ait vu aucun soldat d'Innelda ne prouvait rien. Ils pouvaient porter des tenues les rendant invisibles. Il est vrai que l'Impératrice avait intérêt à ne pas attirer l'attention de la Guilde des Armuriers sur ce lieu en y concentrant des forces gouvernementales. C'était sans doute pourquoi lui, Robert Hedrock, était arrivé dans cette rue déserte et avait pu pénétrer dans le dernier-né des navires spatiaux avant que le chef du service de protection ait pu décider de lui barrer le passage.

Si telle était la réalité, il lui était donc impossible de sortir d'ici sans se faire questionner. C'était un risque qu'il ne voulait pas prendre. Qui l'avait déposé ici ? Il parcourut la chambre d'isolation et revint vers Greer, lequel était conscient. L'homme le regardait avec dans les yeux un mélange de crainte et de haine.

— Ne vous imaginez pas que vous allez partir avec... dit-il d'une voix tremblante. Lorsque l'Impératrice s'apercevra, elle...

— Où sont les autres ? demanda Hedrock, lui coupant brutalement la parole. Où sont Kershaw et... mon frère Gil ?

Les yeux noirs s'écarquillèrent. Greer fut agité d'un

tremblement et dit :

— Allez vous faire pendre ailleurs !

Mais, visiblement, il était effrayé.

— Si j'étais vous, dit Hedrock d'un ton égal, je commencerais à me demander ce qui pourrait m'arriver si je vous expédiais à l'Impératrice.

Greer blêmit, il sembla basculer et s'écria :

— Ne faites pas l'imbécile ! Il y a de quoi partager. Nous pouvons tout obtenir, avec de la prudence, car elle fait surveiller l'appareil. Je pensais même qu'elle allait m'envoyer quelqu'un, et c'est pourquoi je m'excuse de vous avoir accueilli avec ce canon énergétique de quatre-vingt-dix mille cycles.

— Et le télestat ? dit Hedrock. Peut-on l'utiliser pour faire des appels extérieurs en toute sécurité ?

— Uniquement par le truchement du télestat qui se trouve dans l'édifice Trellis Minor.

— Oh ! s'écria Hedrock, se mordant la lèvre. Il lui avait semblé si naturel de réduire celui-ci au silence qu'il n'avait pas imaginé un seul instant qu'il fût directement en liaison avec le vaisseau spatial.

— Qu'est-ce que vous pouvez attraper d'autre sur le stat ?

— Oh ! rien qu'un copain, un nommé Zeydel, dit Greer d'un ton mou.

Il fallut plusieurs secondes à Hedrock pour se souvenir où il avait déjà entendu ce nom-là. C'était à la table de l'Impératrice, quelques mois plus tôt. Un homme avait exprimé son dégoût de voir l'Impératrice utiliser les services d'un tel individu. Hedrock se souvenait qu'Innelda avait dit : « Dieu a fait les rats, il a aussi fait Zeydel. Mes savants ont trouvé le moyen d'utiliser les rats dans leurs laboratoires, et moi j'ai trouvé un usage pour Zeydel. Cela répond-il à votre question, monsieur ? » avait-elle conclu avec un éclat de rire. L'homme qui avait soulevé ce lièvre était connu pour sa mauvaise langue. Il avait répondu du tac au tac : « Si je comprends bien vous avez dans vos laboratoires des êtres humains qui font des expériences sur les rats et vous avez maintenant découvert un rat susceptible de faire des expériences sur les êtres humains. »

Cette remarque avait fait rougir Innelda et l'homme avait été

banni de la table impériale pendant deux mois. Mais il était évident qu'elle avait continué à se servir de Zeydel. Et cela était fort regrettable, parce qu'il semblait bien que cela ne puisse se faire sans appel à la corruption, élément nouvellement introduit dans la civilisation ishérienne.

Hedrock n'entendait pas accepter d'être battu. Il chargea Greer et ses lignes de forces sur un système antigravitationnel et l'envoya dans une des chambres au-dessus, dans la partie supérieure du navire. Et il commença alors sa seconde exploration du vaisseau. Cette fois-ci, bien que toute minute fût d'importance, il ne se contenta pas d'un examen superficiel.

Il traversa toutes les salles, utilisant un déverrouilleur énergétique pour forcer les portes récalcitrantes. Le poste d'équipage, au-dessus du poste de pilotage, le retint longtemps, mais Greer y avait séjourné avant lui et rien n'y restait qui aurait pu lui donner une clé quant au sort du véritable propriétaire de l'engin. Greer avait eu tout le temps de faire disparaître les preuves et semblait ne pas l'avoir perdu. Aucune lettre, aucun objet personnel, rien qui aurait pu gêner un meurtrier éventuel. Ce fut dans le nez du bâtiment, dans un sas à air, que Hedrock fit sa découverte importante. Il y avait là une fusée de secours, dans son berceau, propulsée par deux moteurs qui étaient les répliques miniaturisées des engins qui faisaient mouvoir le vaisseau cosmique. Ce petit appareil – petit seulement par comparaison avec le navire spatial, puisqu'il avait quand même une trentaine de mètres de long – semblait prêt à prendre son vol.

Hedrock en examina soigneusement le tableau de bord et remarqua avec émotion qu'à côté de l'accélérateur normal, il y avait un levier sur lequel se trouvait l'inscription : « conduite d'infini ». Sa présence semblait indiquer que même cet engin de secours possédait la dérive interstellaire. En principe, il aurait pu s'asseoir au poste de pilotage, faire prendre l'air à l'appareil et s'échapper dans l'espace à une vitesse telle qu'aucun navire poursuivant n'aurait été capable de le rattraper. Il examina les éléments de décollage : tout lui parut automatique. Il suffisait au canot de secours cosmique de glisser sur les rails de son berceau après allumage du moteur atomique ordinaire et, automatiquement la

porte du sas devait s'ouvrir très rapidement, laisser passer l'engin et se refermer derrière lui.

Cela ne faisait aucun doute : il pouvait désormais s'échapper. Mais Hedrock quitta le canot spatial et regagna le plancher de la salle des machines. Il était indécis. Évadé depuis quelques heures à peine du palais impérial, voilà qu'il avait déjà mis la main sur le vaisseau interstellaire. Il avait donc réussi là où, quelles que fussent leurs forces, l'Impératrice comme les Armuriers avaient échoué. Cela n'était pas négligeable. Le succès lui était venu grâce à sa vieille méthode qui consistait à foncer à toute vitesse vers son objectif en période de crise, sans hésiter à prendre de graves risques pour sa sécurité personnelle. Il n'était que temps, maintenant, d'être plus prudent et d'examiner calmement un ensemble de problèmes qui étaient étroitement liés les uns aux autres. Comment pouvait-il mettre l'énorme vaisseau cosmique à la disposition de la Guilde sans mettre sa personne en danger, et sans déclencher une bataille aérienne entre les forces gouvernementales et celles des Fabricants d'Armes ? Un facteur était décisif : les Armureries d'Isher ne recevraient sa note donnant l'adresse de ce lieu que le lendemain à midi.

Dans des circonstances ordinaires, il n'y aurait rien eu à craindre d'ici là. Mais, malheureusement, on avait vu un étranger monter à bord. Zeydel avait certes soulevé la méfiance d'Innelda. Elle pouvait donner à Greer le moyen d'entrer en contact avec ses agents secrets pour expliquer ce qui s'était passé. Elle n'attendrait pas très longtemps. Peut-être avait-elle déjà fait plusieurs tentatives pour contacter Greer.

Hedrock s'assit au poste de pilotage et essaya de mettre en marche le télestat principal, réfléchissant à la situation. Au bout de cinq à six minutes, il y eut un déclic, un signal lumineux se mit à clignoter et une sirène produisit un ronronnement musical. Cela se poursuivit pendant deux minutes environ puis tout cessa. Hedrock attendit. Au bout de treize minutes il y eut de nouveau un déclic et le processus se répéta. Tel était le mécanisme de l'engin. Il avait dû être réglé de façon que Zeydel pût appeler Greer toutes les quinze minutes. Sans doute, si cela ne marchait pas, envisageait-on aussitôt d'autres moyens d'action.

Hedrock descendit du poste de pilotage à la salle des machines et se mit à l'œuvre pour remettre en route un moteur. Il semblait peu probable qu'il eût le temps de remettre en état de marche les deux moteurs, afin que l'énorme vaisseau pût prendre son vol – mais cela valait la peine d'essayer. Au début, il se rendit toutes les heures au poste de pilotage, pour voir si le signal parvenait toujours.

Puis il installa un télestat dans la salle des machines et le connecta avec celui du poste de pilotage. Ainsi put-il désormais suivre le rythme des appels sans cesser de travailler.

Ce que ferait Innelda quand elle perdrait patience, cela dépendait. Mais Hedrock supposait qu'elle avait peut-être déjà mobilisé sa flotte, dans l'espoir que, si le navire interstellaire tentait de s'en aller, la puissance de feu de ses vaisseaux spatiaux pourrait l'atteindre avait qu'il eût acquis une vitesse trans-luminique.

C'était cela qui rendait dangereuse pour lui toute tentative de s'échapper avec le vaisseau de secours. S'il se faisait abattre, c'en était fini pour l'Homme de l'espoir d'atteindre jamais les étoiles, pour un bon moment du moins. Son plan devait consister à tenir à l'écart les forces impériales tant qu'il demeurait une possibilité de réussite. Et alors, alors seulement, donner un grand coup de collier pour gagner, pour lui et les Armureries, une victoire inégalable. Il ne pouvait donc espérer faire aucune tentative de sortie avant le lendemain midi.

A 6 heures du soir, dix heures avant l'heure H, l'appel cessa sur le stat. Quinze minutes plus tard, l'appareil était encore silencieux. Hedrock se précipita à l'office, mangea un morceau et porta des sandwiches et du café à Greer, stoppant l'une des lignes de forces pour que celui-ci retrouve suffisamment l'usage d'un bras le temps de manger. A 6 h 29, Hedrock était de nouveau devant le stat qui demeurait silencieux. Ou bien il allait se produire un événement nouveau, ou bien Innelda renonçait pour la soirée et jusqu'au lendemain. Hedrock ne pouvait pas laisser cela au hasard. Il brancha la liaison sono et coupa la liaison vidéo : l'écran demeura donc muet. Et il appela le commissariat le plus proche. Dépassé par les événements, il avait l'intention de se montrer complètement et de voir si on le laisserait faire le numéro avant de réagir. Cela était particulièrement important, étant donné qu'il tenait à donner

l'impression d'être un homme qui appelle la police en toute innocence.

Le déclic familier lui prouva que le contact était mis. Avant que la personne à l'autre bout de la ligne ait pu dire quoi que ce soit, Hedrock chuchota :

— Le commissariat ? Je suis prisonnier à bord de ce qui semble être un navire spatial. J'ai besoin qu'on vienne à mon secours.

Il y eut un silence assez long, puis un homme dit à voix basse :

— A quelle adresse vous trouvez-vous ?

Hedrock donna l'adresse et raconta brièvement qu'on l'avait embauché pour réparer des moteurs atomiques, mais qu'il était maintenant sous la coupe d'un individu nommé Rel Greer.

— Où se trouve Greer pour l'instant ? lui demanda-t-on, l'interrompant.

— Il est couché dans sa cabine à l'étage au-dessus.

— Attendez une minute, dit l'homme.

Après un silence, une autre voix reprit, une voix sur laquelle on ne pouvait se tromper : celle même, inoubliable, de l'Impératrice Innelda.

— Quel est votre nom ? dit-elle.

— Daniel Neelan, dit Hedrock, mais dépêchez-vous, ajouta-t-il. Greer peut descendre d'une minute à l'autre. Je ne voudrais pas qu'il me surprenne ici devant cet appareil.

— Mais pourquoi n'ouvrez-vous pas les portes pour sortir, tout simplement ?

Hedrock s'était préparé à une telle question. Il répondit que Greer avait retiré du tableau de bord les manettes d'ouverture et de fermeture des portes, qu'il les avait emportées dans sa chambre.

— Je vois.

Il y eut un instant de silence. Il sentit fort bien qu'elle examinait rapidement la situation et les possibilités qu'elle offrait. Elle eut tôt fait de prendre une décision :

— Monsieur Neelan, dit-elle très vite, votre appel au commissariat de police a été immédiatement transmis au gouvernement et à ses services secrets. Tout à fait par hasard, vous

vous êtes mêlé d'une affaire à laquelle l'État s'intéresse. N'ayez aucune crainte, ajouta-t-elle.

Hedrock, volontairement, gardait le silence. Innelda poursuivit :

— Monsieur Neelan, voulez-vous brancher le vidéo. Il est important que vous sachiez qui vous parle.

— Je peux le brancher de façon à vous voir, dit-il, mais je ne peux faire que vous me voyiez, car ce stat a été amputé de certains de ses éléments.

— Nous avons l'habitude du goût excessif de Greer pour le secret quant à sa personne, répondit-elle d'un ton acide. Mais dépêchez-vous de le brancher, je veux que vous me voyiez.

Hedrock brancha l'écran, à sens unique, et y regarda s'installer l'image de l'Impératrice d'Isher. Il hésita à dessein un instant avant de murmurer avec le parfait accent de la stupéfaction :

— Oh ! Votre Majesté !

— Vous me reconnaissez ?

— Oui, oui, mais...

— Monsieur Neelan, dit-elle, lui coupant la parole, vous voilà dans une situation, exceptionnelle. Votre gouvernement, votre... Impératrice... attendent beaucoup de vos bons et loyaux services.

— Que Votre Majesté me pardonne mais j'ai hâte d'en savoir plus, dit Hedrock.

— Je vais être très claire. Comprenez-moi bien. Cet après-midi, Dan Neelan, lorsqu'on m'a informée qu'un étrange jeune homme – vous-même – aviez pénétré dans le vaisseau spatial de Greer, j'ai immédiatement donné l'ordre d'exécuter un certain capitaine Hedrock, un espion des Armureries que j'avais précédemment toléré au Palais.

Hedrock se demanda si elle mélangeait sans le vouloir les heures ou si elle mêlait à dessein la vérité et l'erreur. Pour l'instant, il ne lui appartenait pas de corriger ce qu'elle disait. Ce qui l'intéressait le plus, c'était qu'elle ne parût pas vouloir se presser. Il avait comme l'impression qu'elle s'imaginait saisir une chance inespérée, sans pour autant se préoccuper outre mesure du sort de Dan Neelan. Elle devait se dire qu'elle aurait toujours le moyen de reprendre ses tractations avec Greer, et peut-être n'avait-elle pas

tout à fait tort. Elle continuait à parler, le visage fermé, la voix basse mais ferme.

— Je vous dis cela pour vous montrer l'importance des précautions que je prends pour faire triompher mon point de vue en la matière. Considérez le sort du capitaine Hedrock comme étant celui réservé à toute personne qui oserait s'opposer à moi dans cette affaire, ou qui saboterait son travail. Je vais vous dire ce que vous devez faire, ce que vous ferez. Dès cet instant, vous êtes un soldat au service de l'État. Vous allez continuer à feindre de réparer les moteurs de ce vaisseau et vous en ferez assez pour convaincre Greer que vous remplissez vos obligations à son égard. Mais chaque fois que vous pourrez, vous vous efforcerez au contraire de mettre en panne ces moteurs encore en assez bon état, je suppose. Je pense que vous pourrez vous y prendre assez habilement et que nul, à part un expert, ne saurait le déceler. Et maintenant, écoutez-moi bien. Dès que vous aurez pratiquement paralysé les moyens d'envol de l'appareil, vous nous aviserez aussi rapidement que possible. Un mot suffira. Vous pourrez brancher le stat et dire : « Ça y est » ou quelque chose comme cela, et alors nous entrerons en action. Nous avons huit canons de cent millions de cycles en position. Ces armes sont si puissantes que chacun ne peut faire feu qu'une fois et se dissout aussitôt sous la puissance de tir. Les huit pourront faire une brèche dans le mur en trois minutes. Tel est mon plan. Il sera exécuté. Dans les vingt-quatre heures qui suivront sa réussite, vous recevrez une récompense formidable pour y avoir participé.

La voix tendue disparut. Son corps sembla lui aussi se relaxer. Le regard même de l'Impératrice perdit de sa flamme. Il y eut soudain un sourire chaleureux, généreux, dans ses yeux et sur ses lèvres.

— J'espère, Dan Neelan, dit-elle d'une voix calme, que je me suis bien fait comprendre.

Il n'y avait à cela aucun doute. Malgré lui, bien qu'il la connût, Hedrock était fasciné. Il ne s'était donc pas trompé en pensant qu'Innelda allait une fois encore jouer un rôle capital dans la crise majeure de cette époque troublée. La tigresse avait montré ses griffes d'acier et son goût pour une violence sans aventure. Cette femme avait décidément une âme de feu.

Il commença à réfléchir aux implications de ce qu'elle venait de lui dire. Premier choc : elle avait dit que les puissantes batteries étaient prêtes à tirer. Il était donc possible qu'en appelant comme il l'avait fait, il eût différé une attaque imminente. L'ennui, c'était que, s'ils se mettaient à le soupçonner, ils pourraient tirer n'importe quand. Mais pour l'instant, ils n'avaient rien à craindre. Le navire spatial était effectivement immobilisé et ce qu'ils s'imaginaient les tiendrait en attente jusqu'au moment critique – demain midi. Mais la voix de l'Impératrice interrompit encore le cours de ses pensées.

— A vous, Zeydel ! dit-elle.

Le visage, la tête et les épaules d'un homme d'environ quarante-cinq ans remplacèrent celui de la souveraine sur l'écran. Zeydel avait des yeux d'ardoise, un nez mince en bec d'aigle, des lèvres minces. Il y avait un faible sourire sur ses traits de canaille. C'est pourtant d'une voix égale qu'il se mit à parler :

— Vous venez d'entendre les ordres de notre glorieuse Impératrice. Vous devez vous considérer comme un soldat en service, chargé de s'occuper d'un homme pour lequel, ici, nous ne manifestons aucune sympathie. Ce vil Greer s'est délibérément placé dans l'opposition. Il détient une invention qui met l'État en danger et qui doit demeurer complètement ignorée du public. Greer s'imagine qu'il peut discuter d'égal à égal avec le gouvernement et, jouissant d'une immunité temporaire, il est devenu arrogant, a des exigences impossibles à satisfaire et se conduit en traître. Il semble bien qu'il ne vous ait embauché pour réparer ce navire spatial qu'afin de pouvoir s'échapper avec l'engin une fois qu'il aura obtenu les crédits qu'il nous demande. Le fait même que ces réparations soient longues et importantes prouve bien que sa trahison est calculée de longue main. Aussi – écoutez-moi bien – si la chose se révélait nécessaire, si l'occasion s'en présente naturellement, vous avez la permission d'exécuter Greer comme ennemi de l'État, au nom de Sa Majesté Impériale Innelda, Impératrice du Système Solaire, chef de la Maison d'Isher. Toute l'autorité de l'État sera derrière vous pour tout acte que vous auriez à entreprendre conformément aux instructions que vous venez de recevoir. Avez-vous des questions à poser avant que je coupe la communication ?

Ainsi donc, ils ne doutaient pas qu'il leur apportât son concours.

Il est vrai, pensait Hedrock, que s'il avait été un véritable mécanicien de moteurs atomiques, il eût été sans nul doute impressionné et terrorisé par le rang et la position officielle des gens qui venaient de s'adresser à lui. Malheureusement pour Innelda, c'était elle qui, sans le vouloir, apportait de l'eau au moulin des projets de Hedrock.

— Pas de questions, déclara-t-il, se rendant compte soudain que l'homme attendait sa réponse. Je suis un loyal sujet de Sa Majesté. J'ai très bien compris les instructions.

— C'est parfait. De toute façon, si nous n'avons pas de nouvelles de vous d'ici à demain matin 11 heures, nous attaquerons. Tâchez de vous montrer digne de la confiance de l'Impératrice.

Il y eut un déclic. Hedrock coupa aussi le contact de son côté. Il redescendit à la salle des machines, mal à l'aise en raison de la limite de temps qui venait de lui être impartie. Mais, après tout, il parviendrait bien à les faire attendre une heure ou deux de plus.

Il prit une pilule antisommeil et se mit à travailler sur les moteurs. Peu après minuit, il eut fini de remettre en état l'un d'eux. Il avait ainsi la moitié de la puissance nécessaire pour enlever dans les airs cet énorme vaisseau. Il grimpa à l'étage et se prépara un steak. Après l'avoir mangé, il redescendit travailler. Mais tandis qu'il opérait sur le second moteur, il se dit qu'après tout il travaillait en partant du principe que ces engins pouvaient marcher. Cela était assez raisonnable, du fait que l'appareil s'était rendu jusqu'aux étoiles et en était revenu, parvenant à regagner sain et sauf son hangar. Mais, de toute évidence, Hedrock devait se fier à une machinerie qu'il ne pourrait pas essayer avant la minute décisive.

Les heures passaient, trop vite à son gré. A 9 h 10 du matin, Hedrock se rendit compte que le temps dont il disposait était fort entamé. Il savait qu'il lui faudrait encore plus de deux heures pour réparer le second moteur et, pour cette seule raison, il lui fallait un délai supplémentaire. Il donna à manger à Greer, absorba rapidement son petit déjeuner et se remit à travailler sur le moteur jusqu'à 11 heures moins 20.

C'est alors que, transpirant, son travail encore inachevé, il brancha le stat et appela Zeydel. Le visage de l'homme apparut presque instantanément sur l'écran. Il avait l'air d'un fauve enragé,

ses yeux jetaient des éclairs, sa bouche tremblait.

— Alors ? dit-il.

— Non, dit Hedrock, ça n'y est pas. Greer vient seulement de remonter au poste de pilotage. Il est resté à mes côtés toute la matinée – c'est donc seulement maintenant que je me trouve à même de mettre les moteurs hors de service. Il me faudra jusqu'à midi et demi ou 1 heure pour y parvenir. Vous pouvez en être absolument certain. Je...

L'image de Zeydel disparut sur l'écran, remplacée par celle de l'Impératrice Innelda. Ses yeux verts étaient à demi fermés, mais sa voix était calme.

— J'accepte de vous accorder un nouveau délai, mais seulement jusqu'à midi. Mettez-vous au travail. Laissez le stat branché, en sono seulement, pas en vidéo, et faites ce qu'il faut pour que ces moteurs soient hors d'usage en temps voulu.

— Je vais faire mon possible, Votre Majesté, dit Hedrock.

Il avait quand même gagné une heure de plus. Il retourna à son délicat travail de metteur au point de moteur atomique. Dans les outils de métal qu'il utilisait, il pouvait voir le reflet de son visage en sueur. Tendu, il se demandait si le travail qu'il faisait servirait à quelque chose. Dans le ciel au-dessus de la capitale, la flotte impériale devait patrouiller et les chances d'une action de dernière minute déclenchée par les Armuriers semblaient s'affaiblir à chaque minute qui passait. Il s'imaginait l'arrivée du courrier de la fin de matinée à la Société des Météores. Sa lettre donnant l'adresse de ce lieu allait être remise sans délai à Peter Cadron – mais Cadron pouvait être en conférence ou encore parti par transmetteur faire un tour de l'autre côté de la Terre. Il pouvait aussi être allé déjeuner. Et les gens n'ouvraient pas leur courrier comme si leur vie en dépendait. Aussi se pouvait-il que le conseiller de la Guilde ne lut pas sa lettre avant 1 ou 2 heures de l'après-midi.

Il était déjà 11 h 30 quand Hedrock, fatigué, se rendit compte que le second moteur ne pourrait être en ordre de marche à temps. Il continua cependant à travailler, les bruits d'outils ayant pour résultat de convaincre l'Impératrice qu'il obéissait aux instructions. Mais il était cependant temps de prendre des décisions. Il lui faudrait gagner la fusée de secours : quoi qu'il se passât, c'était là

pour lui le moyen de se tirer d'affaire. Et, comme le petit engin bénéficiait lui aussi de la dérive interstellaire, il était finalement aussi valable que le grand vaisseau spatial. S'il pouvait le faire sortir, l'Homme atteindrait aussi sûrement les étoiles. Et si l'appareil ne partait pas, s'il était abattu... Mais à quoi bon envisager l'échec ? S'il n'était pas tué sur le coup, il serait fait prisonnier.

Mais comment pourrait-il gagner le vaisseau de secours alors que le stat fonctionnait ? En mettant une connexion dans la salle des moteurs, il avait créé l'illusion qu'il ne pouvait communiquer avec l'extérieur que lorsque Greer n'était pas dans ses jambes. Ainsi avait-il pu retarder l'attaque d'une heure. Malheureusement la volonté d'Innelda que le contact fût maintenu en permanence le gênait maintenant beaucoup. Dès qu'il cesserait de faire du bruit dans cette salle, Innelda et Zeydel se méfieraient. Or, il estimait qu'il lui faudrait bien cinq minutes pour grimper jusqu'au vaisseau de secours. Tout bien considéré, c'était un laps de temps assez long. Si long même qu'il semblait justifié de faire un nouvel effort pour embrouiller Innelda. Hedrock hésita puis s'approcha du stat.

— Votre Majesté ! dit-il, chuchotant d'une voix caverneuse.

— Oui ?

La réponse avait été si prompte qu'il eut un instant l'idée qu'elle était assise devant une série de télestats, suivant les diverses phases de l'affaire ; les hommes à bord de sa flotte aérienne, les soldats attendant derrière les invisibles canons, Zeydel, lui-même enfin.

— Votre Majesté, dit-il rapidement, il me sera impossible de mettre tous les moteurs hors d'usage dans le temps que vous m'avez imparti. Il y a dix-sept organes moteurs différents ici et je n'ai encore eu le temps que de travailler sur neuf d'entre eux. Me permettez-vous de vous suggérer quelque chose ?

— Allez-y, dit-elle d'un ton neutre.

— Mon idée est de monter à l'étage au-dessus et d'essayer de m'assurer de Greer. Je pourrais le prendre par surprise.

— Oui, dit-elle avec quelque chose de bizarre dans la voix. Oui, vous le pouvez, mais, dit-elle après une hésitation, je préfère vous dire, Neelan, que nous commençons à nous méfier de vous.

— Je ne comprends vraiment pas pourquoi, Votre Majesté.

— Depuis la matinée d'hier, dit-elle, semblant ne pas l'avoir entendu, nous avons essayé de contacter Greer. Dans le passé, il nous répondait toujours au bout d'une heure ou deux et il me semble inhabituel, pour ne pas dire plus, qu'il n'ait même pas daigné répondre à nos appels. Car il sait fort bien que nous sommes prêts à discuter de ses conditions exorbitantes et même à céder à propos de l'une d'elles.

— Je ne vois toujours pas...

— Laissez-moi vous expliquer, dit-elle d'un ton glacé. Nous voici à l'heure H et nous ne voulons pas prendre de risques. Vous avez la permission de monter à l'étage au-dessus et de vous emparer de la personne de Greer. Je vous ordonne même de prendre les risques qui sont ceux du soldat pour l'empêcher de parvenir à faire décoller le navire spatial de son hangar. Mais, pour le cas où nos soupçons à votre égard ne seraient pas absolument injustifiés, j'ordonne l'attaque à l'instant même. Montez tandis que l'attaque commence. Faites tout ce qui est nécessaire contre Greer, mais dépêchez-vous.

Sa voix s'était faite plus forte, et il était clair qu'elle donnait des ordres dans d'autres stats, criant qu'il fallait engager toutes les forces. Hedrock entendit ce commandement et se précipita vers l'escalier. Il dut s'arrêter un moment pour ouvrir la porte de la chambre des radiations, se dépêchant ensuite, dans l'espoir qu'il parviendrait là-haut avant que quiconque puisse l'arrêter.

C'est alors qu'eut lieu la première salve. Le navire fut secoué. C'était d'une violence inouïe. Il eut un moment d'étourdissement et l'idée lui vint qu'il allait avoir une commotion cérébrale. Il continua cependant à courir, mais la peur de la défaite le tenaillait déjà. Le second coup, formidable, l'envoya rouler au sol, mais il se releva aussitôt, conscient de sa lassitude. Il se disait vaguement qu'Innelda prenait des risques considérables en utilisant de telles armes, car elle pouvait provoquer une réaction en chaîne conduisant à une explosion atomique, en libérant ainsi des millions de cycles.

C'est alors qu'arriva le troisième tir. Du sang sortit de son nez, une violente chaleur monta à ses oreilles. Le quatrième coup – il se rendait à peine compte qu'il était à mi-chemin de la salle de pilotage – le jeta plié sur lui-même dans l'escalier. Il en remontait quelques marches en titubant lorsque le cinquième coup eut lieu.

Il savait maintenant qu'il était vaincu, mais il continuait à remuer ses jambes et s'étonna joyeusement de parvenir au niveau supérieur. C'est là que la sixième et intolérable explosion le surprit, en haut du long escalier, l'envoyant au palier du dessous comme une feuille prise dans la tempête. Il y avait là une porte et il la ferma intentionnellement. Son regard chavira lorsque l'énorme porte se souleva de ses gonds, grinça et tomba sur le sol : c'était le septième coup.

Maintenant, tel un animal, essayant de surmonter la douleur, il descendit quelques marches et ferma une autre porte. Et il se tint là un moment, saisi d'une infinie lassitude, se laissant aller contre la paroi, lorsque les voix d'un groupe d'hommes frappèrent son esprit abasourdi. Ces voix venaient de l'intérieur du bâtiment, voire du navire. C'était incroyable et il en reçut un choc qui le réveilla. Les voix s'approchaient. La vérité le frappa : ils étaient déjà dans le bâtiment. Il n'avait fallu que sept salves.

Un homme criait de l'autre côté de la porte où il se trouvait :

— Allez, enfoncez ces portes ! Arrêtez tous les gens que vous trouverez à bord. Ce sont les ordres.

8

Hedrock commença à battre en retraite. C'était assez lent, car il avait du mal à fixer son esprit sur une idée, et ses réflexes étaient incohérents. Le feu de ces armes énergétiques l'avait réduit à n'être plus qu'une machine nerveuse. Ses genoux tremblaient tandis qu'il descendait les escaliers. Descendre, descendre. Il avait l'impression de descendre dans la tombe. Mais c'était quelque chose de plus lointain que la tombe encore qu'il fallait atteindre. Il avait passé les magasins. Il allait y avoir la chambre d'isolation, l'atelier de réparations, la salle des moteurs, le poste de contrôle de la salle des machines et puis... et puis. L'espoir revint. Il y avait une voie pour en sortir. Le navire spatial était perdu, certes. Et avec lui l'espoir de millions d'êtres humains qui auraient pu porter la flamme de la civilisation jusqu'aux étoiles les plus éloignées de l'univers : des espoirs, des destinées, une plus grande possibilité de bonheur avait vécu ! Mais une fois encore il restait un espoir pour lui. Il atteignit la salle des machines et oublia tout autour de lui, hormis ce qu'il devait faire. Cela lui prit de précieuses minutes pour découvrir quelle était, parmi les nombreuses manettes, celle qui contrôlait l'éclairage du bord et les divers autres appareillages électro-atomiques. Pendant cette minute-là, les planchers gémirent encore tandis qu'une autre porte était abattue dans un lointain bruit sec et que montaient les cris d'une unité de l'armée. Aussitôt, les voix se firent plus proches.

Hedrock se mit alors fébrilement à tirer les manettes. Il voulait plonger dans l'obscurité tout le haut du navire. Cela prendrait encore quelques autres minutes pour l'éteindre partout. Mais il avait en même temps repéré la perforatrice dont il avait besoin. Il la

fit sortir, portée sur sa base antigravitationnelle, la faisant descendre de l'atelier, où il se trouvait, jusqu'à la salle des machines et de là jusqu'à la salle de contrôle directionnel, qui était le dernier étage de l'énorme vaisseau. Et là, au tréfonds de l'engin, malgré lui, malgré l'urgence de sa situation, Hedrock s'arrêta un instant et considéra ce qui devait être la dérive interstellaire elle-même.

C'était là que se trouvait donc le trésor, enjeu de cette lutte. Hier – comme cela lui semblait déjà loin – il n'avait pas trouvé le temps de descendre jusque-là. Maintenant, il lui fallait prendre son temps. Il saisit vivement l'objectif de la grosse perforatrice et en dirigea la lumière puissante sur la carcasse de neuf mètres d'épaisseur de l'appareil. Il vit s'élever une poussière noire et comprit son échec. Le métal était trop dur, trop épais. Il y avait beaucoup trop d'interférences et de réflecteurs. Aucune perforatrice n'en viendrait jamais à bout.

Il fit demi-tour et se mit à courir, poussant la perforatrice qui, bien que sans poids sur son socle antigravitationnel, opposait cependant la résistance de sa masse à ses muscles fatigués. Il franchit la première porte de la cale du bas, puis la seconde et la troisième, et se trouva alors dans une cale vide. Il avait rassemblé toutes ses forces pour faire un trou d'un mètre dans une paroi et trouver une voie abrupte vers l'extérieur. Or, il n'en avait pas besoin. Il y avait ici un trou, un passage. Des veilleuses lui indiquaient un long tunnel.

Ce n'était pas le moment de se demander ce qu'il faisait là. Hedrock attrapa la perforatrice, la poussa devant lui et se mit à courir le long de ce tunnel. Celui-ci était beaucoup plus long qu'il n'aurait cru et montait selon une pente de vingt degrés. Mais plus loin cela le mènerait, plus il s'éloignerait du navire avant d'émerger à l'air libre, mieux cela vaudrait.

Et soudain, il en atteignit l'extrémité : c'était une porte métallique. Utilisant le transparentiel de la perforatrice, il put voir que, au-delà, il y avait une sorte de cave vide. Il eut tôt fait de l'ouvrir et la referma derrière lui, laissant peu de trace dans la paroi. Ce fut la perfection de la chose qui le fit réfléchir. Il s'arrêta et examina la porte. Il avait considéré comme plausible que Greer fût revenu d'Alpha du Centaure depuis assez longtemps. Mais il y avait

une autre explication. Ce n'était pas Greer, mais Kershaw et les autres qui avaient bâti tout cela. Eux aussi avaient pris bien des précautions quant à leurs contacts avec le monde extérieur. Il était possible que Greer n'eût jamais été au courant d'un tel passage. C'était même sûr, car si cet homme en avait connu l'existence, il n'aurait jamais laissé Hedrock aussi proche de cette issue, hier, dans la salle des machines. C'est ainsi que ces brillants esprits avaient confié à Greer le contrôle du télestat pour les rapports avec l'extérieur, considérant qu'il s'agissait là d'une besogne courante, mais Gil Neelan et Kershaw, qui avaient songé à se protéger de toutes les façons, avaient seulement oublié de se protéger contre leur collaborateur.

Cela fournissait une explication intéressante à tout ce qui s'était passé – mais combien le débat était maintenant académique ! Hedrock, déprimé, se dirigea vers des marches qui se trouvaient à sa gauche. Au bout d'un moment, l'escalier se divisait en deux branches. A gauche, il menait vers ce qui lui sembla être une cuisine vide, au-delà d'une jolie porte. Son transparentiel lui révéla que la porte de droite correspondait mieux à ce qu'il cherchait.

Hedrock laissa l'appareil sur les marches : il n'en avait plus besoin. Il banda ses forces, ouvrit la porte et se trouva sous la brillante lumière du soleil. Il était dans l'arrière-cour d'une grande maison déserte. Il y avait une belle pelouse, un jardin aux fleurs perpétuelles, un garage d'avio-car, une haute grille avec une porte. La porte s'ouvrit aisément de l'intérieur sur une sorte de contre-allée comme il y en a derrière les grandes artères. Au loin, Hedrock apercevait un carrefour important.

Il se précipita dans cette direction, désireux de se rendre compte immédiatement à quelle distance il était du vaisseau cosmique. Quand il saurait où il était, il pourrait mieux juger de ce qu'il aurait à faire ensuite. Il y avait un cordon de gardes, mais jusqu'à quelle distance du lieu des opérations avaient-ils cerné le quartier, cela c'était une autre affaire. Et si vraiment ils cernaient tout le quartier ? C'était le cas. Il y avait effectivement un garde en uniforme au coin de la ruelle, casque en tête. Il fit de loin un signe à Hedrock.

— Comment ça va ?

— Nous sommes dans la place, dit Hedrock. Mais ayez l'œil.

— Ne vous en faites pas, on est en nombre ici.

Hedrock se détourna, pensivement, et retourna très vite d'où il venait. Il était coincé. Les rues devaient être gardées dans tous les environs – d'ici quelques minutes, une meute hurlante forcerait les dernières portes du navire qui leur aient résisté ; ils se rendraient alors compte de sa fuite et se mettraient à sa recherche. Peut-être avaient-ils franchi déjà tous les obstacles, et dans quelques minutes sortiraient-ils de la maison, là où s'achevait le tunnel. Le voyant, ils se précipiteraient pour le tuer. Derrière une autre palissade, il y avait un groupe d'hommes casqués. Mais maintenant qu'il se dirigeait de nouveau vers le navire, il ne songeait plus à faire retraite. Personne n'essayait de l'arrêter. Et après une ultime bouffée de crainte, il sourit : les gens étaient ainsi faits qu'un homme pouvait sans crainte se diriger vers un lieu dangereux, mais non s'en évader. Il traversa froidement le coin de rue d'où il pouvait apercevoir la structure en épingle du hangar. Quelques secondes plus tard, il atteignait le navire. Nul ne s'interposa sur son passage tandis qu'il s'engouffrait allègrement dans la faille qu'avaient fait les armes énergétiques dans la carcasse, et de là il atteignit le poste de pilotage.

Les lumières qu'il avait éteintes étaient rallumées. Ce fut la première chose qu'il remarqua. Dans leurs recherches, ils avaient donc atteint la salle des machines. Ils allaient en revenir pour explorer le reste du vaisseau cosmique. Cela lui laissait le temps d'agir. Hedrock put constater que quelques douzaines d'hommes en tenue isolante réglementaire se trouvaient dans les alentours de la salle de contrôle. Dans leurs yeux, aucun soupçon à son égard.

Pour eux, il n'était sans doute rien d'autre qu'un membre de la police secrète, qui devait lui aussi porter sa tenue de protection pour les zones radioactives. Il y avait trop longtemps que ces hommes n'avaient pas vraiment connu le combat. L'existence des Armureries avait maintenu l'armée en activité, mais, depuis des générations, être officier ou soldat n'était qu'une sinécure que recherchaient les gens sans argent ou ceux qui avaient des relations et des moyens de concussion. Ils étaient là, debout ou assis, ramollis, attendant d'en avoir fini de leur idiote mission, désireux de retourner à leur

maîtresse, à leurs jeux, à la trop facile routine de leur existence quotidienne. C'était là un des résultats malheureux de son plan pacifiste, mais cela valait quand même mieux que de voir les gens mourir par millions dans une bataille.

Boum ! Le bruit qui provenait des profondeurs du navire donna du nerf à Hedrock. Sans aucun doute, c'était la porte de sortie du couloir de la dérive interstellaire qui venait de céder : désormais le chemin par lequel il s'était sauvé était découvert. Dans quelques secondes, on allait donner l'alarme. Hedrock se dirigea sans aucune hâte vers l'escalier, bouscula quelques hommes qui se trouvaient là et grimpa. C'était aussi simple que cela. Il y avait des hommes à chaque palier, mais ils semblaient ne rien garder du tout. Hedrock ne pouvait s'empêcher d'avoir l'impression qu'ils étaient montés le plus haut possible dans le navire pour éviter tout combat dans les salles du bas. C'est sans faire aucunement attention à eux qu'il se dirigea vers la fusée de secours, dont il eut tôt fait d'ouvrir la porte non verrouillée, se laissant tomber avec un soupir sur le siège du pilote et respirant profondément avant de mettre les gaz.

Comme une balle roulant sur un plan incliné de verre, le petit navire glissa dans les airs.

Vue à cinq cents mètres de hauteur, l'ancienne et merveilleuse cité brillait dans le soleil. Elle était encore très proche et l'appareil frôlait presque le sommet des gratte-ciel. Sur son siège, Hedrock ne pensait pour ainsi dire à rien. D'abord étonné que les navires de la flotte aérienne impériale ne l'eussent pas attaqué, il avait bientôt réfléchi que ceux-ci attendaient un vaisseau cosmique de plus de trois cents mètres de long, alors que son petit appareil ressemblait de loin à un aérobus public ou à un avio-car de plaisance comme il y en avait tant, d'une marque ou d'une autre. Il avait deux idées en tête : la première était de leur échapper, et s'il le pouvait, d'aller dans une de ses cachettes personnelles ; faute de quoi, il essaierait d'utiliser la dérive interstellaire du petit appareil.

Ce fut d'abord une tache noire sur le bord supérieur de son rétro-écran qui lui fit abandonner ses espoirs. La tache sortie du ciel devint un navire aérien et ensuite un croiseur de quatre cents mètres. Maintenant qu'il était vraiment en l'air, son stat se mit à fonctionner. Une voix implacable déclara :

— N'avez-vous pas entendu l'ordre général d'atterrir qui a été donné ? Gardez toujours la même ligne de vol, la même altitude, et dirigez-vous vers l'aéroport militaire à l'est. Atterrissez là, sinon vous serez abattu.

Les doigts de Hedrock qui s'approchaient de l'accélérateur restèrent suspendus en l'air. L'ordre ne prouvait nullement qu'on se doutait de son identité. Il considéra de nouveau l'écran du télestat et s'aperçut que, mis à part le croiseur impérial, il se trouvait seul en vol au-dessus de cette partie de la ville. On avait donc interdit complètement le trafic aérien au-dessus de la capitale. Était-il possible que nul n'eût encore regardé dans le berceau du vaisseau de secours et constaté son absence ? Hedrock conserva donc son cap et examina l'idée d'atterrir sur l'aérodrome militaire. Il y aurait sans doute quantité d'appareils sur les pistes et il pourrait se perdre parmi eux. Il eut un sourire amer : ce serait pure folie ! Ils n'étaient quand même pas aussi bêtes que cela. Dès l'instant où l'absence du canot de secours aurait été constatée dans le vaisseau cosmique, quelqu'un à bord du croiseur songerait aussitôt au petit navire dirigé vers le camp militaire.

Sur l'écran de son stat, Hedrock jeta un coup d'œil au croiseur. Celui-ci volait au-dessus de lui, très proche. Trop proche. Ses yeux se plissèrent. Le croiseur lui bloquait toute une partie du ciel. Il comprit ce qui l'attendait quand un second croiseur vint se placer à sa droite et qu'un troisième vint se glisser à sa gauche, tandis que des groupes de petits destroyers se projetaient dans le ciel devant et derrière eux. En lui donnant la chasse, le premier navire avait provoqué la venue des autres. Une chose était certaine : si l'armée était ramollie, la flotte aérienne était efficace. Une seconde fois, sa main atteignit l'accélérateur blanc. Il le poussa puis s'arrêta lorsque le long et noble visage de l'Impératrice apparut sur l'écran du stat.

— Neelan, dit-elle, je ne vous comprends pas. Vous n'êtes quand même pas assez fou pour vous opposer au gouvernement ?

Hedrock ne répondit pas. Il était beaucoup trop occupé à conduire soigneusement son appareil, ayant aperçu un espace ouvert au-dessus de lui, qui lui permettait de passer entre les destroyers se trouvant devant lui. D'autre part, il ne pouvait plus désormais participer à la conversation en émettant des murmures ;

en conséquence de quoi il lui aurait fallu déguiser sa voix, ce qu'il n'avait pas fait depuis bien des années. Ce n'était pas le moment de gâcher ses futures relations avec l'Impératrice par une tentative maladroite et ridicule.

— Dan Neelan... (la voix de la souveraine s'était faite profonde et lourde de menaces) réfléchissez bien avant de vous diriger vers le suicide automatique. Mon offre demeure valable. Faites atterrir cette fusée de secours comme l'ordre vous en a été donné et...

Sa voix s'interrompit, mais Hedrock ne s'occupait que de son évasion hors de cet étau de navires surveillants. Comme elle s'était tue, il put mieux estimer sa trajectoire ; il dirigeait maintenant son petit navire vers l'hémisphère Sud, dans une direction qui était en gros celle de la constellation du Centaure. C'était une visée approximative, mais il pensait que l'accélération qu'il allait donner à son petit appareil pour échapper à ses poursuivants pouvait le rendre comme aveugle pour un moment – or, autant valait qu'il sache avant où il allait.

— Je vous offre un milliard de crédits...

Ses doigts agrippèrent le petit levier sur lequel étaient gravés les mots « dérive d'infini ». Le temps était venu de ne plus hésiter. D'un rapide geste du bras, il abaissa complètement le levier.

Il se produisit un *bang* semblable à celui d'un marteau-pilon qui retombe.

9

La matinée traînait en longueur. L'Impératrice allait et venait dans son bureau, passant et repassant devant les miroirs qui lui renvoyaient sa silhouette élancée de jeune femme très belle.

« Comme j'ai l'air fatigué, pensa-t-elle. On dirait une fille de cuisine. Je commence à me lasser de ma vie, de ma peau, de tout ce que j'ai à faire. Je me fais vieille. » Et elle se sentait vieille. Pour la douzième fois, elle se tourna vers la rangée de télestats et considéra les hommes qui travaillaient dans la salle de contrôle du navire spatial de Greer. Elle avait une furieuse envie de leur crier de se presser. Ne se rendaient-ils donc pas compte qu'à chaque heure, à chaque minute passée, le risque se faisait plus grand que les Armuriers ne découvrent où le navire était caché et ne soient en mesure de l'attaquer avec toute leur puissance.

Plusieurs fois, durant cette matinée qui n'en finissait pas, elle avait pensé qu'il fallait détruire l'engin tout de suite, avant qu'il soit trop tard. Mais chaque fois, serrant les lèvres, elle avait résisté à la vague de défaitisme. La Maison d'Isher ne pouvait s'offrir le luxe de détruire un pareil secret. Un jour, celui-ci pouvait jouer un rôle capital dans la protection de la famille impériale contre ses ennemis. Son indécision même la faisait sourire. Pourtant, il lui semblait ne pas faire de doute que, tant que le navire existerait, les heures lui sembleraient longues et que la couronne serait en danger. D'un doigt nerveux, elle tourna le bouton du stat qui lui apportait les dernières informations. Elle écouta monter vers elle une terrible clameur : « La Guilde des Armuriers prétend que l'Impératrice possède le secret des voyages interstellaires. Les Armuriers exigent que l'Impératrice mette ce secret à la disposition du peuple...» Elle

fit taire brutalement l'appareil et demeura un instant immobile, surprise par le silence revenu. Au bout d'un moment, elle se sentit mieux. Ils ne savaient pas : tel était l'essentiel des rapports. Les Armuriers ne connaissaient pas le secret de la dérive interstellaire, bien que, à la vérité, ils eussent mystérieusement deviné qu'elle possédait le navire et son secret. Mais trop tard. Bien des minutes trop tard. C'était cela que cachaient leurs exigences, leur déluge verbal. Mais dès qu'on aurait détruit le navire, il resterait encore un point noir... il y aurait cet étrange Dan Neelan, cet homme incompréhensible. Cette pensée fut comme un signal, d'autant que la sonnette du bureau résonnait.

— Votre Majesté, dit une voix de femme, le physicien Chan Boller demande à vous voir.

— Oui, oui, faites-le venir, s'écria-t-elle avec un empressement qui lui parut excessif.

Boller était un jeune homme aux yeux sombres, un peu raide.

— J'ai achevé la rédaction du rapport demandé par Votre Majesté quant au procédé de voyage interstellaire.

Il se tut un instant et elle comprit, en le regardant, qu'il était parfaitement au courant des dernières nouvelles diffusées et qu'il se demandait ce qu'elles contenaient de vrai.

— Poursuivez, dit-elle, le considérant de ses yeux glacés.

Elle écouta avec attention, ne prenant garde ni au son de sa voix ni aux mots eux-mêmes, mais seulement au sens profond de ce qu'il disait.

Le physicien expliquait qu'Alpha du Centaure était à environ quatre années-lumière un tiers de la Terre, C'était une constellation composée de quatre étoiles, et on savait qu'elle était accompagnée d'un système planétaire. Le navire le plus rapide construit à ce jour aurait pu couvrir la distance en environ cent trente ans, à une vitesse moyenne de sept cents kilomètres à la seconde. Un tel vol n'avait jamais été tenté. Accomplir le voyage en onze jours – « chiffre avancé par Votre Gracieuse Majesté » – signifierait pouvoir atteindre une vitesse de croisière d'environ trente-cinq millions de kilomètres à la seconde. Le retentissement sur l'organisme humain de l'accélération en question, étant donné l'imperfection actuelle des systèmes antiaccélératifs (près de 99,9 %), était impossible à

évaluer.

— Impossible ! s'écria l'Impératrice avec un violent mépris.

— La différence, expliqua Boller, entre 100 % et 99,9 % est infinitésimale, mais arithmétiquement on ne peut parvenir à la définir avec précision dans notre domaine.

Mais cela entrait en ligne de compte quant aux très fortes accélérations, et c'est ainsi que même les hommes les plus forts pouvaient mourir d'un choc de moins de quinze unités gravitationnelles. La navigation interstellaire exigeait un point fixe comme base. Le contact rompu avec celui-ci, le navire était perdu.

Lorsque le physicien fut parti, elle s'assit, les yeux mi-clos. Neelan était mort ou perdu. Durant les deux secondes pendant lesquelles son petit appareil s'était trouvé dans le rayon d'action des radars des croiseurs impériaux, les techniciens du bord avaient estimé que son accélération dépassait de beaucoup ce que le corps humain pouvait supporter en gardant la conscience. Or, la pression ayant produit cet état d'inconscience devait s'exercer pendant un temps indéfini. Les Armuriers pouvaient bien protester et faire du tapage. La Maison d'Isher avait survécu à des crises plus graves que celle-là. Elle se tourna vers le télestat qui la mettait en contact avec le navire cosmique de Greer. Les hommes y travaillaient encore laborieusement. Le grand danger subsistait toujours.

Et son esprit se remit à dériver sur ce sujet. Elle s'imaginait le navire saisi par les Armuriers et le désastre qui s'ensuivrait ; elle y pensait encore lorsque, à 11 heures, elle se rendit au Conseil de cabinet. Cette arrière-pensée lui fit écouter de l'air le plus glacial les derniers rapports sur les effets de la propagande.

Elle s'aperçut que ses conseillers précautionneux et cauteleux se conduisaient comme si elle avait été un explosif entre leurs mains. Cela ne l'avait encore jamais frappée de voir à quel point la crainte établissait une barrière entre elle et ces grands commis eux-mêmes. Sur le coup, c'était assez désarmant. Elle s'imaginait seule, isolée dans ce monde, servie par des peureux et des imbéciles, prêts à l'abandonner si l'intangible force qui avait créé toute cette hiérarchie recevait des coups qui l'ébranlent. Ce n'étaient que des rats, pensa-t-elle, de maudits rats ! Et elle éclata enfin :

— Que va-t-on faire en fin de compte ? Je ne peux pas écouter

les nouvelles sans entendre des commentateurs qui font assaut de zèle pour répandre la propagande des Fabricants d'Armes. Il faut arrêter cela. Contrôler tous les moyens d'information. Il faut organiser une campagne pour démentir leur affirmation selon laquelle je détiens le secret des voyages interstellaires, et lancer une contre-offensive de propagande en assurant qu'ils ont des intentions révolutionnaires. Il faut leur demander ce qu'ils veulent réellement. Ainsi le peuple se posera des questions.

Elle quitta la conférence. Lorsqu'elle arriva dans son bureau, le télestat déclarait que des foules considérables s'assemblaient dans les rues, demandant à cor et à cri le secret des voyages interstellaires. Ses lèvres se serrèrent. Les sales imbéciles ! Ils étaient même allés jusqu'à la pendre en effigie, elle, l'Impératrice. Elle ne réalisa pas tout de suite, mais choquée, se mordit les lèvres et s'assit dans un fauteuil, luttant pour retrouver son calme. Elle se décida au bout d'un moment à appeler l'appartement du Prince Del Curtin.

— Je vais déjeuner, Innelda. Voulez-vous venir avec moi ?

— Comment, dit-elle, surprise, il est déjà si tard ? Non. Je vais faire monter à déjeuner ici. J'attends une communication sur... sur quelque chose.

— Allons, Innelda, dit-il en la considérant attentivement, il y a des rides qui se creusent sur votre visage. Vous n'allez tout de même pas vous laisser abattre par tout cela.

— Je n'ai jamais, répliqua-t-elle, joué un jeu aussi difficile.

Après avoir coupé le contact, elle s'enfonça dans son fauteuil, pensive et tendue : et pourquoi pas lui ? Rien n'aurait plus d'effet sur une crise populaire comme celle-ci qu'un mariage immédiat et imposant. Elle s'appesantit là-dessus, réfléchissant au souvenir des mots assez durs que le Dr Snow avait eus à ce sujet. Vieux fou ! Ses lèvres se serrèrent, fièrement. Après un moment, elle soupira à l'idée de repousser Del Curtin. Le capitaine Hedrock avait eu raison de dire que, dans la famille impériale, on ne se suicidait pas par degrés ni même par inadvertance. Il y avait bien longtemps qu'elle avait décidé que le prince était un parent beaucoup trop proche pour pouvoir être l'élu ; et puis les événements n'allaient quand même pas la précipiter dans le mariage, fût-ce avec son fort aimable

cousin. Pourtant, pour l'instant, constata-t-elle avec une grimace, il n'y avait pas de candidat sérieux, sauf...

Ridicule. Cet homme n'était qu'un habile et présomptueux manœuvrier. Maintenant encore, il lui était difficile de comprendre pourquoi elle lui avait permis de faire état de son objectif.

Un coup d'œil involontaire sur le stat qui était connecté avec le vaisseau de Greer ramena son esprit au danger essentiel. Pendant un long moment, elle considéra le travail inachevé. Puis, tremblante, elle coupa le contact. Cette attente était pour elle un véritable cauchemar.

Elle mangea un sandwich et but un verre de quelque chose qui lui sembla n'avoir pas de goût. C'est là tout le souvenir que lui laissa cette collation. Les nouvelles de l'après-midi lui firent du bien et la rassurèrent : on n'y parlait plus que contre les Armuriers. Elle eut un pauvre sourire : elle était décidément tombée bien bas, s'il lui fallait sa propre propagande pour la remonter !

Et pourtant il en était ainsi, au point même qu'elle se détendit assez pour recevoir un visiteur qu'elle avait fait attendre toute la matinée. Celui-ci n'était autre que Greer. Elle était carrée dans son fauteuil, insensible comme un roc, tandis que le pauvre type effrayé lui racontait son histoire. L'homme débordait de terreur et ne cessait d'entremêler son récit d'appels à la pitié. Au début, cela ne l'ennuya même pas, car elle ne s'intéressait qu'à ce qu'il disait de Kershaw, de Neelan et...

Neelan ! Elle poussa un soupir : elle s'y était prise de toutes les façons, sans parvenir à comprendre ses mobiles. Les relations entre lui et Greer pouvaient expliquer la résistance inattendue qu'il lui avait opposée, mais il n'y avait pas encore d'explication de la manière dont il s'y était pris pour découvrir le vaisseau cosmique. Quels que fussent les détails de l'opération, il n'en restait pas moins que, quelques heures après être monté à bord, il s'était assuré le contrôle de l'appareil. Ses efforts pour remettre les moteurs en marche avaient été herculéens, mais les menaces qui jouaient contre sa réussite avaient été aussi hors de proportion avec l'énormité de son travail. Cela était d'autant plus vrai que, sans respecter son engagement avec lui tant elle était inquiète, elle avait déclenché l'attaque en avance. Or, logiquement, elle aurait dû admettre ses

raisons de retarder l'opération. Sans aucun doute, elle avait trouvé là un adversaire à sa taille.

Elle sortit de sa rêverie et dit doucement à Greer :

— Et où avez-vous laissé Kershaw et les autres ?

L'homme se mit à parler frénétiquement, s'embrouillant, disant qu'il y avait sept planètes habitables dans le système solaire d'Alpha du Centaure, dont trois étaient plus belles que la Terre :

— Je vous jure que je les ai laissés sur l'une de celles-ci. Ils se portent fort bien. Le premier navire qui partira là-bas pourra les ramener. Tout ce que je voulais, c'était revenir seul pour vendre l'invention. Bien sûr, c'est un crime, mais de nos jours chacun ne pense qu'à soi.

Elle sentait qu'il mentait quant au lieu où il avait laissé ces savants. Elle se sentit tout à coup froide et sans pitié. Les gens qui ont peur se conduisent toujours de la sorte envers les autres. Elle éprouvait le même malaise que si elle avait eu en face d'elle une bête puante. Que des gens pareils vivent ou meurent, cela n'avait à vrai dire aucune importance. En dépit de la simple logique et de l'impulsion plus simple encore qui l'animait, elle hésita pourtant. Cela lui prit un long moment avant de comprendre pourquoi. C'était, chose insensée, parce qu'elle aussi avait peur. Pas comme lui. Pas pour elle. Mais pour la Maison d'Isher. C'était étrange d'être assise là dans son bureau et de reconnaître qu'elle avait peur. Elle était écœurée d'avoir dû utiliser les services de cet être si prétentieux et menaçant quand il avait l'abri de son vaisseau d'acier et qui, maintenant, tremblait pour défendre ce qui lui restait de vie.

— Remmenez-le dans sa cellule, dit-elle, se raidissant. Je déciderai plus tard ce qu'on va faire de lui.

Mais elle savait déjà qu'elle le laisserait vivre. Le mépris la saisissait devant cette faiblesse, mais c'était qu'elle était devenue semblable à ces foules qui cassaient tout sur leur passage : elle voulait elle aussi le secret de la dérive interstellaire.

Son stat privé sonna. Elle le déclencha et vit avec surprise apparaître le visage de l'amiral Dirn.

— Oui, dit-elle, oui, j'y vais tout droit.

Elle se dressa, avec l'étrange sentiment qu'il fallait faire très

vite. Le navire spatial était prêt, il n'attendait plus qu'elle pour révéler son secret. Mais dans une semblable affaire, qui l'opposait à la puissance de la Guilde des Armuriers, toute minute comptait. Elle se précipita vers la porte.

Le vaisseau cosmique de Greer – elle continuait de l'appeler ainsi avec irritation, en attendant de trouver mieux – semblait une petite chose dans le gigantesque hangar de l'Armée de l'air ishérienne. Mais lorsque son avio-car et son escorte de police s'en approchèrent, il commença à lui paraître de belle taille. Elle se sentit bientôt dominée par ce long cigare de métal moulé, qui reposait sur un berceau. Elle pouvait apercevoir du premier coup d'œil les énormes trous qu'avaient faits dans sa carcasse les canons énergétiques pour lui permettre de s'en emparer. Elle oublia cela en grimpant dans la salle de pilotage. Maintenant que le vaisseau cosmique était disposé horizontalement, les escaliers métalliques s'étaient automatiquement repliés contre les parois. Il ne fallait pas longtemps pour parcourir à plat la centaine de mètres qui séparait les portes abattues. Elle examina des yeux la gigantesque machine et constata que si certaines pièces étaient abîmées, aucune n'avait été retirée. Au bout d'un moment, elle jeta un regard interrogateur sur l'officier qui se tenait à distance respectueuse. L'homme s'inclina.

— Comme peut le voir Votre Majesté, les ordres ont été suivis à la lettre. Rien n'a été touché ni analysé dans l'intérieur de la machine. Les hommes qui ont déconnecté les organes sont ceux que vous avez personnellement choisis d'après les *curriculum vitae* qui vous ont été soumis ce matin. Aucun d'eux n'a de connaissances scientifiques suffisantes pour comprendre le fonctionnement d'un moteur atomique normal, moins encore d'un appareillage spécial comme celui-ci.

Elle approuva de la tête, puis laissa passer un sourire qu'elle voulait cordial :

— Très bien, amiral. Vous recevrez une prime d'un million de crédits.

La satisfaction de l'homme procura une brève sensation d'agrément à la souveraine. Il reprit la parole :

— Aucun de ces hommes n'a pu approcher un télestat de la

journée. Ils ignorent tout des manifestations qui se déroulent dans la rue.

— Très bien. Envoyez-les moi en sortant.

Pendant une minute, elle demeura seule. Elle était là debout, un faible sourire sur le long visage hérité des Isher, une certaine satisfaction pénétrant son corps fatigué. Mais cela ne dura pas. Les hommes qui, voici des millénaires, avaient mis au point l'éducation des enfants de la famille impériale, avaient parfaitement compris qu'aucun souverain ne pouvait conserver le pouvoir dans une ère scientifique sans avoir suivi un entraînement spécial lui permettant de faire dans son esprit la synthèse de toutes les connaissances et découvertes de son temps. Cette méthode avait lentement évolué et était encore loin d'être parvenue à la perfection. Le capitaine Hedrock lui avait dit un jour qu'elle ressemblait un peu à la méthode intuitionniste des psycho-devins de la Guilde, mais qu'elle était la caricature beaucoup plus que la photographie de celle-ci. C'était une amère comparaison, mais cependant elle ne déplaisait pas à Innelda.

Hedrock avait... une fois encore, elle fit la grimace. Voilà qu'elle pensait à nouveau à cet homme étrange. Un bruit interrompit le cours de ses pensées. Elle se tourna et vit s'avancer un groupe d'hommes. Ils la saluèrent. Elle inclina la tête et leur dédia son sourire public.

Elle vit que les hommes connaissaient la consigne. Ils commencèrent à enlever les plaques dévissées avec efficacité. En deux heures, ce fut fini. Le secret de la dérive interstellaire était maintenant gravé pour toujours dans le cerveau de la souveraine. Elle se trouvait maintenant devant un écran pare-rayons, regardant un chalumeau énergétique dissoudre le cœur même de la mystérieuse machine pour en faire une masse de métal en fusion. Sa patience n'avait pas de fin. Elle attendit qu'il n'y eût plus sur le sol qu'une masse indistincte et souillée de métal chauffé à blanc. Enfin satisfaite, elle monta dans son avio-car.

La fin de l'après-midi, sur son chemin de retour au palais, était obscurcie par de sombres nuages.

10

La nuit était toujours aussi sombre. Hedrock, les yeux grand ouverts, était depuis longtemps affaissé sur son siège dans cet abîme de ténèbres. Pourtant, ce n'était plus la même chose : il avait repris conscience. Ce fut un instant assez difficile pour lui de saisir cette idée qu'il s'agissait de deux sortes de nuit. Son cerveau semblait très loin de lui, ses pensées offraient un paysage désolé. Il avait des souvenirs, mais ceux-ci semblaient très distants, comme s'il s'agissait de sensations qui n'avaient pas été éprouvées seulement par lui-même en tant que personne, mais aussi par une sorte de double de sa personnalité.

Lentement, Hedrock se rendit compte du calme qui régnait autour de lui, de l'absence de pesanteur et de mouvement. Les fragments de son esprit semblèrent se rejoindre. Il se raidit sur son siège de pilotage et jeta un coup d'œil sur les écrans des stats devant lui. Il regardait dans l'espace. Tout autour de lui, au nord et au sud, à l'est comme à l'ouest, il y avait des étoiles. Pas de soleil, rien que des points lumineux, gros comme des têtes d'épingle, et de brillances diverses. Il n'éprouvait aucune pression du fait de l'accélération ; il n'y avait pas de pesanteur. Cette expérience d'un monde sans gravité était inhabituelle. Il regarda la manette de la conduite interstellaire, la dérive d'infini : elle était encore en prise. Cela était fantastique. Encore branchée ! Le compteur de vitesse lui avouait des chiffres qu'il ne pouvait lire et prononcer ! Le calendrier automatique lui révélait qu'il était aujourd'hui 7 heures du soir, le 28 août, l'an 4791 d'Isher. Hedrock secoua la tête. Ainsi donc, il avait été inconscient pendant vingt-deux jours et, durant tout ce temps, le navire spatial avait poursuivi imperturbablement sa route,

s'éloignant de la Terre en souplesse.

Le mouvement qu'il avait fait lui donna le vertige et il éprouva comme une nausée. Il s'assit un moment, calme, mais se sentant très mal. Mais son corps, qui en avait vu tant d'autres, rétablit bientôt l'équilibre dans ces conditions nouvelles et Hedrock comprit que c'était la faim qui lui avait donné cette sensation pénible. Il fit deux tentatives pour se lever, mais chaque fois retomba sur son siège, la tête lui tournant. La troisième fois, il se mit à plat ventre par terre et se rendit vers l'office en rampant.

Manger lui prit une bonne heure, parce qu'après avoir pris quelques gorgées de dextrose liquide qui le remonta, il se contraignit à absorber un repas soigné. Il se rendit compte ensuite qu'il avait besoin de dormir, mais il hésita. Il y avait le problème de l'éloignement de la Terre et le manque de pression atmosphérique et gravitationnelle, chose assez curieuse. A un moment quelconque de sa course, la dérive interstellaire était parvenue à donner à l'engin une manière de trajectoire surnaturelle d'une puissance considérable. Si bien que le point d'inertie 000000...1 avait disparu. Il retourna vers le tableau de bord, coupa la lumière et passa quelques minutes à mettre au point le viseur télescopique branché sur les stats. Quelques étoiles devinrent alors plus brillantes, mais aucune ne lui sembla grandir. Aucune ne lui sembla plus proche que l'autre. Pourtant le compteur de vitesse lui indiquait toujours qu'il volait à plus de six cent cinquante millions de kilomètres par seconde. A cette vitesse-là, il ne lui fallait pas plus de dix-huit heures pour couvrir la distance séparant la Terre de la constellation du Centaure. Ce qu'il lui fallait, c'était savoir quel trajet il avait parcouru.

Pensivement, il dégagea le disque d'embrayage de sa gouverne automatique. Il y eut un déclic, tout alla très vite, les étoiles basculèrent, mais tout reprit son état normal au bout de trois secondes. Une manière de parfaite épingle à cheveux à un milliard de kilomètres de la Terre. A ce rythme-là, il ne lui faudrait jamais que vingt-deux jours pour revoir le soleil terrestre ! Attention, ce n'était pas si simple que cela. Il ne pouvait se soumettre de nouveau à la pression qui l'avait rendu si longtemps inconscient. Après avoir fait un vague calcul, il rétrograda des trois quarts le levier de la

dérive. Et il attendit. Combien de temps avait-il mis à reprendre conscience après la cessation de la surpression ? Deux heures passèrent et rien ne s'était encore produit. Il avait toujours la tête lourde, ses yeux se fermaient, mais le grand coup de décélération ne venait pas.

Il alla jeter un coup d'œil sur les moteurs. Les compteurs indiquaient une perte de puissance de soixante-quinze pour cent. La carène de la dérive était normalement chaude. Il était évident qu'il s'était trouvé très longtemps dans un champ magnétique surpuissant, qui avait annulé les effets de tout ce qui restait de force d'inertie, beaucoup plus longtemps qu'il ne semblait raisonnable pour sa sécurité. Mal à l'aise, se demandant ce qui allait se passer, Hedrock alla finalement se coucher sur l'une des banquettes de l'appareil.

Une secousse parut lui briser les os. Éveillé en sursaut, Hedrock fut tout de suite rassuré lorsqu'il ressentit la pression gravitationnelle. C'était comme le courant d'un vent violent. Le premier choc absorbé, le reste lui paraissait fort supportable. Ce qui l'intéressait, c'était de savoir à quelle vitesse il était sorti du mystérieux champ de non-inertie pour rentrer dans le monde de la décélération et de la pesanteur. Se lever pour aller voir le compteur de vitesse, cela lui donnait mal à la tête. Restant où il était, il éprouvait avec une sorte de conscience aiguë la remise en place de tous ses réflexes physiologiques, électroniques, moléculaires, atomiques, neurologiques, musculaires. Il se donna une demi-heure avant de bouger. Et c'est alors qu'il se dirigea vers le tableau de bord et jeta un coup d'œil sur les stats. Rien sur l'écran. Le calendrier disait : 29 août, 11 h 3 minutes du soir ; le compteur de vitesse était tombé à cinq cent cinquante millions de kilomètres. Il évaluerait cela plus tard.

Les choses se remettaient en ordre d'elles-mêmes. Il devait simplement faire très attention, se recoucher, manger, reprendre progressivement des forces. Cela lui fut dur d'abord de rester allongé, mais il finit par s'endormir. Lorsqu'il s'éveilla, il éprouvait un étrange sentiment de nostalgie. Lorsqu'il s'assit et regarda les stats, cette impression s'accrut. Tout lui semblait loin, très loin. Dans cette immensité, combien futile semblait le combat de

papillons des hommes cherchant à atteindre la lumière de la vérité. La violence même de la lutte pour supprimer – de la part des uns – ou pour révéler à tous – de la part des autres – le secret de la dérive interstellaire, lui semblait maintenant dépourvue de sens. Face à la terrible nuit du grand univers, cela n'avait plus d'importance. Soudain, il lui parut invraisemblable qu'il existât une personne comme Innelda, Impératrice d'Isher, qui n'était animée que de l'aveugle volonté de sauvegarder la suprématie de son clan.

Hedrock chassa ces noires pensées et considéra les étoiles, se rendant compte que les jours et les heures de vol devaient être décidément bien longs pour un homme seul dans l'immensité de l'espace. Sa vitesse tomba à environ quinze millions de kilomètres à la seconde dans les vingt-quatre heures qui suivirent. Hedrock fit la grimace. Il craignait vaguement que l'appareil ne fût devenu incertain après son séjour dans la non-pesanteur. A en juger d'après sa décélération, le vaisseau cosmique de secours devait finir par s'arrêter complètement d'ici à une trentaine de jours au plus. Mais le troisième jour, il ralentit à moins de treize millions de kilomètres par seconde. Le sentiment d'absence au monde se retirait de lui au fur et à mesure que, heure par heure, s'accentuait la décélération. Il devenait de plus en plus évident que, au-delà de cinq cent cinquante millions de kilomètres-seconde, les accroissements de vitesse et les décélérations étaient gouvernés par des lois autrement puissantes que celles que l'on connaissait sur Terre. Quatre fois plus puissantes au moins, pour en fixer la limite supérieure.

Comme les jours succédaient aux jours, il finit par apporter un peu de précision à ses calculs, et c'est avec satisfaction qu'il constata que la lumière se faisait plus forte sur le compteur de vitesse. Et puis le rayon lumineux se mit à clignoter, avant de s'arrêter. Un signal s'alluma et s'éteignit sur le tableau de bord : *« Moteurs arrêtés. Descente en vol plané »*.

Grosso modo, il avait deux heures de vol à l'estime. Il éprouva quelque inquiétude en examinant les écrans des stats, et mit au point les télescopes et les estimateurs automatiques. Le soleil le plus proche était à environ deux années-lumière à sa gauche et son analyseur du prisme lumineux montrait que celui-ci avait peu de chose en commun avec le Soleil du système terrestre. Il était trop

jaune : de la couleur d'un œuf trop coloré. Et plus sa machine plongeait vers lui, plus il était jaune. A neuf cents millions de kilomètres, il apparaissait comme une boule de feu jaunâtre dont aucun œil humain n'aurait pu imaginer la teinte. Cela n'aurait pas eu une importance extrême si cette étoile lui avait offert des repères avec les étoiles les plus proches. Mais elle semblait à au moins sept années-lumière du point rouge le plus proche derrière elle. Il découvrit aussi bientôt une étoile bleue, à dix-sept années-lumière de celle-ci, et une troisième à environ quarante années-lumière du soleil bleu.

Il fallait se repérer avec précision. L'espace semblait tout enflammé dans cette région de l'univers et il lui serait aisé de rater tant le Soleil que le Centaure en regardant du ciel depuis son étrange situation. Trois planètes se promenaient dans son champ de vision restreint, mais il savait bien qu'il pouvait y en avoir d'autres. Les objectifs télescopiques qui fonctionnaient à bord d'un navire cosmique de cette petite taille ne pouvaient leur donner une magnitude suffisante pour un examen approfondi. Après avoir bien examiné les alentours, il choisir d'aller se poser sur une planète qui se trouvait à environ deux cents millions de kilomètres du soleil local. Elle avait à peu près cent mille kilomètres de diamètre et lui semblait posséder une atmosphère.

C'était exact. Le petit vaisseau traversa une épaisse couche atmosphérique, découvrit un océan et se mit à descendre en cercles concentriques vers un continent : il guidait manuellement la manœuvre. Hedrock atteignit le sol non loin de la mer, près de l'orée d'une forêt vierge. La pression atmosphérique était de neuf kilogrammes, l'oxygène y entrait pour trente pour cent, et il n'y avait pas de gaz dangereux en quantité mortelle. Il sortit de la carlingue et s'aventura sur un épais gazon vert. Un léger vent soufflait. Tout était silencieux autour de lui, seul montait le bruit de la mer sur la plage voisine.

Il nagea un peu et regarda le soleil jaune se coucher derrière l'horizon à la marée montante. La nuit vint soudain, lui apportant un sentiment de solitude plus grand encore que celui qu'il avait ressenti dans sa course à travers l'espace. Tout au long de la nuit, la mer gémit sur la plage déserte, répétant la lamentation éternelle des

eaux premières venant à la rencontre des terres. Au matin, comme il s'élevait de nouveau dans les airs pour poursuivre son voyage, il vit cette planète à peine effleurée rouler dans la sombre immensité derrière son soleil, lieu inhabité magnifiquement offert en holocauste au hasard par une Nature somptueuse, hantée par le désir de créer des mondes intelligents. Il savait que cela existait. Le soleil de cette planète était décidément beaucoup plus jaune que le vieux soleil terrestre. Jaune, étrange, étranger.

Et voici que le soleil bleu se faisait plus proche – l'espoir qu'il avait que ce fût Sirius ne s'évanouit que lorsque les écrans des stats lui révélèrent qu'il n'avait pas de satellite. Mais il y avait des planètes, autour. Une douzaine de globes pâles apparurent dans son télescope, mettant l'accent sur une réalité : il était perdu. Perdu dans une nuit étoilée qui, à chaque heure, avait un peu moins de sens. Il eut un sommeil agité, puis retourna à son poste de pilotage.

A peine s'était-il installé sur son siège que toutes les tôles de son appareil se mirent à vibrer, et le petit vaisseau lui-même fut secoué comme une coquille de noix dans la tempête. Son siège à montage spécial le sauva, se pliant à tous les soubresauts de l'appareil, le maintenant toujours en équilibre, lui permettant de conserver le contrôle de son tableau de bord.

L'espace autour de lui était empli d'énormes navires spatiaux en forme de torpilles. Les écrans de ses stats lui révélaient tous la présence de dizaines de ces appareils, longs de plus d'un kilomètre, et chacune de ces stupéfiantes machines n'était plus qu'un point d'un cercle de fer montant vers lui, l'encerclant, lui et son minuscule engin. Et de cette flotte massive surgit une pensée, une pensée qui entra comme une chose brûlante dans son poste de pilotage, une pensée si forte que, sur le moment, elle lui sembla incohérente. Et même lorsqu'elle parut avoir une structure logique, il fallut un long moment avant que Hedrock la saisît dans son esprit hésitant et constatât que cette pensée d'une puissance titanesque n'était pas destinée à lui, mais le concernait :

«*... un habitant de ...!!! incompréhensible... intelligence du type neuf cents, négatif... Étude de valeur tension I... Faut-il le détruire ?* »

La raison chancelante, Hedrock, attendant la mort, pensa alors

follement que cette valeur relative était celle qui, sur Terre, avait animé le combat désespéré pour la suppression de la dérive interstellaire. Cela n'avait plus d'importance. Il était maintenant trop tard. La réaction de l'homme était trop lente devant un temps incommensurable. Des êtres plus grands, plus forts, avaient depuis longtemps arraché à l'univers tous les secrets qui les intéressaient et le reste du monde ne serait plus qu'une loque soumise à leur sauvage instinct de puissance... trop tard, trop tard...

11

Il avait pu se passer aussi bien une minute que des heures depuis que Hedrock se trouvait assis là. Lorsqu'il put enfin recommencer à examiner les choses d'un œil clair, il eut la sensation d'émerger des ténèbres. C'était fantastique de ne pas être mort. La volonté de vivre lui revint. Son regard s'était fait suspicieux sur les écrans des stats. Ils n'étaient plus guère que des fenêtres par lesquelles il considérait la masse des vaisseaux spatiaux qui l'entouraient. La crainte qui lui vint n'était pas pour lui-même, mais pour l'Homme. Ils étaient si nombreux, trop nombreux... leur nombre était comme un danger en soi.

Pourtant il était vivant. Et cela lui redonnait du courage. Ses doigts se dirigèrent vers le tableau de bord ; il jeta un coup d'œil sur ses poursuivants, visa une ouverture entre deux des gros vaisseaux, il tira vers lui le volant de direction, attendit un instant que le petit appareil fût à la verticale et poussa à fond l'accélérateur blanc. Il pensait que la façon dont ils s'étaient assurés de lui était fondée sur un équilibre de forces dont il pourrait venir à bout par une brutale accélération.

Il s'arrêta de réfléchir, car il était dans le noir, non mentalement, mais physiquement ; Hedrock débraya la dérive. Il se rappela au bout d'un moment qu'il n'y avait pas eu le moindre mouvement de l'appareil. Il n'y avait rien autour de lui, ni navires, ni étoiles, ni ce soleil bleu qu'il n'avait pas oublié. Rien du tout. Ce n'était pas que les stats ne fonctionnassent point. Ils étaient branchés. Mais ils ne donnaient que des images noires. Au bout d'un moment, il fit le geste de toucher un bouton sur son tableau de bord. C'est alors qu'il eut comme une éclaircie. « Du métal ! » se dit-

il.

Oui, il était entouré de métal. Cela signifiait qu'il se trouvait à l'intérieur d'un des kilométriques vaisseaux étrangers. Comment cela était-il arrivé, c'était un mystère, mais si l'on considérait que, là-bas sur Terre, les Fabricants d'Armes possédaient un système de transmission vibratoire qui permettait d'envoyer des objets matériels à grande distance et même à travers les murs, il n'y avait pas de raison de considérer comme impossible l'absorption de son petit appareil dans la cale d'un des énormes navires. Amèrement, il se rendait compte de sa situation et se sentait désemparé. Il se laissa aller sur son siège, épuisé par la vivacité de ses émotions, mais au bout d'un moment, il se sentit plus calme. Il était prisonnier, en somme, et il apprendrait en temps voulu quel sort on lui réservait. Il attendit tranquillement, mais les minutes passaient et ceux qui l'avaient capturé ne donnaient nul signe de vie. Comme il avait faim, il prit ses tubes nourriciers et se prépara un repas. C'est alors qu'il se demanda s'il faisait bien d'attendre ainsi les événements. Après tout, il avait affaire à des êtres intelligents. S'ils le laissaient en vie, c'est qu'ils avaient estimé qu'il n'était pas de valeur négligeable. Hedrock finit de manger et revêtit un scaphandre spatial. Il était nerveux, mais très décidé.

Prêt, il ouvrit le sas et réfléchit un moment à la distance qui le séparait de la Terre. Il se laissa tomber. Comme il n'y avait aucune pesanteur, il flottait dans l'air sous le coup du mouvement qu'il avait fait en quittant le sas. Sa torche lui révéla, sous lui, un couloir métallique aux murs nettement visibles, des murs qui comportaient des portes.

Situation très habituelle pour lui. Il lui fallait seulement essayer toutes les portes et franchir celle qui s'ouvrirait. La première lui livra passage sans effort de sa part. Après un moment de surprise, ses réflexes nerveux reprirent possession de son esprit fatigué, et il éprouva une vive surprise : il regardait au-dessous de lui une grande cité, depuis une hauteur d'environ trois kilomètres. Un brouillard lumineux montait de la ville, une ville située au milieu d'un véritable jardin d'arbres et de bosquets en fleurs. Au-delà, il y avait une verdoyante campagne, avec des prairies, des buissons et des ruisseaux qui brillaient. Dans le lointain, tout cela était animé d'un

doux relief de vallons et de collines au-delà des arbres. Sauf que l'horizon paraissait assez limité, cela aurait pu être la Terre.

C'est alors que le second choc frappa Hedrock. Une ville, pensa-t-il, une ville pareille à une cité de la Terre, et tout cela dans un vaisseau spatial si grand que... non, son esprit ne pouvait admettre cela. Ce vaisseau qui lui avait semblé avoir deux kilomètres de long en avait donc cinquante, et il se promenait dans l'espace avec plusieurs centaines de son espèce, chacune de ces machines ayant les dimensions d'un planétoïde, et dirigée par des êtres supérieurs.

Hedrock se souvint du but qu'il s'était fixé. Réfléchissant froidement, il considéra la largeur de la plus grande porte. Il lui sembla que c'était suffisant. Il retourna à son appareil, se demandant un moment si les êtres mystérieux le laisseraient se déplacer. Cela dépendait de ce qu'ils voulaient faire de lui. Ses doutes ne durèrent pas puisque sa machine put s'élever doucement, glisser par la porte où il passait très largement et atterrir quelques minutes plus tard aux abords de la cité.

Arrivé à bon port, il resta immobile, laissant passer son énervement et se persuadant qu'il avait bel et bien réalisé ce qu'il voulait. Sans aucun doute, ils avaient leur dessein quant à lui ; il était donc ridicule de sa part de prendre des précautions, mais on ne savait jamais, elles pouvaient être utiles. Il analysa l'atmosphère. La pression dépassait légèrement sept kilos, il y avait quatre-vingt-dix pour cent d'oxygène, soixante-dix d'azote, la température était de quarante-deux degrés et la gravité de 1 G. Il s'arrêta là, constatant que les chiffres étaient à peu près les mêmes que sur la Terre.

Il quitta sa combinaison spatiale. Il n'était pas question de résister. Des créatures qui pouvaient en quelques minutes recréer pour lui les conditions terrestres le tenaient, le possédaient. Il sortit silencieusement de son appareil. Devant lui, s'étendaient des rues vides : c'était une cité déserte. Il n'y avait pas de vent, pas de mouvement. Les arbres étaient dans une mortelle immobilité, branches et feuilles figées dans une sorte de raideur. C'était comme un diorama sous verre, comme un paysage dans une bouteille, avec de petits sujets fixes.

Il se dirigea vers un immeuble d'apparence brillante, assez long et large, mais de peu de hauteur. Il frappa, produisant un bruit

sourd, et ouvrit. Derrière la porte sans vestibule ni entrée, on abordait directement une petite pièce aux murs métalliques. Il y avait là un tableau de bord, avec un siège devant et un homme sur ce siège. Hedrock s'arrêta, stupéfait, en constatant que c'était lui-même qui était assis là et que ce n'était rien d'autre qu'une réplique du poste de pilotage de son appareil. S'avançant comme un automate, il espérait vaguement que ce corps allait disparaître, mais il n'en fut rien. Il se dit alors que sa main allait traverser sans résistance cette réplique de lui-même. Mais non : il sentit les vêtements, la chaleur du visage sous ses doigts. Le Hedrock qui était sur le siège de pilotage ne lui prêtait aucune attention et continuait à regarder l'écran du stat.

Hedrock suivit ce regard attentif et étouffa une exclamation lorsqu'il vit sur l'écran le visage furieux de l'Impératrice. Ainsi donc, ils rejouaient la scène de l'ordre ultime que lui avait donné Innelda, mais en muet, sans cette voix vibrante avec laquelle elle lui avait ordonné d'atterrir. Il attendit, se demandant quelle serait la suite du programme, mais bien que plusieurs minutes eussent passé, la scène demeurait la même.

Quoique très patient, il en eut assez et retourna vers la porte. Dehors, il détendit ses muscles, se disant, avec un rire crispé, qu'il venait de voir une scène fictive, quelque chose qui se trouvait dans sa mémoire et qu'on avait projeté d'une certaine manière. Mais pourquoi cette scène-là ? Et aussi bien pourquoi une autre ?

Sans réfléchir, il rouvrit la porte et jeta un coup d'œil : la pièce était vide. Il ferma la porte et se mit à marcher très vite dans la cité, ressentant de nouveau l'épais silence autour de lui. Il parvint enfin à se relaxer, à se dire qu'il aurait à faire face à bien d'autres choses étranges de la part des êtres invisibles qui l'avaient capturé. Il y avait dans sa personne quelque chose qui les intéressait ; c'était donc à lui de les mener où il voulait en attirant leur attention, tout en essayant de découvrir le secret du contrôle qu'ils exerçaient sur lui.

Hedrock se dirigea brusquement vers l'imposante entrée d'un gratte-ciel de marbre, d'une trentaine d'étages. La porte somptueuse de celui-ci s'ouvrait, comme celle de l'immeuble précédent, directement sur une pièce que ne précédait aucune antichambre.

Mais cette pièce était beaucoup plus grande que l'autre. Il y avait des armes un peu partout et des boîtes aux lettres aux murs. Cette fois, Hedrock réagit mieux sous le choc ; il comprit tout de suite qu'il se trouvait dans l'Armurerie de Linwood Avenue et que l'homme assis dans un coin, lisant une lettre, était Daniel Neelan. La discussion entre Neelan et lui allait donc être rejouée ici. Il s'avança, ayant l'impression qu'il y avait quelque chose de faux dans cette représentation. Cela n'était pas tout à fait comme il en avait gardé le souvenir. Il se rendit compte brutalement de ce qui était faux : lors de leur rencontre, Neelan ne lisait pas de lettre. Mais alors, se pouvait-il que cette scène représentât quelque chose qui s'était passé plus tard ?

S'étant placé derrière ce Neelan et jetant un coup d'œil sur la lettre qu'il lisait, Hedrock constata que cette hypothèse était fort possible. L'enveloppe portait le cachet d'un bureau de poste martien. C'était le courrier que l'Armurerie avait promis à Neelan de conserver en poste restante, après qu'il fut allé au 1874 Trellis Minor avec Hedrock. Mais comment cela se pouvait-il ? Une chose était de reconstruire dans l'espace une scène tirée de sa mémoire, mais c'était tout autre chose que de représenter une scène à laquelle il n'avait pas participé, et qui de plus avait eu lieu à un nombre incalculable d'années-lumière d'ici, et voici presque deux mois. Il devait cependant y avoir une raison, de la part de ses geôliers, d'organiser des représentations aussi difficiles pour son seul bénéfice. Il lui vint à l'idée qu'ils voulaient lui faire lire la lettre que Neelan avait reçue.

Il se pencha pour la lire et il y eut alors une sorte de nuage devant ses yeux. Lorsque ce trou noir prit fin, il se rendit compte qu'il n'était plus debout, que c'était lui maintenant qui occupait la chaise et tenait la lettre. Le changement de décor était si stupéfiant que Hedrock ne put s'empêcher de se retourner pour regarder derrière lui. Pendant un long moment, il considéra ce qu'il voyait : son propre corps, raide, légèrement penché en avant, les yeux fixes ; lentement, il regarda plus bas – vers ce qui était en apparence les vêtements, les mains et le corps de Neelan. Et bientôt, il se sentit différent ; il partagea les pensées et les émotions de Neelan à la lecture de la lettre. Avant que Hedrock ait eu le temps de bien

prendre conscience que c'était en quelque sorte... son « esprit » qui avait été introduit dans les formes corporelles de Neelan, Neelan se plongeait dans la lecture de la lettre de son frère Gil :

« Cher Dan,

Je puis maintenant t'informer de la plus grande invention de la race humaine. J'ai dû attendre jusqu'à maintenant, quelques heures avant notre départ, parce que nous ne pouvions pas risquer l'interception de ce courrier. Nous voulons mettre le monde actuel devant le fait accompli. Quand nous reviendrons, nous crierons la vérité sur les toits et nous montrerons des tas de documents et d'images à l'appui de notre récit. Mais venons-en au fait.

Nous sommes sept sous la direction du célèbre savant Derd Kershaw. Six d'entre nous sont des scientifiques. Le septième, un garçon nommé Greer, est en quelque sorte notre factotum, qui assure à la fois la tenue du journal de bord, les enregistrements, la surveillance de la cuisine automatique, et ainsi de suite. Kershaw lui enseigne également à piloter notre vaisseau, afin que nous puissions nous débarrasser de cette besogne secondaire...»

Hedrock-Neelan arrêta sa lecture. Cela lui faisait mal aux cœur. « Les enfants ! murmura-t-il. Les grands enfants ! » Et au bout d'un moment il réfléchit : ainsi donc, Greer n'était qu'un homme à tout faire. Voilà donc pourquoi il ignorait tout des questions scientifiques. Il allait poursuivre sa lecture, lorsque le *moi* de Hedrock se sépara momentanément de sa double conscience. Comment, pensa-t-il presque avec effroi, Neelan pouvait-il éprouver dans l'instant un sentiment à propos de Greer, puisqu'il ne le connaissait pas ? Mais il ne put aller plus loin, la volonté de Neelan de poursuivre la lecture supprimant sa velléité de penser en dehors de lui. Ils lurent la suite :

« Je suis entré dans cette équipe grâce au fait que Kershaw avait remarqué dans le Journal Atomique*, un article de moi, où je disais que j'avais fait quelques recherches antigravitationnelles*

dans la ligne d'idées qu'il avait lui-même pour la mise au point de son invention. Ici, je dois dire que les chances que cette découverte ait pu être faite par d'autres savants sont pratiquement nulles, car elle embrasse, dans sa conception, la synthèse de beaucoup trop de branches spécialisées. Tu te souviens sans doute qu'on nous a appris qu'il existe près de cinq cent mille domaines scientifiques spécialisés et que, sans aucun doute, une habile coordination de ces divers champs de connaissances permettrait un nombre incalculable d'inventions nouvelles, mais qu'on ne connaissait aucune méthode de formation intellectuelle qui puisse jamais coordonner une partie de ces connaissances, a fortiori leur totalité[1].

Je mentionne cela pour te faire comprendre toute l'importance du secret. J'ai eu avec Kershaw une conférence nocturne et j'ai été embauché de la façon la plus confidentielle.

Dan, écoute-moi – c'est une nouvelle absolument stupéfiante. Nous avons découvert un moteur qui va plus vite que les rêves. La conquête des étoiles est assurée. Dès que j'aurai fini cette lettre, nous partons pour la constellation du Centaure. Je suis tout ému, je passe de la transpiration au froid glacial rien que d'y penser. Cela veut dire tant de choses. Le monde entier va s'ouvrir à l'homme. Pense à tous ces gens qu'on a menés de force sur Mars, Vénus et leurs satellites – bien sûr, il fallait que ce soit fait ; il faut bien qu'il y ait là des gens qui exploitent les richesses naturelles – mais voici maintenant que nous tenons en main la possibilité de connaître des planètes plus belles, plus agréables à vivre. A partir de cet instant, la diaspora humaine n'aura plus de limites, et on mettra fin à toutes ces luttes ridicules qu'a engendrées la jalousie meurtrière de ceux qui voulaient affirmer leur propriété territoriale. Dorénavant, il y aura une abondance de biens supérieure à la demande.

Mais nous devons aussi être très prudents, car l'Empire d'Isher va trembler sur ses bases, du fait qu'une immigration sans précédent se déclenchera immédiatement et que l'Impératrice Innelda, qui la première comprendra le danger, sera aussi la

1 Van Vogt prévoit ici avec quinze ans d'avance la méthode morphologique du Pr Zwicky, mise au point en 1960 et perfectionnée en France par le Pr Kaufmann en 1964-1965 (N.d.T.).

première à tenter d'anéantir nos efforts. Nous ne sommes même pas assurés que les Fabricants d'Armes appuient cette véritable révolution. Après tout, ces gens-là font partie du « système » ishérien ; ils ont contribué de leurs deniers à la création du système étatique le plus stable qu'ait jamais connu l'instable humanité. Pour l'instant, il vaut donc mieux qu'eux aussi ne sachent pas la trouvaille que nous possédons.

Encore une chose : Kershaw et moi avons discuté de l'effet possible du franchissement d'une distance de plusieurs années-lumière sur mes relations sensorielles avec toi, mon frère jumeau. Il pense que notre vitesse de libération hors du système solaire te procurera la sensation d'une rupture brusque, et il y aura bien sûr aussi le déchirement de l'accélération. Nous...»

Neelan s'arrêta sur ce mot. Il avait bien éprouvé ce sentiment de rupture et puis ce déchirement. Alors, *Gil n'était pas mort !* Ou plutôt – son esprit s'était mis à fonctionner très vite – Gil n'était pas mort un an plus tôt. A un moment ou l'autre du voyage, Greer avait dû...

Une fois encore, Hedrock parvint à séparer ses propres réactions de celles de sa conscience intégrée à celle de Neelan. « Mon Dieu, pensa-t-il, nous faisons vraiment partie l'un de l'autre. Il éprouve des émotions qui ne peuvent provenir que de choses que moi je connais. Cela se comprendrait si j'étais aussi son frère jumeau, avec lequel il a des correspondances sensorielles. Mais ce n'est pas le cas. Je ne suis qu'un étranger pour lui et nous ne nous sommes rencontrés qu'un seul jour. »

Il s'arrêta sur ce point. Il était après tout possible aux savants étrangers qui utilisaient leurs corps et leurs pensées de supprimer la différence, ou de n'en voir aucune entre Neelan et lui-même, pas plus qu'il n'y en avait entre les jumeaux Neelan. Dans l'ensemble, les structures du système nerveux des hommes étaient assez semblables. Si l'on pouvait « syntoniser » les deux Neelan, on pouvait le faire avec d'autres êtres humains.

Cette fois, ayant réfléchi à la question, Hedrock ne s'opposa nullement à la refonte de leurs personnalités séparées. Il avait l'intention de finir de lire la lettre de Gil, mais celle-ci se brouilla

devant ses yeux. Hedrock-Neelan cilla, puis il se leva violemment, avec l'impression d'avoir du sable chaud dans les yeux.

Il s'aperçut qu'il n'était plus dans l'Armurerie et qu'il n'y avait plus, autour de lui, aucune apparence de la cité fantôme. Il se tordit, éprouvant une sorte de tétanisation musculaire, et se rendit compte qu'il était allongé dans un désert rouge sous un énorme soleil. Loin sur sa gauche, il y avait un épais nuage de poussière à travers lequel il distinguait un autre soleil. Celui-là était lointain et plus petit, mais il semblait avoir presque la couleur du sang. Des hommes étaient allongés non loin de lui dans ce monde de sable. L'un d'eux se tourna faiblement : c'était un bel homme solide. Ses lèvres remuèrent faiblement. Il n'émit aucun son, mais, d'une curieuse manière, la façon dont il s'était tourné fit apparaître dans la ligne de vision de Neelan-Hedrock des boîtes, des récipients, des structures métalliques. Hedrock reconnut une aqua-productrice, un garde-manger et un télestat.

— Gil, cria-t-il, interrompant son examen. (Ou plutôt, c'était Neelan qui criait :) Gil ! Gil ! Gil !

— Dan ! répondit une voix.

Et celle-ci semblait venir de très loin, être davantage une idée qu'un son. C'était comme un soupir de fatigue par-dessus la grande nuit qui les séparait. Pourtant, la voix reprit, faible et lointaine, mais claire, s'adressant à Neelan :

— Dan, mon pauvre garçon, où es-tu ? Dan, comment as-tu fait ? Je n'ai pas senti que tu étais si proche de moi... Dan, je suis malade, je meurs. Nous sommes sur une planète fantastique qui va passer tout près d'un des soleils du Centaure. Les tempêtes de sable vont devenir plus terribles, l'air plus chaud... Nous... oh ! mon Dieu !...

L'interruption de la scène fut si brutale que Hedrock la ressentit comme une sorte de brûlure. On eût dit un élastique trop tendu qui se casse. Un nombre considérable d'années-lumière les séparaient. Hedrock se rendit compte que la scène n'avait pas eu vraiment lieu, mais qu'il s'agissait d'une connexion sensorielle entre les deux jumeaux ; l'image de ce monde de cauchemar était sortie des yeux de Gil Neelan.

Ceux qui présidaient à de telles reconstitutions possédaient

vraiment un contrôle et une compréhension extraordinaires des êtres humains. Il fallut un long moment à Hedrock pour se rendre compte que Neelan était toujours dans l'Armurerie, froissant la lettre entre ses doigts, des larmes aux yeux. Mais Hedrock pouvait maintenant la voir et finir de la lire :

«... Nous serons sans doute complètement séparés pour la première fois depuis notre naissance. Je vais me sentir très seul, très vide. Je sais pourtant que tu m'envies, Dan, en lisant ces mots. Lorsque je pense que l'homme rêve depuis des millénaires de gagner les étoiles et qu'on lui a prouvé des milliers de fois que la chose était impossible – j'imagine donc bien quel peut être, à cette nouvelle, ton état d'esprit. D'autant que le plus aventureux de la famille, c'était toi.

Souhaite-moi bonne chance, Dan, et tiens ta langue.

L'autre moitié de toi-même,

Gil. »

Hedrock ne sut pas exactement ni quand ni comment le changement de décor s'était opéré. Il se rendit compte qu'il n'était plus dans l'Armurerie, ce qui ne lui parut pas important au premier abord, car son esprit était tout à la pensée de Gil Neelan et du miracle qui lui avait permis d'entrer en contact avec lui. En quelque sorte, ses tout-puissants geôliers avaient intensifié les liens sensibles entre les deux frères et réalisé une connexion affective par-delà les années-lumière, une connexion d'une incroyable instantanéité. Et c'est comme par hasard que lui, Hedrock, avait été mêlé à ce fantastique déplacement spatio-temporel.

C'était bizarre comme soudain il faisait noir. Puisqu'il n'était plus dans l'Armurerie, il devait logiquement être revenu dans la « cité », ou quelque part sur le navire des êtres qui s'étaient emparés de lui. Hedrock se souleva un peu, ce qui lui permit de se rendre compte qu'il gisait face contre terre. Comme il bougeait, il lui apparut que ses mains et ses pieds étaient pris dans un réseau complexe de cordes. Il devait en attraper des bouts pour se tenir en équilibre, oscillant dans le noir.

Il faisait effort pour conserver son calme, luttant de toutes ses forces pour bien comprendre chaque épreuve distincte. Mais c'en était trop. Il se sentit pris de panique. Il ne se trouvait pas sur un plancher, mais sur une mer de cordages comme dans les entreponts des vieux navires qui sillonnaient autrefois les mers de la Terre, ou comme les rayons d'une gigantesque toile d'araignée. Sa pensée s'arrêta et un froid glacial coula le long de son échine : comme la toile d'une araignée !

Une vague lumière bleue commençait à se manifester autour de lui, et il constata qu'en effet la cité avait disparu. A sa place, il y avait un monde bleu-noir qui ne ressemblait en rien à la Terre, peuplé de kilomètres de toiles d'araignée. Elles semblaient pendre d'un lointain plafond et disparaître dans la lumière indécise, s'étendant dans toutes les directions, s'évanouissant dans la nuit comme les objets d'un monde infernal. Heureusement, au début, elles ne lui parurent pas habitées.

Hedrock eut le temps de rassembler ses esprits pour faire face au plus terrible choc auquel ait jamais dû faire face sa solide personnalité. Il eut le temps de se rendre compte que c'était là l'intérieur réel du vaisseau cosmique et que celui-ci devait forcément avoir des habitants. Très haut au-dessus de sa tête, il y eut soudain tout un léger grouillement. Des araignées ! Il les voyait maintenant fort bien, énormes choses aux multiples pattes, et cette amère constatation le rendit nerveux. Ainsi une peuplade d'êtres à corps d'araignée constituaient la plus belle réalisation de la nature, possédaient la plus grande intelligence de tous les temps, allaient être les maîtres de l'univers entier.

Cette pensée lui sembla avoir séjourné très longtemps dans son esprit, lorsqu'une faible lueur se fixa sur lui, provenant d'une source invisible. Brusquement, un véritable tonnerre de vibrations mentales assaillit son cerveau.

«*... Examen négatif... aucune connexion physique entre ces êtres... énergétique seulement... Mais l'énergie a pu augmenter les tensions. Ces connexions ont pu franchir... xxx années-lumière... je crois découvrir qu'il n'existe aucune connexion physique...*»

Cela était dit froidement.

« Je ne faisais qu'exprimer mon étonnement, puissant xx... (un

nom dépourvu de signification pour lui). *Il y a indubitablement dans ce cas un phénomène qui se trouve en étroite relation avec le schéma de conduite de son espèce. Demandons-lui...»*

« *Homme !* »

Le cerveau de Hedrock, déjà harassé par toutes ces lourdes pensées, s'était mis en veilleuse bien avant cette interpellation directe. Il finit par répondre « oui » d'une voix qu'il croyait tonitruante, mais qui ne produisit qu'un son très faible dans l'immensité bleu-noir et fut immédiatement absorbée par le silence environnant.

« *Homme, pourquoi un frère accomplit-il un aussi long voyage pour découvrir ce qui est arrivé à son frère ?* »

Un instant, la question le décontenança. Elle semblait se référer au fait que Dan Neelan s'était rendu sur Terre depuis son lointain météore pour découvrir pourquoi la connexion affective entre lui et son frère avait été brisée. Cela semblait une question dépourvue de sens, tant la réponse était évidente. Ils étaient frères, ils avaient été élevés ensemble, ils avaient en tant que jumeaux un type très spécial de relations. Avant que Hedrock ait pu expliquer les très simples éléments de la nature humaine que cela concernait, le gigantesque tonnerre mental retentit de nouveau dans son esprit :

« *Homme, pourquoi avez-vous risqué votre vie pour que les autres humains puissent partir à la conquête des étoiles ? Et pourquoi tenez-vous à leur communiquer le secret de votre immortalité ?* »

Malgré le triste état de surmenage dans lequel se trouvait son cerveau, Hedrock sentit qu'il commençait à comprendre. Ces êtres supérieurs à forme d'araignée tentaient de comprendre l'affectivité humaine, alors qu'ils étaient eux-mêmes dépourvus de toute capacité émotionnelle. C'était comme s'il s'était trouvé devant des aveugles lui demandant de leur expliquer des couleurs, ou des sourds lui demandant de donner une définition du son. Le principe était le même.

Il possédait maintenant l'explication de ce qu'ils avaient fait. La représentation apparemment absurde de la scène au télestat, entre lui et l'Impératrice, avait pour but de permettre l'observation de ses émotions alors qu'il risquait sa vie dans un but altruiste. De la

même façon et pour une raison similaire, la connexion sensorielle avait été établie entre les Neelan et lui. Ils voulaient mesurer et jauger ses émotions au cours de l'action.

Une fois de plus, la clameur inaudible d'une pensée extérieure interrompit les siennes :

« Il est regrettable qu'un des frères soit mort, brisant ainsi la connexion... Cela n'est pas une raison pour renoncer. On n'a pas besoin davantage du frère qui est resté sur Terre, maintenant que nous avons établi une connexion entre notre prisonnier et le frère mort. Une expérience de la plus haute importance est en cours...»

« X-XXX ?! X, déclenchez immédiatement l'opération. »

« Que faut-il faire d'abord ? »

« Remettez-le en liberté, évidemment. »

Il y eut un silence prolongé, puis tout se brouilla. Hedrock, tout à son énervement, ferma les yeux. Lorsqu'il les rouvrit, il constata qu'il se trouvait sur Terre dans l'un de ses laboratoires secrets, celui-là même où le rat géant avait failli le tuer.

12

Il lui semblait bien être de retour sur Terre. Hedrock se dressa et s'examina. Il portait encore la tenue spatiale isolante que Greer lui avait donnée, et qu'il avait revêtue en quittant son vaisseau spatial pour aller faire un tour dans la cité simili-terrestre que les araignées supérieures avaient édifiée pour lui. Il fit des yeux lentement le tour de la pièce, à la recherche du moindre détail erroné qui lui aurait indiqué qu'il ne s'agissait une fois de plus que d'une illusoire représentation.

Il ne parvenait pas à s'en assurer, et cependant il se sentait différent de ce qu'il avait été pendant que ses geôliers le manipulaient à leur guise. Un sentiment général d'irréalité enveloppait alors toutes choses à ses yeux ; il avait l'impression de vivre un mauvais rêve – or, maintenant, il n'éprouvait plus du tout cela.

Fronçant les sourcils, il cherchait à se rappeler les dernières pensées qu'il avait reçues d'eux. L'un de ces êtres avait nettement laissé entendre que, pour la phase suivante de l'expérience, on allait lui rendre sa liberté. Hedrock ne savait pas trop ce que ces « gens » entendaient par liberté, attendu qu'il était clair qu'ils comptaient poursuivre leur étude du comportement émotionnel humain. Mais il s'était trouvé en danger si souvent dans sa vie que, mis au pied du mur, il ne laissait jamais ses craintes personnelles prendre le pas sur ses objectifs. Il voulut cependant faire un test, pour éprouver la réalité de l'ambiance dans laquelle il se trouvait maintenant.

Il se dirigea vers le stat général qui se trouvait dans un des bureaux et brancha le canal des nouvelles. Il écouta une sèche énumération : le commentateur parlait d'une série de nouvelles lois

en cours de discussion au Parlement impérial. Aucune mention n'était faite de la dérive interstellaire. S'il y avait eu quelque excitation à ce sujet lors de son évasion du navire cosmique de Kershaw, il semblait bien qu'elle fût tombée maintenant. Les efforts déployés pour contraindre l'Impératrice à révéler le secret paraissaient avoir été abandonnés.

Il ferma l'appareil et se changea, mettant son complet « d'affaires ». Soigneusement, il choisit quatre autres anneaux énergétiques et, ainsi prêt pour le combat, passa dans un transmetteur et se fit projeter dans un de ses appartements de la Cité Impériale. Il commençait à se sentir un peu plus à l'aise. Il avait en même temps quelques idées d'expériences qu'il entreprendrait si les araignées supérieures tentaient à nouveau de mettre la main sur lui, mais il se demandait toujours quelle était la nature exacte de la « liberté » qu'on lui avait accordée.

Il se précipita vers la grande fenêtre qui au sud donnait sur la ville. Pendant plus d'une minute, Hedrock contempla le paysage familier de la formidable métropole, puis se détournant lentement, il traversa l'appartement jusqu'au stat et se brancha sur le Service Public d'Informations. Cette société était une filiale des Armuriers qui donnait gratuitement des informations sur n'importe quel sujet. La jeune fille qu'obtint Hedrock répondit à toutes ses questions sans lui demander son identité. Elle lui apprit que l'Impératrice avait déclaré en public tout ignorer du secret du moteur interstellaire et que la Guilde, après deux semaines d'intense propagande contre elle, avait brutalement renoncé à sa campagne.

Hedrock coupa le contact en faisant la grimace. Ainsi Innelda avait eu le dessus. Il comprenait fort bien pourquoi les Armuriers avaient cessé leur pression sur elle : leur cause serait devenue très rapidement impopulaire, puisqu'ils ne pouvaient fournir de preuves ; c'étaient des gens beaucoup trop raisonnables pour poursuivre une aventure qui aurait fini par dresser le peuple contre eux. On pouvait donc tenir pour certain que quatre-vingt-dix pour cent de la population ne s'intéressaient déjà plus à cette question. Dans les dix pour cent restant, la majorité ne savait que faire, même si elle était persuadée de l'existence de l'invention. Comment pouvait-on contraindre la souveraine héréditaire du système solaire

terrestre à révéler un secret ? Hedrock, qui, lui, avait quelque idée sur la manière dont il fallait s'y prendre pour obtenir cela d'elle, devint maussade. Il se dirigea vers sa bibliothèque et considéra son horloge séculaire. Il avait plusieurs problèmes à résoudre. Cela lui prendrait un certain temps pour organiser sa campagne, et de toute façon il lui faudrait repousser toute action après le Jour de Repos.

Quant aux araignées, elles constituaient un facteur inconnu, sur lequel il n'avait pas de prise. Il lui fallait donc agir comme si elles n'existaient pas.

— Voyons, se murmura-t-il, réfléchissons. Nous sommes le 1er octobre et demain... c'est un Jour de Repos !

Cela voulait dire qu'il n'avait devant lui qu'un après-midi pour préparer l'effort le plus exténuant de toute sa carrière. Ce qui était le plus ennuyeux, c'était que les préliminaires ne seraient pas des plus simples. En effet, rencontrer des hommes comme Nensen, Deely et Triner quand on était pressé comme lui, ce n'était pas une petite affaire. Mais il n'avait pas de temps à perdre en regrets : la situation était ce qu'elle était.

Il regagna son laboratoire souterrain et commença une étude détaillée d'un très grand stat qui occupait tout un coin de sa chambre de transmission. Cet appareil comportait plusieurs rangées de boutons lumineux, au total un peu plus de quinze cents. Il lui fallut un moment pour entrer en liaison avec tous les numéros individuels qu'il désirait. Dix-sept d'entre eux lui envoyèrent un signal vert, les trois autres un rouge, ce qui signifiait que les trois personnes en question ne se trouvaient pas à leur bureau. Dix-sept sur vingt, c'était plus qu'il n'avait espéré. Ce résultat lui donna du courage et il se plaça devant le stat quand l'écran de celui-ci s'éclaira.

— Regardez-moi bien, dit-il. Vous aurez probablement l'occasion de me voir aujourd'hui.

Il se tut un moment et réfléchit à ce qu'il allait dire ensuite. Il eût été absurde de sa part de laisser entendre à chacun de ses correspondants qu'il parlait ainsi en même temps à plusieurs. Sans aucun doute, quelques-uns de ses auditeurs les plus astucieux savaient bien qu'il y avait des établissements concurrents du leur, mais c'eût été une folie gratuite que de confirmer leurs soupçons.

— Votre établissement restera ouvert jusqu'à demain matin, poursuivit Hedrock, satisfait de sa réflexion. Donnez de quoi dormir, s'amuser et se nourrir à votre personnel. Poursuivez votre travail normal jusqu'à l'heure habituelle, à moins d'un autre avis. Les employés recevront une bonification de 20 % pour cette semaine. Pour votre information personnelle, je vous signale qu'une affaire très importante vient de se présenter, mais si vous ne recevez pas d'autre avis avant 7 heures demain matin, considérez-la comme close. Cependant, ne manquez pas de lire d'ici là l'article 7 des statuts légaux de votre profession. C'est tout.

Il coupa le contact et fit une grimace en constatant qu'il était déjà bien tard pour lui. Il fallait laisser s'écouler au moins trente minutes entre son premier appel en vidéo et sa première apparition en chair et en os. Il n'y avait pas moyen de faire autrement. Il était impossible qu'il apparût personnellement quelques minutes après ce message par stat. Celui-ci, en effet, avait dû causer une énorme sensation par lui-même, sans qu'il fût besoin d'ajouter quelque complication que ce soit par son arrivée soudaine en personne.

D'autre part, il lui fallait encore installer un contrôle par amplificateur, et avaler cet amplificateur... Il réfléchissait à ce que pourraient lui apporter les conversations qu'il allait avoir avec ces gens. Il serait difficile d'avoir rapidement raison de certains de ces grands directeurs. Il aurait fallu s'y prendre à long terme, car certains d'entre eux étaient de grands patrons depuis fort longtemps, trop longtemps. Sa politique, qui avait consisté à laisser une famille gérer une affaire pendant des générations, n'ayant simplement qu'à payer au fonds central de compensation, mais sans aucun contrôle, avait progressivement abouti à l'affaiblissement de son autorité personnelle. On n'y pouvait rien : il était pratiquement impossible de contrôler tant de gens.

Au bout d'une demi-heure, Hedrock brancha son transmetteur et, avant d'en sortir, examina le couloir luminescent qui se trouvait devant lui. Sur la porte devant laquelle il s'arrêta, il y avait l'enseigne suivante :

L'Étoile, Sté. Immobilière
Des milliards de crédits en biens fonciers

Bureau du président J. T. Triner
Entrée interdite

Avec son anneau de contact, Hedrock fit fonctionner le mécanisme secret d'ouverture de la porte. Il entra, passa tout droit devant la secrétaire assise au bureau de réception qui tenta de l'arrêter et ouvrit automatiquement la seconde porte avec les mêmes rayons de son anneau énergétique. Il pénétra dans l'immense et imposant bureau. Un homme de haute taille, à l'œil et aux traits pâles, se leva derrière un immense bureau et le considéra avec surprise.

Hedrock ne lui prêta aucune attention. L'un de ses autres anneaux émettait un vif tintement. Il tourna lentement sa main, lorsque le tintement s'arrêta, la pierre de cette bague était pointée droit vers le mur qui se trouvait derrière le bureau. « Beau travail de camouflage », pensa Hedrock, admiratif. Aucune trace sur ce mur. L'énorme charge était parfaitement cachée, et sans son anneau de détection, il ne l'eût jamais repérée.

Et tout aussitôt, il éprouva un sentiment de colère. Sa découverte ne faisait que confirmer l'opinion qu'il avait de cet individu. Une véritable artillerie énergétique était cachée dans son bureau – quelle terrible précaution ! Il connaissait trop bien la fiche biographique de Triner pour ne pas savoir que l'homme n'était pas seulement un rustaud égoïste, chose assez commune dans une époque dominée par de grands trusts administratifs. Ce n'était pas non plus qu'il fût simplement amoral. Des centaines de milliers de citoyens d'Isher avaient commis autant de meurtres que Triner, mais c'était dans la différence des motifs que se trouvait la nuance entre le bien et le mal. Triner était un misérable, une bête puante, un individu diabolique.

L'homme s'approchait, tendant la main, un sourire forcé sur son pâle visage, et sa voix se voulut accueillante lorsqu'il déclara :

— Je ne sais si je dois vous croire, mais je veux bien consentir à vous écouter.

Hedrock fit un pas vers la main tendue, comme s'il allait la serrer. Au dernier instant, il passa rapidement derrière l'homme et eut tôt fait de s'asseoir à sa place dans le grand fauteuil directorial,

regardant le président stupéfait et pensant avec férocité : « Ainsi donc, M. Triner consent à discuter. » Parfait. Mais il avait d'abord besoin d'une petite correction psychologique donnée sans ménagement pour lui apprendre qu'il existait dans le monde des gens plus durs que M.J.T. Triner lui-même. Il fallait le pousser dans ses retranchements, lui faire perdre son assurance.

— Avant de vous inviter à vous asseoir *sur cette chaise, monsieur Triner*, dit Hedrock d'un ton courtois, avant même de parler avec vous, je veux que vous commenciez le travail que vous allez faire pour moi... m'écoutez-vous bien ?

Cela ne faisait aucun doute. Non seulement Triner l'écoutait, mais il l'écoutait avec la rage d'un homme complètement éperdu. Comme beaucoup d'hommes forts qui se trouvent soudain face au rayonnement d'une personnalité exceptionnelle qui était l'énergie personnifiée, il semblait incapable de faire cadrer son attitude mentale et physique avec la situation. Le bonhomme n'était pas intimidé ; non, Hedrock le connaissait trop pour s'attendre à de la peur de sa part. Triner avait seulement pris une allure méfiante qui n'était pas exempte de curiosité.

— Que voulez-vous que je fasse ? demanda-t-il.

L'homme impitoyable jouait l'important. Hedrock tira de sa poche un papier plié.

— Il y a ici, dit-il, la liste de cinquante cités. Je veux que la liste complète de tous mes biens et affaires dans ces villes soit dressée avec leur adresse précise. Ne vous occupez pas de qui occupe les lieux. Je ne veux que le numéro de la rue. Et seulement lorsqu'il y en a plusieurs dans un même pâté de maisons, ce qui doit se monter à une douzaine au total. Me suivez-vous bien ?

— Oui, mais...

Triner semblait absolument stupéfait. Hedrock lui coupa la parole :

— Donnez les instructions en conséquence, dit-il examinant l'homme et, se penchant ensuite vers lui. Je... j'espère... Triner... que vous avez toujours respecté l'article 7 des statuts de votre profession.

— Mais cet article a été promulgué voici un millier d'années.

Vous ne prétendriez pas...

— Pouvez-vous me fournir cette liste, oui ou non ?

De la sueur apparut sur le front de Triner.

— Je crois que oui, dit-il au bout d'un moment. Je ne sais pas vraiment. Je vais voir. (Et soudain, se raidissant, dents serrées, il jeta :) Bon sang, vous ne pouvez tout de même pas arriver ici à l'improviste et...

Hedrock savait très bien se rendre compte du moment où, l'homme étant poussé à bout, il ne fallait pas aller plus loin.

— Donnez les ordres, dit-il d'un ton aimable. En suite, nous causerons.

Triner hésita. Bien que très secoué, il dut au bout d'un moment se dire qu'après tout il pourrait ensuite contremander ces instructions.

— Il faut que j'utilise le stat de mon bureau, dit-il.

Hedrock le lui accorda d'un signe de tête et l'écouta avec attention donner ses ordres à l'un de ses collaborateurs. L'homme à l'autre bout de la ligne protestait, mais Triner avait plus l'habitude de donner des ordres que d'en recevoir. Il se mit à hurler, semblant alors retrouver tout son aplomb, rapprochant sa chaise du bureau, adressant un sourire de connivence à Hedrock.

— Alors, demanda-t-il d'un ton de confidence, quel est le tuyau ? Qu'est-ce que c'est que cette affaire ?

En feignant d'accepter le fait accompli, l'homme se révélait tout entier. Hedrock, affichant un air glacé, se disait que les commandes des armes énergétiques dissimulées devaient être dans le bureau, du côté sans doute où Triner avait tiré son siège. Hedrock réfléchit à la situation : il était assis au bureau, l'arme dans son dos, Triner à sa gauche. La porte menant à la réception était à environ quatre mètres. Le mur et la porte protégeaient la fille de la réception. Toute autre personne qui voudrait entrer ferait bien de se garder à gauche, surtout derrière Triner et à côté de lui. Hedrock hocha la tête, satisfait.

— Je vais tout vous dire, Triner... (ce n'était là qu'un moyen d'exciter l'intérêt de l'individu et de l'inciter à la patience) mais je veux d'abord que vous fassiez encore quelque chose. Vous avez ici

dans vos bureaux un chef comptable nommé Royan. Demandez-lui de monter ici. Une fois que je lui aurai parlé, vous saurez s'il doit encore faire partie du personnel de la société demain.

Triner parut étonné, hésita, puis lança un ordre bref dans le stat. Une voix claire et sonore assura qu'on allait monter immédiatement. Triner coupa le contact et se laissa aller contre le dossier de sa chaise.

— Ainsi, c'est vous qui avez envoyé cette mystérieuse communication, dit-il afin de passer le temps, en montrant le stat mural à côté de lui. (Mais soudain sa voix se fit plus insistante :) L'Impératrice est-elle derrière nous ? La Maison d'Isher dirige-t-elle toute cette affaire ?

— Non, dit Hedrock.

Triner parut désappointé.

— Je suis prêt à le croire. Voulez-vous que je vous dise pourquoi ? La Maison d'Isher a beaucoup trop besoin d'argent, et beaucoup trop souvent, pour laisser végéter comme elle le fait un trésor pareil dans cette société. D'où qu'elle vienne, cette histoire de partager les bénéfices périodiquement avec les actionnaires, ce n'est pas une façon de faire des Isher.

— Certes non, ce n'est pas une habitude des Isher, dit Hedrock, jouissant de l'air dérouté de Triner.

Ainsi, comme tant d'autres avant lui, Triner n'avait pas osé percer l'identité du propriétaire secret de l'affaire, tant qu'il était resté une possibilité de penser que celui-ci n'était autre que la famille impériale. Cette dénégation, Hedrock s'en apercevait, n'avait fait qu'accroître les doutes de l'ambitieux personnage.

On frappa à la porte et un jeune homme d'environ trente-cinq ans entra. C'était un grand gaillard, alerte, qui écarquilla les yeux de surprise en constatant la façon dont les deux hommes étaient assis dans le bureau du directeur général.

— C'est vous, Royan ? demanda Hedrock.

— Qui, dit le jeune homme, jetant un regard interrogateur vers un Triner qui ne leva même pas les yeux.

Hedrock désigna le télestat mural :

— Je suppose qu'on vous a déjà informé de ce que représentait

cet appareil.

— J'ai lu les statuts de la société, commença Royan... (Il s'interrompit et, dans son regard, on pouvait voir qu'il venait de comprendre :) Vous ne seriez pas ce...

— Allons, pas de manières. Je veux vous poser une question, Royan.

— Oui, monsieur.

— Combien d'argent, dit-il en articulant lentement, Triner a-t-il retiré de la société l'année dernière ?

On entendit Triner respirer profondément, puis ce fut le silence. Les deux hommes, Royan et Triner, se regardèrent face à face un long moment, et il y eut comme un heurt entre leurs esprits. Enfin, Royan eut un petit rire, un rire d'enfant presque, et dit :

— Cinq milliards de crédits, monsieur.

— Vous ne trouvez pas, dit froidement Hedrock, que c'est un salaire un peu élevé ?

— Je ne crois pas, dit Royan avec un hochement de tête, que M. Triner se soit considéré comme un salarié, mais plutôt comme l'un des actionnaires de la société.

Hedrock vit que Triner considérait le bureau, regardant fixement en dessous, tandis que sa main droite semblait se diriger vers une petite statue décorative.

— Venez ici, Royan, dit Hedrock, faisant un geste de la main gauche et attendant que le jeune homme fût à la gauche de Triner pour mettre en route l'anneau de commande de son amplificateur personnel.

Il ne s'agissait là que d'une petite amplification, de quelques centimètres en tout des pieds à la tête : à peu près équivalente, physiquement, à ce qu'il eût obtenu en gonflant la poitrine. Ce qui était plus important, c'était que cela modifiait la structure moléculaire de son complet « d'affaires » et de son propre corps. L'un et l'autre devenaient à proprement parler aussi invulnérables qu'un magasin d'Armurerie. Six mois plus tôt, quand il était entré au service du palais, il s'était creusé la tête pour trouver un moyen d'avoir toujours avec lui cette tenue, mais la possibilité que les espions impériaux la lui volent l'en avait retenu. A partir de cette

structure particulière de la matière, n'importe quel physicien compétent aurait pu du premier coup d'œil analyser le secret de la matière vibratile qui composait les boutiques des Fabricants d'Armes. Non seulement la tenue contenait l'importante centrale atomique miniaturisée nécessaire à une amplification aussi intensive de la structure de la matière, mais aussi la composition même de cette tenue en faisait une sorte de scaphandre dissimulant précautionneusement le procédé lui-même.

Presque tout ce qui lui était arrivé, depuis qu'il avait échappé au Conseil de la Guilde, venait de ce qu'il était impossible de porter cette tenue dans une Armurerie.

Hedrock sentit tout son être prendre une consistance nouvelle. C'est la gorge sèche, la voix plus profonde, qu'il dit :

— J'affirme que ce salaire est beaucoup trop élevé. Veillez à ce qu'il soit réduit à cinq millions de crédits.

Triner émit un son inintelligible, mais Hedrock continua à parler à Royan lentement, de sa voix d'acier :

— De plus, malgré sa structure coopérative, cette firme a acquis une réputation peu enviable d'impitoyabilité. On sait aussi que son président a l'habitude de faire enlever les jolies femmes dans la rue pour les faire conduire à ses divers appartements secrets, et...

Il vit Triner atteindre enfin la statuette et la serrer convulsivement. Hedrock se leva, tandis que Royan lui criait de se méfier.

Le rayon du canon énergétique dissimulé dans le mur désintégra la chaise sur laquelle Hedrock avait été assis, réduisit en cendres le bureau métallique et laissa une traînée au plafond. Ce fut très violent – la charge développait au moins quatre-vingt-dix mille cycles d'énergie – mais pas assez cependant pour que Hedrock ne remarquât pas l'arme individuelle de Royan. Au bout d'un moment, la façon dont les choses s'étaient passées lui apparut très clairement. Triner avait visé Hedrock avec son canon énergétique et, se retournant brusquement, avait tiré son revolver impérial pour tirer sur Royan. Mais celui-ci avait été plus prompt et avait tiré le premier, avec une arme défensive qui provenait d'une Armurerie.

Là où s'était trouvé Triner, il n'y avait plus qu'une petite lueur clignotante, qui s'évanouit aussitôt que les puissantes pompes

automatiques mises en action par le tir du canon projetèrent une grande quantité d'air frais dans la pièce. Le volume d'air total de la pièce était de la sorte changé cinq fois par seconde.

Royan rompit le silence qui s'était établi dans la pièce.

— Je ne vois pas, dit-il à Hedrock, comment vous avez fait pour vous en tirer.

L'homme paraissait sur les nerfs, sa voix tremblait. Il était livide et il aurait fallu le ménager pendant un certain moment, mais le temps manquait. Hedrock considérait qu'il n'avait déjà passé que trop de temps dans un seul des bureaux qu'il avait à voir. Il débrancha son amplificateur de particules et dit très vite :

— Royan, vous êtes désormais le président de la société. Votre salaire sera de cinq millions de crédits par an. Quelle sorte de cours de promotion intellectuelle faites-vous donner à votre fils ?

— Le cours ordinaire... normal, dit Royan, qui récupérait plus vite que Hedrock ne l'avait pensé.

— Vous changerez cela. Les Armuriers ont récemment publié le programme d'un nouveau cours qui n'est pas encore très répandu. Il comporte une section d'amélioration des facultés morales. Mais maintenant... quand la liste que Triner vous a demandée pour moi sera-t-elle prête ? Vous ne savez rien de cela ?

La vitesse de la conversation sembla un moment prendre Royan de court, mais il tenait le coup quand même.

— Pas avant 6 heures. Je...

Vous allez subir quelques chocs assez durs, aujourd'hui, Royan, dit Hedrock, l'interrompant, mais tenez bon. Ne perdez pas la tête. Nous avons encouru la colère d'une puissante organisation secrète. Nous allons nous faire donner une leçon. Il y aura de grandes destructions de nos biens, mais ne laissez savoir à personne que tel ou tel lieu fait partie de notre avoir, ne laissez faire aucune reconstruction avant un mois ; à moins d'avis contraire ultérieur. Il faudra, dit-il en faisant la grimace, supporter les pertes sans jeter les hauts cris. Par bonheur, demain est un Jour de Repos. Les gens ne seront pas à leurs affaires. Mais n'oubliez pas : il faut absolument que ces listes soient prêtes ce soir à 6 heures.

Il quitta brusquement le jeune homme. Faire allusion à une

organisation secrète, c'était une assez bonne manière de procéder. Lorsque le géant commencerait à s'avancer, l'horreur de la réalité ferait oublier toutes les faiblesses de cette version des choses. Mais il fallait d'abord qu'il rende quelques autres visites à ces messieurs, la plupart plus faciles que celles-ci ; ensuite de quoi il s'en prendrait à l'arrogant Nensen, avant d'entreprendre une action sur une plus vaste échelle.

Il exécuta Nensen une heure plus tard, en se contentant de renvoyer par rayon réfléchi sur cet individu l'éclair de sa propre arme. Quant à Deely, qui avait toujours passé pour indomptable, il se révéla être un vieil homme désarmé, qui céda volontiers quand il constata que Hedrock n'acceptait pas sa conversion tardive. Les autres ne furent que des obstacles mineurs dont il lui fallut rapidement vaincre la curiosité comme l'inertie intellectuelle. Il était 7 heures moins le quart le lendemain matin lorsque Hedrock prit un super-fortifiant, quelques vitamines, et se coucha pendant une demi-heure en attendant que tout cela fasse son effet.

Il dévora un énorme petit déjeuner et, quelques minutes avant 8 heures, brancha l'amplificateur de particules de sa tenue « d'affaires », le mettant au maximum de puissance. Le jour du géant était venu.

13

Quelques minutes avant que les premières nouvelles lui parviennent, Innelda déclarait d'un ton glacial :

— Pourquoi avons-nous toujours besoin d'argent ? Où va-t-il ? Notre budget annuel est énorme et je ne vois jamais que des rapports disant que telle grosse part est allée à tel secteur de l'administration générale ou à tel autre, et ainsi de suite jusqu'à l'écœurement. Le système solaire possède des richesses inestimables ; des milliards changent de mains chaque jour à la Bourse ; et pourtant le gouvernement n'a pas d'argent. Que se passe-t-il ? La perception des impôts se fait-elle mal ?

Il y eut un silence. Le ministre des Finances jeta un regard désespéré tout autour de la table du Conseil privé. Finalement, ses yeux se posèrent sur le Prince Del Curtin, comme implorant une intervention de sa part. Le prince hésita un moment avant de prendre la parole.

— Votre Majesté, dit-il, il me semble que ces conseils de cabinet s'enlisent dans une regrettable routine. Nous ne sommes plus là que pour écouter silencieusement vos reproches excessifs. En ce moment, vous vous plaignez continuellement comme une femme qui, ayant dépensé tout l'argent du ménage, houspille son mari en lui reprochant de ne plus avoir de fonds.

Elle mit un certain temps à se rendre compte de tout ce que cela sous-entendait. Elle était même si habituée à ce que son cousin lui parlât en privé avec la franchise la plus crue qu'elle ne s'était d'abord pas aperçue que cette remarque acerbe venait de lui être faite au cours d'une réunion officielle du Conseil des ministres. Elle

nota distraitement que les autres hommes assis autour de la table paraissaient maintenant soulagés, mais elle pensait bien trop à ce qu'elle allait dire pour que le sens de ces mots lui soit pleinement apparu.

— Je suis lasse, dit-elle d'un ton agressif, qu'on me dise continuellement que nous n'avons pas d'argent pour supporter les dépenses normales de l'État. Les dépenses de la maison impériale n'ont pas varié depuis des générations. La maintenance de mes biens propres est faite à mes frais, non à ceux de l'État. On m'a dit cent fois que nous imposons les sociétés et les individus jusqu'à l'extrême limite et que les milieux d'affaires se plaignent de ce fardeau. Si ces astucieux hommes d'affaires voulaient bien examiner leurs livres de comptes, ils ne tarderaient pas à s'apercevoir que d'autres prélèvements sont faits sur leurs ressources. J'entends par là les amendes levées par cette organisation odieuse et illégale qu'est la Guilde des Armuriers. Elle taxe ce pays bien plus que le gouvernement légal. Ils prétendent ne faire que vendre des armes, mais c'est là une des plus grandes fraudes qui ait jamais été commise à l'égard du peuple. Ils s'y prennent habilement de façon à s'attirer l'appui des individus les plus cupides parmi les masses dépolitisées. Tout le monde sait très bien qu'il suffit de prétendre qu'on a été escroqué par telle ou telle société pour que les tribunaux secrets des Armuriers vous fassent justice. La question est de savoir à quel moment le profit légitime devient une escroquerie. C'est un problème d'ordre purement philosophique et à propos duquel on peut discuter sans fin. Mais ces tribunaux des Armuriers n'exagèrent que trop facilement le dol, donnent la moitié de la somme à l'accusateur et conservent le reste pour leur organisation. Je vous le dis, messieurs, il nous faut lancer une campagne. Nous devons convaincre les hommes d'affaires que la Guilde leur prend beaucoup plus d'argent que le gouvernement. Évidemment, si les hommes d'affaires étaient honnêtes, la chose n'offrirait aucune difficulté et les petits saints de la Guilde apparaîtraient comme les voleurs qu'ils sont puisque, aussi bien, il leur faut de l'argent pour maintenir leur organisation.

Elle se tut un moment, à bout de souffle, et se souvint alors de ce que le Prince Del Curtin avait dit un moment plus tôt.

— Ainsi, lui dit-elle l'air mécontent, j'ai l'air d'une ménagère qui ronchonne, mon cher cousin ? J'ai dépensé tout l'argent d'un époux aimant et je...

Elle s'arrêta court, se souvenant soudain de l'expression de soulagement qu'elle avait lue sur le visage des membres du Conseil après la remarque du prince. Elle se rappela n'avoir pas prêté attention au fait que, tout à l'heure, elle s'était trouvée mise en accusation devant l'ensemble de son ministère.

— Ainsi, dit-elle violemment, c'est ma faute ! C'est moi qui ai dépensé inconsidérément comme une bourgeoise les deniers de l'État !

Une fois encore elle reprit sa respiration. Elle allait reprendre la parole, quand le stat qui se trouvait non loin de son fauteuil se manifesta :

— Votre Majesté, un message urgent vient juste d'arriver des provinces de l'Ouest. Un être humain géant de trente mètres de haut dévaste la zone industrielle de la ville de Denar.

— Comment ?

— Si vous le désirez, je vais vous en montrer des images. Le géant recule lentement devant les attaques des unités mobiles.

— Aucune importance... dit-elle, rejetant l'affaire d'un ton sec et supérieur. C'est sans doute un robot fabriqué par un fou. L'Armée de l'air en aura raison. Je n'ai pas le temps de m'intéresser à cela. Faites-moi un rapport plus tard.

— Très bien.

Suivit un silence. Elle demeurait immobile comme une statue, dardant des yeux de feu dans son visage très pâle.

— Serait-ce encore un coup des Armuriers ? murmura-t-elle enfin.

Après un moment d'hésitation, elle repoussa cette idée et revint précipitamment à ce qu'elle disait avant d'avoir été ainsi interrompue, allant au cœur même de l'accusation implicite.

— Prince, dois-je entendre que vous me rendez publiquement responsable de l'impasse financière dans laquelle se trouve le gouvernement ?

— Votre Majesté me comprend mal, dit le prince sans broncher.

Ce que j'ai dit, c'est que ces réunions du cabinet finissaient par n'être plus pour nous que des mercuriales. Chacun des ministres est responsable devant le parlement, et les critiques destructives ne sont d'aucune utilité.

Elle le regarda, stupéfaite, constatant avec fureur qu'il n'avait nullement l'intention d'enrober de fleurs sa première déclaration.

— Ainsi, dit-elle très vite, vous ne prenez pas au sérieux ma suggestion d'informer les hommes d'affaires des activités mensongères des Armuriers... vous ne considérez pas cela comme sérieux ?

— Non, dit-il, la regardant dans les yeux, la mâchoire crispée.

La respiration coupée une fois de plus, elle dirigeait sur lui de grands yeux surpris. Cela avait été dit devant tout le ministère.

— Et pourquoi donc ? dit-elle, prenant finalement un ton plus raisonnable. Cela aurait au moins l'avantage de faire taire un peu les critiques à rencontre du taux trop élevé de nos impôts.

— Si cela vous fait plaisir, dit le Prince Del Curtin, lancez donc une telle campagne. Cela ne fera probablement de mal à personne, mais cela n'améliorera guère nos finances non plus.

— Que cela me fasse plaisir ou non, là n'est pas la question, reprit-elle, de nouveau glaciale. Ma seule préoccupation, c'est le bien de l'État.

Le Prince Del Curtin préférait garder le silence et c'est en le regardant avec insistance qu'elle se décida à dire :

— Prince, vous et moi sommes liés par les liens du sang. Nous sommes dans le privé de bons amis, bien que nous ayons déjà eu de violents désaccords sur bien des sujets. Cependant, vous venez de laisser entendre que je tolère que mes intérêts privés influent sur mes responsabilités dynastiques. J'ai bien sûr toujours pensé qu'on ne peut être deux personnes à la fois, et que chaque acte public d'un être humain reflète toujours plus ou moins ses options intimes. Mais il y a une marge entre le reflet involontaire des opinions personnelles sur l'action et le fait de dire qu'une politique n'est calculée qu'en fonction d'intérêts privés. De quelle façon ai-je fait de tels calculs ? Qu'est-ce donc qui vous amène soudain à émettre un jugement qui contient tant de sous-entendus ? Eh bien, j'attends

votre réponse.

— « Soudain » est le mot exact, dit sèchement le prince. Il y a plus d'un mois que je participe à ces réunions en écoutant avec une surprise de plus en plus grande vos tirades excessives. Et je me suis posé une question. Voulez-vous savoir quelle est cette question ?

En elle, la femme hésita. Mais comme la réponse du prince avait déjà pris un tour qui la mettait mal à l'aise, elle préféra se jeter à l'eau :

— Dites-le donc.

— La question que je me suis posée, dit le Prince Del Curtin, était celle-ci : « Qu'est-ce donc qui la trouble ainsi ? Où veut-elle donc en venir ? » Maintenant, je connais la réponse qui jusqu'alors ne me paraissait pas évidente. Nous sommes tous, ici, conscients de votre évidente obsession au sujet des Fabricants d'Armes. En deux occasions différentes, vous vous êtes montrée prête à dépenser généreusement les deniers de l'État pour entreprendre quelque nouvelle action contre les Armureries. Le premier incident s'est produit voici quelques années, et nous a tant coûté que la dette n'en a été amortie que l'année dernière. Et puis, voici quelques mois, vous avez commencé à me faire des allusions mystérieuses et enfin vous avez demandé au cabinet de voter un crédit considérable, dans un but que vous n'aviez pas alors déclaré et que vous ne nous avez toujours pas avoué depuis. Or, la flotte aérienne a été brusquement mobilisée ; les Armuriers ont prétendu que vous aviez eu des contacts avec l'inventeur d'un moteur interstellaire afin de supprimer cette invention. Nous avons financé aussitôt une contre-propagande et l'affaire a disparu de l'actualité, mais il en reste un trou colossal dans notre budget. J'aimerais bien savoir pourquoi vous avez cru nécessaire de faire construire huit canons énergétiques de cent millions de cycles, au prix d'un milliard huit cents millions l'unité. S'il vous plaît, comprenez-moi bien, je ne vous demande pas de nous expliquer cela. Je sais, d'après certaines de vos confidences, que l'affaire a eu une heureuse conclusion. Mais la question demeurait pour moi : pourquoi, alors, n'étiez-vous pas encore satisfaite ? Qu'est-ce qui vous troublait ? Je viens de trouver qu'il s'agissait d'un problème intime et non extérieur, personnel et non politique.

Elle se sentait incapable de réagir, mais elle ne voyait pas encore où il voulait en venir. Elle hésita à parler. Elle était perdue : le Prince continuait.

— Innelda, vous avez trente-deux ans et vous n'êtes pas encore mariée. Selon certaines rumeurs – veuillez m'excuser d'en faire état – vous auriez des amants par centaines, mais je sais quant à moi de façon certaine que ces rumeurs sont dénuées de fondement. Aussi, pour dire crûment les choses et une fois pour toutes, il est temps pour vous de vous marier.

— Voulez-vous dire par là, dit-elle d'une voix de fausset, que je doive par un édit réunir tous les jeunes hommes de la nation, leur imposer quelques exploits sportifs et épouser celui qui vaincra.

— La chose est tout à fait inutile, dit le prince calmement, puisque vous êtes d'ores et déjà amoureuse.

Un murmure courut autour de la table du Conseil. Il y eut des sourires aimables.

— Votre Majesté, commença un des ministres, c'est bien la meilleure nouvelle que j'aie entendue depuis...

Mais l'expression de la souveraine le contraignit au silence. Comme si elle n'avait pas entendu l'interruption, elle dit :

— Prince, je suis fort surprise. Et qui serait l'heureux jeune homme ?

— Sans doute l'un des hommes les plus extraordinaires que j'aie jamais rencontrés, charmeur malgré la puissance de sa personnalité et tout digne de votre main. Il est venu au palais voici environ huit mois, et vous avez immédiatement été captivée par lui. Malheureusement, en raison de ses antécédents politiques, il y a eu conflit dans votre esprit entre vos désirs naturels et votre obsession.

Elle savait maintenant de qui il parlait, et elle tentait vainement de le faire changer de conversation.

— Je suppose, dit-elle, que vous ne voulez pas faire allusion à ce jeune homme que j'ordonnai de pendre voici deux mois, mais que j'ai ensuite gracié.

— Je reconnais, dit en souriant le Prince Del Curtin, que la sévérité de votre verdict à son égard m'a un moment surpris, mais ce n'était finalement que l'un des aspects du conflit non moins

sévère qui se livrait en vous-même.

— Il me semble me souvenir, dit Innelda calmement, que vous n'avez pas opposé grande résistance à l'ordre d'exécution.

— J'étais absolument bouleversé. J'ai une loyauté congénitale envers votre personne et vos accusations contre lui me remplissaient de confusion. Ce n'est que bien plus tard que j'ai compris combien tout cela s'agençait.

— Comment, vous croyez que je n'étais pas sincère en donnant l'ordre d'exécution ?

— Dans ce monde, dit le prince, les gens détruisent sans cesse ceux qu'ils aiment. Il arrive même qu'ils se suicident, détruisant ainsi la personne qu'ils aiment le plus.

— Qu'est-ce que tout cela a à voir avec le conflit qui se livre en moi-même et qui – selon vous – fait de moi une sorte de mégère ?

— Voici deux mois, vous m'avez dit que vous aviez informé le capitaine Hedrock... (Del Curtin la sentit se raidir au moment où, pour la première fois, il jetait ce nom dans la conversation) que vous le prieriez de revenir au palais dans deux mois. Le temps s'est écoulé – et voilà que vous ne pouvez vous décider à le rappeler.

— Entendriez-vous par là que mon amour se soit affaibli ?

— Non pas, dit-il tranquillement, mais vous vous êtes soudain rendu compte que le rappeler serait un acte autrement capital que vous ne l'imaginiez lorsque vous avez fixé cette limite de temps. Vous avez compris que cela équivaudrait à reconnaître que la situation est bel et bien celle que je viens de décrire.

— Messieurs, dit Innelda en se levant, tout ceci constitue pour moi une révélation. Je suis certaine, ajouta-t-elle avec un sourire condescendant, que mon cousin ne pense qu'au bien commun et que, en un sens, ce serait une excellente chose que je me marie. Mais j'avoue n'avoir jamais pensé que le capitaine Hedrock pût être l'individu qui aurait à supporter mes scènes de ménage pour le restant de ses jours. Malheureusement, il y a une troisième raison pour laquelle j'hésite à me marier, et il faudrait l'ajouter aux deux raisons de conflit psychologique mentionnées par le Prince. Je...

Le télestat situé à côté de son fauteuil se déclencha encore :

— Vôtre Majesté, les Armureries viennent de publier tin

communiqué concernant l'affaire du géant.

Innelda se rassit, désarçonnée. Elle avait oublié ce titan pour elle dépourvu de sens et son insensé programme destructeur.

— Je lirai cette déclaration plus tard, dit-elle agrippant la table. Quel en est l'essentiel ?

Après une interruption du speaker, ce fut une autre voix, plus grave, qui prit la parole :

— Un communiqué spécial vient d'être publié à l'instant par la Guilde des Armuriers. Leur Conseil dénonce l'activité du géant de trente mètres qui vient de dévaster les zones industrielles de Denar et Lenton. Les Armuriers déclarent que les rumeurs selon lesquelles ce géant serait un robot lancé par eux sont absolument dénuées de tout fondement et ils signalent qu'ils feront tout ce qui est en leur pouvoir pour capturer ce géant. Comme nous l'avons dit précédemment, le géant a...

— Messieurs, dit-elle, fermant l'appareil et faisant claquer ses doigts, je crois que chacun de vous ferait mieux de gagner son bureau et d'y attendre les événements. L'État est en danger et, cette fois... (elle jeta un regard à son cousin) cette fois il ne semble pas que cela provienne d'un calcul de ma part. Au revoir, messieurs, bonne journée, dit-elle, levant la séance.

Selon l'habitude, les ministres restèrent à leur place, attendant qu'elle eût quitté la salle des séances. Arrivée à son appartement, elle attendit quelques minutes puis appela le bureau du Prince Del Curtin, dont le visage s'inscrivit presque aussitôt sur l'écran, plein d'interrogations.

— Alors, suis-je fou ?

— Bien sûr que non. Vous le savez mieux que personne. Mais, Del, dit-elle, changeant de sujet, sait-on ce que veut le géant ?

— Oui, qu'on révèle le secret du vaisseau interstellaire.

— Oh ! alors, c'est un coup des Armureries.

Le prince secoua la tête.

— Je ne crois pas, Innelda, dit-il d'un ton grave. Ils ont publié un deuxième communiqué ces toutes dernières minutes, se rendant compte sans doute qu'on ferait le lien entre le géant et leur propagande d'il y a six semaines. Ils réitèrent leur demande que

vous révéliez la dérive interstellaire au peuple, mais nient avoir aucune collusion avec le géant et s'offrent une fois de plus à aider à sa capture.

— Leurs dénégations sont ridicules, face à la réalité.

— Innelda, dit vivement le Prince Del Curtin, si le géant poursuit ses destructions, je crois que vous feriez mieux d'agir au lieu de continuer à accuser la Guilde.

— Venez-vous déjeuner ? demanda-t-elle.

— Non. Je vais à Denar.

— Faites attention à vous, Del, dit-elle, angoissée.

— Oh ! je n'ai nullement l'intention de me faire tuer !

— J'en suis certaine, dit-elle éclatant brusquement d'un rire nerveux. Vous me direz plus tard pourquoi vous allez là-bas.

— Ce n'est pas un secret. J'y ai été invité par l'Armée de l'air. Je crois qu'ils souhaitent avoir en haut lieu un témoin des efforts qu'ils déploient, de sorte qu'on ne puisse les accuser plus tard de ne pas avoir fait tout ce qui était en leur pouvoir. Salut, dit-il.

— Au revoir, dit Innelda, débranchant son stat.

Elle passa le reste de la matinée à dicter des lettres. A midi, dans la grande salle à manger, tant de regards anxieux se tournaient vers elle que, lorsqu'elle eut regagné ses appartements, elle prit immédiatement les nouvelles et jeta un coup d'œil sur le géant. La première image qu'elle en eut le montrait ravageant une rue d'une ville. Il avait l'air d'un fou de taille monstrueuse, d'un véritable démon destructeur. Elle le regardait, gagnée par une horreur croissante, ne pouvant en croire ses yeux. Au fur et à mesure de sa progression, les immeubles s'effondraient et il brillait au soleil comme un horrible chevalier dans une armure étincelante.

Elle vit un destroyer s'approcher de lui et faire feu de ses quarante mitrailleuses énergétiques ; les rayons éclaboussèrent le géant d'un arc-en-ciel incandescent, s'écrasant autour de lui comme s'il avait été lui-même un invincible écran pare-énergie. Mais elle remarqua, fronçant le sourcil, qu'après l'attaque, il sautait derrière un haut édifice et s'allongeait à demi derrière celui-ci, tandis que le destroyer revenait à la charge. Ayant perdu sa proie de vue, le destroyer s'abstint de tirer et revint quelques minutes plus tard avec

deux autres navires, mais le géant était déjà loin, laissant derrière lui un champ de ruines, des immeubles rasés. Il mit une petite boutique entre lui et le feu rayonnant des vaisseaux, paraissant immunisé et même inattentif aux flots énergétiques déversés sur lui. Innelda pensa qu'il n'aimait guère être directement sous leur feu, mais qu'il pouvait le supporter. Quant à l'énergie qui venait indirectement sur lui, elle ne l'inquiétait nullement. Sur quoi, haussant les épaules, elle coupa l'émission. La scène s'effaça instantanément de l'écran.

Fatiguée, elle s'étendit pendant une heure. Sans doute avait-elle dormi, car ce fut son stat de chevet qui l'éveilla. C'était le Prince Del Curtin, qui semblait désemparé.

— Innelda, avez-vous suivi l'affaire du géant ?

Elle se sentit désarmée. Elle avait à peine pris le temps de s'accoutumer à cette menace surgie ce matin du néant et qui déjà menaçait l'ordre des choses dans Isher. Elle trouva finalement une excuse :

— Quelle nouvelle spéciale ? J'ai été très occupée.

— Trente-quatre villes, Innelda. Une seule personne tuée pour l'instant, et encore n'est-ce qu'un accident. Mais pensez-y, c'est une chose très réelle, pas une plaisanterie. Le continent entier est en effervescence. Il ne détruit que les petites affaires, se gardant bien de toucher aux grandes sociétés. Une vague de rumeurs s'est élevée à son propos, et je ne crois pas que la moindre campagne de propagande soit utile à quoi que ce soit tant que cet individu sera dans les parages. Dites-moi, qu'est-ce qu'il y a de vrai dans cette histoire selon laquelle vous cacheriez le secret du moteur interstellaire ?

Elle eut un moment d'hésitation.

— Pourquoi demandez-vous cela ? dit-elle.

— Parce que si c'est vrai, dit-il sévèrement, et que ce soit là la cause de l'existence du géant, vous feriez mieux de songer sérieusement à révéler le secret au peuple le plus gentiment possible, car vous ne pouvez pas vous offrir le luxe de supporter les dévastations du géant un jour de plus.

— Mon cher, dit-elle avec une froide détermination, nous le

supporterons cent jours si cela est nécessaire. Si un appareil permettant d'atteindre les étoiles devait être mis au point, la Maison d'Isher, dans les circonstances présentes, s'y opposerait.

— Et pourquoi ?

— Parce que... (et sa voix se fit forte et sonore) notre population s'en irait émigrer dans toutes les directions. En moins de deux cents ans, on verrait naître des milliers de familles royales et de gouvernements souverains dont l'autorité s'étendrait sur des centaines de planètes, et se déclarant la guerre les uns aux autres comme les rois et les dictateurs d'autrefois. Et le peuple qu'ils détesteraient le plus serait celui de l'antique Maison d'Isher, dont la seule présence et survie rendraient ridicules leurs prétentions. La vie sur Terre ne serait plus alors qu'une longue série de guerres contre les autres systèmes stellaires. Sans doute, dit-elle l'air crispé, vous paraît-il absurde de réfléchir deux cents ans d'avance à une telle situation, mais une famille comme la nôtre, qui règne sans interruption depuis près de quatre mille huit cents ans, a appris à penser en termes de siècles. Un jour, dit-elle en terminant, lorsque notre administration aura mis au point une méthode efficace pour organiser et contrôler l'émigration stellaire, alors nous pourrons approuver une telle invention. Jusque-là...

Elle se tut. Del Curtin hochait la tête et son mince visage aux lignes accusées paraissait pensif.

— Vous avez évidemment raison, dit-il. Je n'avais pas réfléchi à ce côté de la question. On ne peut permettre un tel désordre. Mais comme notre situation se dramatise d'heure en heure, Innelda, permettez-moi de vous faire une suggestion.

— Oui.

— Elle va vous choquer.

— Allez-y, dit-elle tandis qu'une ride se creusait plus profondément sur son front.

— Parfait. Voici : la propagande des Fabricants d'Armes bénéficie des faits et gestes du géant, et pourtant ils ne cessent de dénoncer celui-ci. Il faut que nous les possédions là-dessus.

— Que voulez-vous dire ?

— Laissez-moi prendre contact avec eux. Nous pourrons

identifier les gens qui sont derrière le géant.

— Vous voulez dire que nous allons collaborer avec eux ! Ainsi, dit-elle, éclatant de colère, il faudrait, après trois mille ans, qu'une Impératrice d'Isher mendie l'aide de la Guilde des Armuriers ! Cela, jamais !

— Innelda, le géant est actuellement en train de ravager la cité de Lakeside.

— Oh !

Elle se tut. Pour la première fois de son règne, elle se sentait impuissante, désarmée. La glorieuse Lakeside, la seconde ville de l'Empire, qui ne le cédait en magnificence et en richesse qu'à la Cité Impériale ! Elle essayait de se représenter le géant à la brillante armure détruisant sur son passage la merveilleuse cité des lacs. Et, lentement, elle hocha la tête pour donner son accord. Il avait donc suffi d'une trop brève journée pour que, à l'exception d'une seule autre chose, le géant soit devenu le facteur le plus important dans un monde qui, pour elle, tremblait sur ses bases.

— Prince ! dit-elle après un instant d'hésitation.

— Oui.

— Le capitaine Hedrock m'a laissé une adresse. Voulez-vous essayer d'entrer en contact avec lui et dites-lui de venir au palais, dès ce soir si possible.

Son cousin la contempla pensivement et dit finalement avec simplicité :

— Eh bien, quelle est cette adresse ?

Elle la lui donna puis se laissa aller contre son siège, pour se détendre. Cela la soulagea au bout d'une minute de se rendre compte qu'elle venait de prendre deux grandes décisions.

Ce fut quelques minutes avant 5 heures de l'après-midi que le message de l'Impératrice, automatiquement enregistré et relayé, parvint à Hedrock. La requête lui demandant de venir au palais d'urgence le surprit. Il lui était difficile de croire qu'Innelda, gagnée par la panique, craignît à ce point pour le sort de la Maison d'Isher.

Il arrêta donc sa campagne de destructions et regagna son laboratoire secret. Parvenu là, il brancha un stat sur la longueur d'ondes secrète du Conseil de la Guilde des Armuriers, ou plutôt la

longueur d'ondes que ceux-ci croyaient tenir secrète, et déguisant sa voix, il dit :

— Membres du Conseil des Armuriers, je suis certain que vous avez déjà compris tout le bien que les faits et gestes des géants font à votre cause.

Hedrock pensa qu'il devait leur faire croire qu'il y avait plus d'un géant, car les Fabricants d'Armes étaient les mieux placés pour savoir qu'un individu ayant subi une telle amplification moléculaire vieillissait de cinq années toutes les trente minutes. Il poursuivit donc, sur un ton pressant :

— Les géants ont besoin de votre aide immédiate. Les Armuriers doivent maintenant prendre le relais pendant quinze minutes ou une demi-heure par personne. Ils n'auront pas besoin d'opérer des destructions, mais le seul fait qu'on les verra donnera une apparence de continuité à l'opération. Il est également important que les Armuriers reprennent immédiatement et très violemment leur campagne pour contraindre l'Impératrice à révéler sans tarder le secret du moteur interstellaire. Il est essentiel que le premier géant apparaisse au début de la soirée. Pour le salut et la défense des forces progressives de l'humanité, ne manquez pas à votre devoir.

Il se trouvait encore dans sa cachette un quart d'heure plus tard, lorsque le premier des géants apparut : la réponse était rapide. Trop rapide. Elle révélait qu'ils avaient leurs plans à eux et que l'organisation qui possédait finalement le plus grand pouvoir dans le système solaire réagissait avec la célérité d'un fin ressort d'acier. Il ne doutait pas qu'il entrât, entre autres, dans leurs plans la volonté de connaître l'identité de la personne qui connaissait si bien leurs secrets. Il était même prêt à croire qu'ils savaient déjà de qui il s'agissait.

Aussi était-ce le moment de faire usage d'une de ses inventions secrètes. Pour commencer, il allait faire un petit voyage à l'aide d'une de celles qu'il avait là, dans sa retraite. Plus tard, quand viendrait la grande crise, il pourrait essayer d'utiliser une réplique qu'il avait depuis longtemps cachée dans la crypte funéraire du palais impérial. Les douze heures à venir allaient être décisives : la grande question était de savoir si les araignées supérieures allaient

le laisser agir. Elles ne donnaient pas signe de vie.

14

La nuit chaude et nuageuse flamboyait de lumières. La longue et célèbre Avenue de la Chance scintillait comme un écrin de joyaux tandis que Gonish s'y promenait. Des kilomètres de bijoux, mêlant au loin dans l'air et dans toutes les directions leurs couleurs. Des enseignes semblaient adresser personnellement au psycho-devin leur somptueux message de lumière :

Gagnez une fortune.
Entrez ici avec dix crédits.
Sortez-en avec un million.
Le Palais des Diamants.
10 000 000 de diamants à l'intérieur
Tentez votre chance
à une partie de diamants.

Au fur et à mesure que Gonish avançait, des dizaines d'établissements de ce genre frappaient son œil : le Palais des Rubis, le Palais d'Or, le Palais d'Émeraude, et bien d'autres qui n'étaient pas moins éclatants. Il arriva finalement à destination.

Le super-marché de la chance.
Mises à partir de cinq sous
sans limite supérieure.

Le psycho-devin s'arrêta, et eut un grave sourire. Il était parfait que l'Impératrice eût choisi pour lieu de leur rendez-vous un des

établissements lui appartenant à elle et pourvoyant aux plaisirs des masses laborieuses. Il saurait bien découvrir si elle savait où se trouvait Hedrock et lorsqu'il aurait le renseignement, il se retirerait prudemment.

Gonish étudia la foule. C'étaient surtout des jeunes gens qui entraient et sortaient par bandes du clinquant édifice. Leurs rires, le son de leurs jeunes voix ajoutaient à la splendeur de cette nuit rutilante de feux. Tout semblait normal, mais, avec une patience scientifique, il examinait les visages des gens qui allaient et venaient, analysant leur caractère d'après leur expression. Il ne lui fallut pas longtemps pour se rendre à la réalité : les trottoirs grouillaient d'agents de la police secrète impériale.

Gonish grimaça. Le Conseil des Armuriers avait demandé avec insistance que le rendez-vous se passât dans un lieu public. Il était compréhensible que la police secrète du gouvernement prît de grandes précautions, comme aussi il était normal que Sa Majesté ne tînt pas à ce que l'on sût qu'elle traitait avec les Fabricants d'Armes dès l'apparition des géants. On avait fixé la rencontre à 2 h 30 du matin. Il était maintenant – Gonish jeta un coup d'œil à sa montre – exactement 1 h 55.

Il resta là où il se trouvait, assez triste à la pensée que sa mission consistait à tenter de prendre Hedrock au piège. Cependant il avait été convaincu avec stupéfaction que l'homme qui était derrière les géants était bien Hedrock – son message ne laissait aucun doute – et cela semblait aux yeux de Gonish pleinement justifier les craintes du Conseil. Hedrock avait démontré par ses actes qu'il pouvait être dangereux et, étant donné qu'il n'avait pas tenté d'exposer son but alors qu'il en avait l'occasion, on devait le considérer comme coupable. Il était impensable qu'un homme qui possédait les secrets essentiels de la Guilde puisse rester et agir en liberté. Et si, comme le Conseil le croyait, l'Impératrice savait où il se trouvait, il fallait lui soutirer habilement cette information lors de l'entrevue qu'elle-même avait suggérée. Son ami Hedrock devrait donc mourir. En attendant, ce qu'il avait de mieux à faire, c'était de jeter un coup d'œil à l'intérieur.

Au-dedans, ce n'étaient que jardins, fontaines et machines de jeux. C'était beaucoup plus grand qu'on ne le supposait du dehors, à

la fois plus long et plus large. Une foule égale d'hommes et de femmes y grouillait. Nombre de femmes portaient des masques, ce que Gonish comprenait fort bien : ainsi, l'Impératrice d'Isher pourrait n'être qu'une femme masquée comme les autres. Il s'arrêta devant une machine éclatante de lumières : des chiffres criards clignotaient sur le velours noir d'un grand tableau. Pensivement, le psycho-devin regarda se dérouler plusieurs parties, essayant chaque fois d'imprimer dans son cerveau super-entraîné la structure mathématique du jeu. Enfin, il se décida à choisir trois nombres et à placer dix crédits sur chacun. Les lumières ralentirent leur giration, leur danse scintillante, pour faire place à une suite de nombres se déclenchant les uns après les autres. Le croupier annonça :

— 74, 29, 86. Le rapport est cette fois de 17 pour 1.

Tandis que Gonish ramassait ses cinq cent dix crédits, le croupier le considéra avec stupéfaction :

— Eh bien, s'écria-t-il, c'est la seconde fois de ma carrière que je vois quelqu'un gagner sur trois chiffres à la fois.

— C'est la suprématie de l'esprit sur la matière, dit gentiment le psycho-devin avant de s'en aller, peu intéressé par le jeu et sentant dans son dos le regard surpris du croupier.

Ce qu'il voulait, c'était trouver un jeu que ses connaissances et pouvoirs spéciaux ne lui donnassent pas la possibilité de résoudre. Il lui restait encore vingt-cinq minutes pour le trouver. Il arriva devant une énorme machine composée de boules et de séries de roues. Soixante boules, toutes numérotées, partaient du sommet et, lorsque les roues tournaient, descendaient graduellement, avançant de roue en roue. Plus elles descendaient bas, plus le rapport de la mise était grand, mais la première moitié de ce parcours compliqué ne comptait pas et rares étaient les boules qui descendaient très bas. Gonish comprit que la grande sensation du joueur consistait à regarder descendre la boule, palpitant de l'espoir qu'elle ne s'arrêterait pas jusqu'à la dernière seconde. Cela était assez simple. Tant et si bien que ses boules allèrent jusqu'au bout quatre fois de suite. Écœuré, Gonish empocha ses gains et arriva finalement devant un jeu composé d'une sphère de lumière blanche et noire. Les deux lumières se mêlaient en un seul rayon tourbillonnant qui, au bout d'un moment, devenait ou tout noir ou tout blanc. Il

s'agissait de parier s'il allait devenir noir ou blanc. Pour une fois, il n'était pas sûr de lui. Il paria finalement au hasard, sur le fait que le blanc était la couleur de la pureté. Le blanc perdit. Il regarda son argent partir et décida d'oublier la pureté. Le noir perdit. Derrière lui, une femme eut un franc rire et il s'entendit dire :

— J'espère, monsieur Gonish, que vous pouvez faire mieux que cela avec le géant. Mais veuillez, s'il vous plaît, nous suivre dans les salles privées.

Gonish se retourna. Trois hommes et une femme se tenaient là. L'un des hommes était le Prince Del Curtin. Sous le masque, le long visage et la bouche de la femme se révélaient comme étant de la lignée Isher. Ses yeux verts brillaient sous le masque et la voix d'or, si familière, achevait de l'identifier.

— Certainement, dit le psycho-devin, s'inclinant.

Ils se rendirent en silence dans un salon luxueux et s'assirent. Gonish prit son temps. Il avait plusieurs questions à poser. Mais, chose étrange, les allusions qu'il fit, comme par inadvertance, à Hedrock n'obtinrent en réponse que le silence. Au bout d'un moment, cela lui parut proprement surprenant. Gonish se laissa aller contre son fauteuil, étudiant les visages des trois hommes et de la femme, sincèrement décontenancé. Il dit à la fin, très prudemment :

— J'ai le sentiment que vous gardez pour vous vos renseignements.

Il pensait bien qu'ayant ainsi parlé, il n'allait certes pas les amener à les révéler de plein gré. Il n'y avait pas moyen de douter de leur franchise, car ils ne suspectaient nullement, de toute évidence, qu'il était en quête de Hedrock – et cependant il semblait y avoir un accord tacite entre eux quatre, comme quoi il ne fallait pas parler de ce personnage.

— Je vous assure, monsieur Gonish, dit le Prince Del Curtin, formulant le démenti au nom de tous, que vous faites tout à fait fausse route. Nous possédons tous quatre toutes les informations qu'il a été possible de recueillir à propos du géant. S'il l'on pouvait trouver dans le passé quelque clé permettant de découvrir son identité, vous la trouveriez sans doute dans nos esprits. Il vous suffit de poser les questions qui conviennent et nous y répondrons.

Cela était convaincant. Les choses allaient donc être plus difficiles qu'il n'avait cru et il se pouvait que, si dangereux que cela fût, il dût jouer cartes sur table.

— Vous faites erreur, dit lentement Gonish, en croyant que vous êtes la seule source valable d'information. Il est un homme, probablement le plus grand homme actuellement vivant, dont nous, à la Guilde des Armuriers, nous commençons à peine à entrevoir les extraordinaires facultés. Je veux nommer Robert Hedrock, qui a le rang de capitaine dans l'Armée de Votre Majesté.

A la grande surprise de Gonish, l'Impératrice se pencha vers lui, les yeux de braise, les lèvres vibrantes.

— Vous voulez dire, souffla-t-elle, que la Guilde considère Robert... le capitaine Hedrock... comme l'un des plus grands hommes du moment ? (Et, sans attendre de réponse, elle se tourna vers le Prince Del Curtin :) Vous voyez, dit-elle, vous voyez bien !

— Votre Majesté, dit calmement le prince en souriant, j'ai toujours tenu le capitaine Hedrock en très haute estime.

La jeune femme fixa Gonish par-dessus la table et dit d'un étrange ton de bonne compagnie :

— Je vais veiller à ce que le capitaine Hedrock soit informé de votre désir de le rencontrer d'urgence.

Elle savait donc où il était ! C'était déjà cela de gagné. Qu'importait le reste ? Gonish se laissa de nouveau aller dans son siège, avec tristesse. Aviserait-elle vraiment Hedrock ? Il imaginait le rire sardonique de celui-ci, apprenant la nouvelle. Gonish se raidit : sa situation, au fond, était mauvaise ; les Fabricants d'Armes attendaient, pour agir, le résultat de cette rencontre. Et pourtant il n'avait à vrai dire rien obtenu. Il ne faisait aucun doute que ces gens ne demandaient qu'à se débarrasser au plus tôt du géant, tout comme les Armuriers voulaient au plus tôt mettre la main sur Hedrock. L'ironie du sort était que la mort de Hedrock résoudrait à la fois les deux problèmes. Faisant effort sur lui-même, Gonish les gratifia de son plus beau sourire.

— Excusez-moi, mais il semble exister entre vous une sorte de mystère à propos du capitaine Hedrock. Puis-je savoir de quoi il retourne ?

Chose stupéfiante, cette question fit se peindre la plus entière surprise sur le visage du Prince Del Curtin.

— J'aurais cru, dit-il enfin poliment, qu'il y avait longtemps que vous saviez que deux et deux font quatre. Ou bien serait-il possible que, seul de tous les habitants du système solaire, vous ne vous rendiez par compte de ce qui s'est passé cette nuit ? Où étiez-vous depuis 7 h 45 ?

Ce fut le tour de Gonish d'être stupéfait. Dans son désir d'avoir l'esprit clair pour cette rencontre, il était venu tôt dans la Cité Impériale. A 7 h 30, il était entré dans un petit restaurant tranquille. Il en était sorti une heure et demie plus tard et s'était rendu au théâtre. Le spectacle s'était terminé à 11 h 53. Depuis lors, il s'était promené dans les rues, sans se préoccuper des dernières nouvelles. Il ne savait rien.

Le Prince Del Curtin avait repris la parole :

— Il est vrai que, dans un tel cas, on tient secrète l'identité de l'homme en question, mais...

— Prince ! s'écria l'Impératrice, la voix basse, nerveuse. (Les hommes la regardèrent tandis qu'elle continuait :) N'en dites pas plus. Il y a quelque chose qui semble louche dans cette histoire. Toutes ces questions à propos du capitaine Hedrock recouvrent une arrière-pensée. Ces gens ne s'intéressent guère au géant lui-même.

Sans doute consciente que son avertissement était tardif, elle se tut et regarda Gonish, et l'expression de son regard éveilla de la pitié en lui. Jusqu'à ce moment-là, il n'avait jamais vraiment cru que l'Impératrice d'Isher fût tout à fait humaine. Mais il ne pouvait être question de pitié en cette affaire ! D'un geste brusque, Gonish porta sa main à sa bouche, tirant sa manche, et, il dit d'une voix claironnante dans le petit émetteur radio qui y était dissimulé :

— Le capitaine Hedrock se trouve dans les appartements privés de l'Impératrice et...

Les trois hommes furent prompts. Ils fondirent sur lui de concert. Gonish n'offrit aucune résistance et se laissa tranquillement arrêter. Au bout d'un moment, il éprouva du soulagement : lui qu'on avait contraint de trahir son meilleur ami, il allait mourir lui aussi.

15

Les dégâts consistaient principalement en une brèche faite dans un couloir central du palais et en quelques trous faits dans ce même couloir, où avait eu lieu le combat, par des armes énergétiques. Le Prince Del Curtin se trouvait auprès de l'Impératrice. Il lui dit avec angoisse :

— Votre Majesté ne devrait-elle pas essayer de dormir un peu ? Il est plus de 4 heures du matin. Comme les Fabricants d'Armes n'ont pas répondu à nos appels répétés, on ne peut rien faire d'autre cette nuit pour votre mari... pour le capitaine Hedrock.

D'un geste las, elle l'écarta. Une pensée la traversait, si douloureuse qu'elle la ressentait presque comme une douleur physique ; une pensée infernale. Il fallait qu'elle le retrouve. Quelque sacrifice qu'elle dût faire, Hedrock devait lui revenir. Il était étrange, se disait-elle, qu'elle qui avait été jusqu'alors si froide, si intraitable, si calculatrice, si inhumainement impériale... il était étrange que finalement elle se montrât pareille à toute femme amoureuse.

C'était comme si, dès le premier moment qu'elle avait accordé son cœur à cet homme, tout l'équilibre biochimique de son être s'était trouvé transformé. Lorsque Hedrock s'était fait annoncer la veille au soir, à 6 heures, sa résolution était déjà prise. Elle se disait que c'était une décision purement intellectuelle, provenant du fait qu'il fallait bien que la Maison d'Isher eût un héritier. Il était vrai qu'elle n'avait jamais envisagé qu'un autre que Hedrock pût en être le père. Dès la première audience qu'elle lui avait accordée, huit mois plus tôt, il avait froidement annoncé qu'il n'était venu au palais que dans le seul but de l'épouser. Cela l'avait amusée, l'avait mise en

fureur, mais l'avait fait aussitôt classer dans une catégorie à part : c'était le seul homme qui eût jamais demandé sa main. Les choses en ce domaine avaient toujours été très claires à ses yeux et elle avait souvent ressenti vivement la situation malaisée d'autres hommes qui pouvaient éprouver à son égard du désir, ou souhaiter l'épouser. L'étiquette de la cour leur interdisait d'y faire allusion. La tradition voulait que ce fût elle qui fît le premier pas. Elle ne l'avait jamais fait.

Et au moment crucial, le seul auquel elle avait pensé, c'était le seul homme qui eût jamais osé se proposer. A 6 heures, il était venu, en réponse à son pressant appel, et il avait accepté un mariage immédiat. La cérémonie avait été simple, mais publique. Publique en ceci qu'elle avait fait part au peuple de son union devant l'écran des télestats, de telle sorte que tout l'Empire avait pu la voir et l'entendre prononcer les paroles d'union. Hedrock n'était pas apparu à ses côtés et son nom n'avait pas été cité. On avait parlé du « distingué officier qui avait gagné l'estime de Sa Majesté ». Il n'était qu'un prince consort, et comme tel, devait rester dans l'ombre.

Seuls les Isher avaient de l'importance : les hommes et les femmes qu'ils épousaient restaient des personnes privées. Telle était la loi, et elle n'avait jamais pensé qu'elle fût mauvaise. Tel n'était plus maintenant son avis, mais c'était que, depuis 10 heures, elle avait été sa femme et que son métabolisme s'était transformé. Les pensées qu'elle avait maintenant étaient différentes de toutes celles qu'elle avait eues jusque-là. Des pensées curieuses pour elle : comment elle porterait les enfants de l'homme qu'elle avait choisi, comment elle les élèverait, comment la vie du palais serait transformée pour que les enfants puissent y vivre. Au bout de six heures de vie commune, elle lui avait fait part de son rendez-vous avec Edward Gonish. Et elle y était allée avec le souvenir d'une étrange expression dans ses yeux à lui. Et maintenant il y avait ces dégâts dans le palais, la conscience terrible qu'il était parti, arraché au cœur de l'Empire par ses vieux ennemis.

Elle s'aperçut que quelque chambellan revoyait une liste des diverses précautions qui avaient été prises pour empêcher que la nouvelle de l'attaque du palais ne soit connue dans le public. On

avait interdit toute émission à ce sujet. Tous les témoins avaient juré de n'en rien dire, sous peine de sanctions sévères. A l'aube, tout serait réparé, il n'y aurait plus de traces, et tout ce qu'on en pourrait dire par la suite n'apparaîtrait plus que comme des rumeurs dénuées de fondement, dont on pourrait sourire. C'était vraiment, elle en convenait, supprimer efficacement et rapidement tout témoignage de l'événement. Cela était très important, certes. Le prestige de la Maison d'Isher aurait pu subir un dommage. Mais le succès des mesures de censure rendait tout cela secondaire. Elle distribuerait des récompenses, des honneurs aux collaborateurs – mais pour l'instant, la seule chose qui lui importât, c'était qu'elle devait reprendre son époux.

Lentement, elle émergea de ses idées noires. Maintenant, les machines affectées à la réparation avaient été éloignées de ses appartements pour aller dans le couloir endommagé. Son esprit se reportait plus loin encore, bien qu'attentif à tout ce qui l'entourait. Ce qu'il fallait d'abord, c'était reconstituer exactement ce qui s'était passé, et ensuite agir. Concentrée sur son but, elle examina les murs endommagés et ses yeux verts lancèrent des éclairs, car elle se dit à haute voix, en essayant de retrouver son ancienne ironie, que, mise à part la brèche initiale, la direction des traces de brûlures laissées par les armes rayonnantes prouvait que la majeure partie des dégâts avait été faite par les troupes impériales.

— Ils n'en avaient qu'au capitaine Hedrock, dit en grimaçant l'un des officiers. Ils ont utilisé un rayon paralysant inconnu qui renversait nos hommes comme des quilles. Les hommes s'en remettent petit à petit et ils n'ont aucune trace de blessure, un peu comme ce qui est arrivé au Général Grall quand il a cru mourir d'une crise cardiaque après avoir été visé par le capitaine Hedrock au cours du déjeuner, voici deux mois.

— Mais comment cela s'est-il passé ? demanda-t-elle avec irritation. Qu'on m'amène quelqu'un qui ait vu quelque chose. Le capitaine Hedrock dormait-il lorsque l'attaque a eu lieu ?

— Non... dit prudemment l'officier. Non, Votre Majesté, il était en bas, dans la crypte funéraire.

— Où ?

— Votre Majesté, dit le soldat, l'air malheureux, dès que vous et

votre escorte avez quitté le palais, le capitaine Hedr... votre consort...

— Appelez-le le Prince Hedrock, dit-elle avec impatience.

— Merci, Votre Majesté. Le Prince Hedrock, donc, est descendu à la crypte, dans une des vieilles salles funéraires, dans une partie éloignée d'un mur...

— Il... quoi ?... Continuez !

— Oui, Votre Majesté. Naturellement, en raison de sa nouvelle situation, nos gardes lui ont apporté tout leur concours pour ouvrir une partie du mur métallique et pour la transporter ici jusqu'aux ascenseurs et jusqu'à ce couloir.

— Évidemment.

— Les soldats m'ont fait rapport et m'ont dit que ce fragment de mur métallique n'avait aucun poids, mais qu'il semblait opposer une sorte de résistance inerte à tout déplacement. Il avait environ soixante-cinq centimètres sur deux mètres et le cap... le Prince Hedrock le traversa et disparut ; puis il revint et...

— Quoi ? Colonel, que dites-vous...

— Excusez mon imprécision, Votre Majesté, dit l'officier, faisant la révérence. Je n'ai pas vu tout cela, mais j'ai rassemblé morceau par morceau des récits divers. Quant à moi, ce que je considère comme le plus important, c'est ce que j'ai vu de mes propres yeux : je l'ai vu pénétrer dans ce morceau de blindage mural, disparaître et reparaître parmi nous une minute plus tard.

L'Impératrice demeurait immobile, l'esprit vide. Elle savait bien qu'elle parviendrait à connaître les faits dans leur entier, mais pour l'instant, tout cela lui paraissait incompréhensible, elle se sentait hébétée par ces phrases qui n'avaient pas de sens en elles-mêmes. Le capitaine Hedrock s'était rendu dans les souterrains du palais, dans les tombeaux des ancêtres, en avait remonté un fragment de mur, et ensuite quoi ? Elle avait posé la question d'une voix aiguë et le colonel répondit :

— Ensuite, Votre Majesté, il a apporté ce morceau de mur métallique ici et a attendu.

— Était-ce avant l'attaque ?

Pendant l'attaque, dit l'officier, secouant la tête. Il était encore

dans la crypte lorsque la brèche dans le mur extérieur a été faite par le feu concentré des navires des Fabricants d'Armes. C'est moi personnellement qui, en tant que chef des gardes du palais, l'ai averti de ce qui se passait. Cet avertissement n'a fait qu'accélérer son retour à la surface, où il a été fait prisonnier.

De nouveau, elle se sentit un bref moment désemparée. Maintenant, la description semblait assez claire. Pourtant cela n'avait pas de sens. Hedrock devait se douter de ce qui allait se passer, puisqu'il s'était rendu de façon déterminée dans les caveaux peu après qu'elle fut partie pour son rendez-vous avec Edward Gonish. Jusque-là, tout allait bien. On avait l'impression qu'il avait un plan. Ce qui était étrange, c'était qu'il fût revenu à la surface, presque sous les yeux des troupes des Armuriers et des gardes du palais, qu'il eût apparemment utilisé le fragment de mur métallique comme transmetteur pour se rendre quelque part, comme les gens de la Guilde étaient réputés pouvoir le faire. Mais, au lieu de rester au loin, il était revenu. Follement, il était revenu, permettant aux Armuriers de le faire prisonnier. Finalement, sans espoir, elle dit quand même :

— Qu'est-il advenu de ce fragment de mur métallique ?

— Il a brûlé aussitôt après que le Prince Hedrock eut adressé un solennel avertissement au conseiller Peter Cadron, qui était à la tête des attaquants.

— Un avertissement... Prince, dit-elle se tournant vers Del Curtin, peut-être pourrez-vous tirer de tout cela un témoignage cohérent. Pour ma part, je m'y perds.

— Nous sommes tous fatigués, dit calmement le prince. Le colonel Nison, Votre Majesté, a été sur le qui-vive toute la nuit. Colonel, dit-il en se tournant vers l'officier qui rougissait, si je comprends bien, ce sont les canons des vaisseaux spatiaux des Fabricants d'Armes qui ont fait la brèche dans le mur d'enceinte au bout de ce corridor. Un de leurs appareils est alors entré par la brèche et a déposé dans ce couloir des hommes qui semblaient immunisés contre le feu des nôtres. Est-ce bien cela ?

— Exactement, Monseigneur.

— Ils avaient à leur tête Peter Cadron, membre du Conseil de la Guilde, et lorsqu'ils parvinrent à un certain endroit du couloir, le

Prince Hedrock les attendait. Il avait apporté là une sorte de plaque de métal, une manière de bouclier électronique, d'un mètre sur deux environ, qu'il avait ramené d'une cachette dans la crypte funéraire. Il se tenait à côté, il a attendu que tout le monde puisse le voir, puis il a traversé la plaque et, ce faisant, a disparu. Cette plaque est restée là. Une force extérieure l'y maintenait sans doute, comme elle l'avait maintenue dans les caveaux, ce qui explique la résistance que les soldats ont éprouvée en la montant ici à la demande du Prince Hedrock. Or, une minute après avoir disparu, le Prince Hedrock est ressorti de cette sorte de bouclier et, faisant face aux hommes des Armureries, a adressé un avertissement solennel à Peter Cadron.

— Parfaitement exact, Monseigneur.

— Qu'a-t-il dit dans cet avertissement ?

— Il a demandé au conseiller Cadron s'il se souvenait que les statuts des Armureries interdisaient formellement, pour quelque raison que ce soit, de s'en prendre au siège du Gouvernement impérial et lui a fait savoir que la Guilde des Armuriers tout entière regretterait ce coup de main, que cela lui servirait à se rappeler qu'elle n'était qu'un des deux aspects de la civilisation d'Isher.

— Il a dit cela ! s'écria l'Impératrice, les yeux écarquillés. Prince, dit-elle se tournant vers lui d'un seul coup, vous avez entendu ?

Le prince s'inclina vers elle, puis se tourna de nouveau vers le colonel Nison.

— Voici ma dernière question : est-ce que, selon vous, le Prince Hedrock semblait en mesure de mettre à exécution sa menace contre les Armuriers ?

— Nullement, Monseigneur. J'aurais pu l'abattre moi-même de l'endroit où je me trouvais. J'estime qu'il était dès lors à leur merci.

— Merci, dit le prince. C'est tout.

Restait le fait qu'elle devait aller à son secours. Elle marchait de long en large. L'aube était venue, dispensant par les grandes fenêtres une lumière molle qui éclairait certains recoins de l'appartement, mais n'était pas sensible sous l'éclairage artificiel du centre des pièces. Elle vit que le Prince Del Curtin la considérait avec inquiétude. Elle ralentit le pas.

— Je ne puis croire cela, dit-elle. Je ne puis croire que le

capitaine Hedrock ait parlé par pure bravade. Il est possible qu'il y ait quelque organisation dont nous ne sachions rien. De fait... Prince, dit-elle, presque férocement, il m'a dit qu'il n'était pas, n'avait jamais été, ne serait jamais un homme des Fabricants d'Armes.

— Innelda, dit Del Curtin, fronçant le sourcil, vous vous énervez pour rien. Il ne peut rien se passer. Les hommes, étant ce qu'ils sont, manifestent tôt ou tard les pouvoirs qu'ils ont. Cela est aussi vrai que la loi de relativité d'Einstein. Si une telle organisation existait, nous le saurions.

— Nous en avons perdu les clés, ne le voyez-vous pas ? dit-elle, la voix tremblante de désespoir. Il est venu ici pour m'épouser. Il y a réussi. Cela montre l'importance de cette organisation. Et le bout de mur métallique qu'il a retiré de la crypte funéraire, comment était-il là ? Que dites-vous de cela ?

— A coup sûr, dit le prince d'une voix égale, les Isher ne sauraient être que les ennemis mortels d'une telle organisation secrète, à supposer qu'elle existe.

— Les Isher, dit-elle, glaciale, sont en train d'apprendre qu'ils sont des êtres humains tout autant que des souverains, et que le monde est grand, trop grand pour qu'un esprit ou un groupe d'esprits puisse l'embrasser en son entier.

Tous deux se regardèrent, comme deux individus à bout de nerfs. Ce fut l'Impératrice qui se maîtrisa la première.

— Cela semble incroyable, prince, dit-elle d'un ton las, que vous et moi, qui sommes presque frère et sœur, soyons à deux doigts de nous quereller. J'en suis désolée.

Elle s'avança et mit sa main dans la sienne. Il la prit et l'embrassa. Il y eut des larmes dans ses yeux et il se raidit.

— Votre Majesté, dit-il très vite, j'implore votre pardon. J'aurais dû avoir égard à ce que vous venez de supporter. Ordonnez, et je vous obéirai. Nous avons la puissance. Un milliard d'hommes prendront les armes à votre commandement. Nous pouvons menacer les Armuriers de leur faire la guerre pendant une génération. Nous pouvons anéantir tout homme qui ait des rapports avec eux. Nous pou...

— Mon cher, dit-elle, secouant la tête d'un air désespéré, vous ne vous rendez pas compte de ce que vous dites là. Nous sommes à une époque qui normalement devrait être révolutionnaire. Le désordre moral nécessaire à une telle situation existe déjà. Les monstres sont parmi nous : administration égoïste, tribunaux corrompus, affairistes rapaces. Chaque classe sociale contribue à sa façon à l'amoralité et à l'immoralité. La vie elle-même est le pilote et nous ne sommes que les passagers. Jusqu'ici, notre merveilleux essor scientifique, l'énormité de notre production automatisée, la complexe et splendide organisation légale, et... (elle marqua une hésitation, puis poursuivit comme à contrecœur) l'influence stabilisatrice de la Guilde des Armuriers ont empêché une explosion de notre société. Mais, pendant une génération au moins, il faut naviguer en évitant soigneusement les écueils. Je compte particulièrement sur une nouvelle méthode de formation morphologique des esprits qui vient d'être rendue publique par les Armuriers : il s'agit d'une restructuration des fonctions morales ainsi que de divers autres enseignements. Dès que nous serons venus à bout de l'organisation qui a produit le géant, nous...

Elle s'était tue, en raison de l'expression de surprise qui était apparue sur le visage du prince. Ses yeux s'écarquillèrent :

— C'est impossible, souffla-t-elle. Ce ne peut pas être... lui... le géant. Attendez... Attendez... Nous allons en avoir la preuve d'ici une minute.

Elle se dirigea vers son stat personnel et dit d'une voix sans timbre et lasse :

— Faites monter à mon bureau le prisonnier Edward Gonish.

Elle attendit environ cinq minutes, immobile, que la porte s'ouvrît devant Gonish. Les gardes partirent sur son ordre. Elle prit un moment pour se détendre avant de lui poser des questions, auquel le psycho-devin répondit sans sourciller.

— Je ne comprends pas le fonctionnement de ce bouclier électronique à travers lequel Votre Majesté me dit qu'il a disparu, mais je puis vous affirmer que le capitaine Hedrock est l'un des géants, sinon... (il marqua une légère hésitation) sinon, et cette idée vient de me venir, *le* géant.

La signification de cette hésitation ne lui échappa pas à elle.

— Mais alors, dit-elle avec un geste las, pourquoi aurait-il voulu épouser la femme dont il essayait de ruiner l'Empire ?

— Madame, dit tranquillement Gonish, c'est il y a deux mois seulement que nous avons découvert que le capitaine Hedrock trompait les espoirs que la Guilde avait mis en lui. Ce fut l'accidentelle découverte de son intelligence surhumaine qui nous prouva qu'il était un homme pour qui la dynastie ishérienne comme les Armuriers n'étaient que des moyens vers une fin supérieure. Quelle est cette fin ? Je commence seulement à m'en douter aujourd'hui. Si vous voulez bien répondre à quelques questions, je serai sûrement en mesure de vous dire dans quelques minutes qui est – ou plutôt qui *était* – le capitaine Hedrock. Je suis obligé d'employer cet imparfait, car je regrette de vous dire que l'intention de la Guilde était de l'interroger dans une chambre forte construite tout exprès et de l'exécuter immédiatement ensuite.

Le silence s'établit dans la pièce. Elle avait reçu tant de chocs qu'elle ne les sentait plus. Elle demeurait là, froide et muette, vide de toute pensée, attendant elle ne savait quoi. Et puis elle se rendit compte vaguement que le psycho-devin était un homme d'apparence extrêmement raffinée. Elle l'étudia un moment puis oublia son apparence lorsqu'il reprit la parole :

— Je possède, bien sûr, toutes les informations connues des Fabricants d'Armes concernant le capitaine Hedrock. Mes recherches m'ont amené dans des voies de traverse peu usitées. Mais si des chemins aussi étranges existent aussi dans les annales de la Maison d'Isher, comme j'ai tout lieu de le supposer, alors le fragment de mur retiré par Hedrock de la crypte impériale nous donnerait finalement la clé du problème. Mais permettez-moi une question : existe-t-il la moindre photo, le moindre film ou document donnant une représentation physique du mari de l'Impératrice Ganeel ?

— Pourquoi diable ?... Non. (La respiration coupée, elle éprouva un moment de folie, comme si la tête lui tournait, car son esprit avait sauté sur une idée invraisemblable :) Monsieur Gonish, dit-elle, il m'a dit que, mise à part ma chevelure brune, je lui rappelais Ganeel.

— Votre Majesté, dit gravement Gonish en s'inclinant, je vois

que vous avez déjà plongé dans ces eaux étranges. Je voudrais que vous remontiez en esprit loin, très loin dans l'histoire de votre lignée pour me dire quel est le dossier photographique qui manque, tout au long des temps ? N'est-ce pas toujours celui de l'empereur ou de l'époux de l'impératrice ?

— Il y a beaucoup plus de princes consorts que d'empereurs, dit-elle lentement, mais d'une voix assurée. C'est pourquoi la tradition s'est instaurée de laisser dans l'ombre les princes consorts époux des impératrices. Autant que je le sache, il n'y a jamais eu qu'un seul empereur, dont le portrait photographique ou filmé est introuvable. Cela se comprend fort bien. En tant que premier de la lignée, il...

Elle se tut et regarda Gonish, les yeux exorbités :

— Non ! dit-elle. Êtes-vous fou ?

Le psycho-devin secoua la tête.

— Considérez cela comme une simple intuition, si vous voulez. Vous savez quelle a été mon éducation mentale spéciale. Je rassemble des faits pris ici et là et je fais une synthèse dès que j'ai une probabilité de dix pour cent : la réponse est automatique. On appelle cela intuition, mais c'est en réalité la seule aptitude de l'esprit à coordonner une dizaine de milliers de faits en un éclair et à substituer des liens logiques aux trous qui peuvent se présenter. L'un des faits dans cette affaire, c'est qu'il ne manque pas moins de vingt-sept documents photographiques importants dans l'histoire des Armuriers. J'ai concentré mon attention sur l'écriture des hommes en question, la similitude de leur structure mentale et la largeur de conception de leur intellect ; elles sont indiscutablement les mêmes. Que vous vouliez le croire ou non, dit-il, je dois vous dire que, de même que le premier et le plus grand des Isher n'est qu'un nom dans votre généalogie, de même notre fondateur Walter S. de Lany est pour nous un nom sans visage.

— Mais qui est-il alors ? dit le Prince Del Curtin, abasourdi. Il faudrait croire qu'à un moment ou l'autre de la dynastie, la race humaine ait produit un homme immortel !

— Non pas produit. Ce put être réalisé artificiellement. Si cela avait été naturel, la chose se serait répétée plusieurs fois au cours des siècles de notre ère. Mais ce peut aussi avoir été accidentel et

unique, parce que cet homme, dans tout ce qu'il a jamais fait ou dit, a toujours montré un intérêt passionné pour le bien-être de son espèce.

— Mais alors, dit le prince, que tente-t-il de faire ? Pourquoi a-t-il voulu épouser Innelda ?

Pendant un moment, Gonish garda le silence. Il regarda la jeune femme et elle lui rendit son regard : ses joues s'étaient vivement colorées. Elle hocha la tête et Gonish se décida :

— En premier lieu, il a voulu que la lignée des Isher reste Isher. Il croit en la valeur de son sang et l'Histoire a prouvé qu'il avait raison. C'est ainsi que vous, vous n'êtes tous deux Isher que de loin. Votre sang est si dilué que votre lien avec le capitaine Hedrock peut à peine être qualifié de parenté. Hedrock me faisait remarquer un jour que les Isher tendaient à épouser des femmes brillantes et souvent instables et que cela mettait périodiquement la famille dans de mauvaises passes. C'étaient les impératrices, me dit-il, qui avaient toujours sauvé la dynastie en épousant des hommes solides, sobres, capables.

— Supposons... (Elle n'avait pas l'impression de l'interrompre, elle ne faisait qu'exprimer sa pensée à haute voix :) Supposons que nous offrions de vous rendre en échange de lui.

— Vous n'obtiendrez sans doute que son cadavre, dit Gonish en haussant les épaules.

Tantôt brûlante, tantôt glacée, Innelda restait maintenant sans émotion. Elle avait déjà contemplé la mort d'un œil froid ; elle pouvait supporter celle de Hedrock comme elle aurait supporté la sienne propre.

— Et supposons que je leur offre le secret de la dérive interstellaire ?

Elle semblait si obstinément vouloir le sauver que l'homme se sentit complètement dépassé par l'événement.

— Madame, dit-il, se calant sur son siège et la regardant, je ne puis vous offrir aucune intuition concernant l'une ou l'autre de ces solutions, et aucun espoir logique. Je dois admettre que je suis incapable d'interpréter l'histoire du bouclier électronique, mais je n'ai rien trouvé là-dedans ni ailleurs qui puisse le sauver. Quoi qu'il

ait pu faire quand il était « à l'intérieur » de ce bouclier, je n'ai pas connaissance que cela ait pu en rien l'aider à échapper aux murs inexpugnables d'un croiseur aérien des Armuriers, ni hors du cachot métallique où il a été conduit par la suite. Toute la science des Fabricants d'Armes et de l'Empire se dresse désormais contre lui. La science progresse par bonds et nous nous trouvons au milieu d'un de ceux-ci. Dans une centaine d'années, lorsqu'il y aura un palier, un homme immortel pourra commencer à avoir une descendance, mais pas avant.

— Et s'il disait la vérité aux Fabricants d'Armes ? dit le Prince Del Curtin.

— Impossible ! hurla l'Impératrice. Ce serait mendier la liberté. Aucun Isher ne saurait imaginer une telle chose.

— Sa Majesté est dans le vrai, dit Gonish, mais là n'est pas la seule raison. Je ne m'expliquerai pas. La possibilité d'une telle confession n'existe pas.

Elle ne se rendait que vaguement compte de ce qu'il avait dit. Elle se retourna d'un bloc vers son cousin, se tenant très droite, la tête haute. Elle dit d'une voix claire à faire trembler :

— Faites tout pour maintenir le contact avec les Armuriers. Offrez-leur Gonish, la dérive interstellaire, la reconnaissance légale, y compris un arrangement entre leurs tribunaux et les nôtres, tout cela en échange du capitaine Hedrock. Ils seraient fous de refuser.

Elle avait cédé à un accès de passion et sentit que le psycho-devin la considérait d'un air mélancolique.

— Madame, dit-il tristement, je crois bien que vous n'avez pas fait attention à ma déclaration première. Leur intention était de le tuer au maximum une heure après l'interrogatoire. En raison de sa première évasion du Conseil ils n'ont sûrement pas dévié de cette intention. La plus grande histoire humaine est achevée. Et, Madame... pour vous, cela vaut mieux, dit-il la regardant tranquillement. Vous savez aussi bien que moi que vous ne pouvez pas avoir d'enfants.

— Qu'est-ce que cela ? dit le Prince Del Curtin, dont la surprise était extrême. Innelda...

— Silence ! cria-t-elle, furieuse et mortifiée. Prince, ramenez cet

homme dans sa cellule. Il est véritablement insupportable. Et je vous défends de parler de votre souveraine avec lui.

— Majesté, à vos ordres, dit le prince, s'inclinant froidement. (Et, se tournant, il dit :) Par ici, monsieur Gonish.

Elle n'aurait pas cru pouvoir recevoir encore une blessure – et pourtant cela avait eu lieu. Elle demeura toute droite un moment, seule dans le monde qui s'écroulait autour d'elle. De longues minutes passèrent avant qu'elle se rendît compte que le sommeil lui ferait du bien.

16

L'endroit où Hedrock se trouvait était moins une pièce qu'une sorte de caverne métallique. Il s'était arrêté sur le seuil, Peter Cadron à son côté, un sourire sardonique sur le visage. Le conseiller le considérait, les yeux rétrécis, les lèvres serrées.

Qu'ils s'étonnent et qu'ils doutent. Il s'était laissé surprendre la première fois par une arrestation inattendue. Maintenant, ce serait différent. Il était prêt. D'un coup d'œil, il fit le tour des vingt-neuf hommes assis autour de la table en V qui servait pour les audiences publiques du Conseil des Armuriers. Il attendit que Peter Cadron, le trentième personnage du Haut Conseil, soit allé s'installer à sa place et que le commandant des gardes eût annoncé qu'on avait retiré au prisonnier tous ses anneaux, qu'on l'avait changé de vêtements et qu'on avait radiographié son corps pour être sûr qu'il n'avait aucune arme cachée. Ayant parlé, cet officier se retira avec ses hommes, mais Hedrock attendait toujours sans rien faire. Il sourit lorsque Peter Cadron expliqua les raisons de tant de précautions. Alors Hedrock, lentement, calmement, s'avança vers le milieu du V de la table. Tous les yeux des conseillers étaient rivés sur lui : les uns curieux, les autres dans l'expectative, quelques-uns enfin franchement hostiles ; mais tous semblaient désireux de l'entendre.

— Messieurs, dit Hedrock de sa voix de stentor, je vais vous poser une question : l'une des personnes présentes sait-elle où je me suis rendu lorsque j'ai disparu à travers le bouclier électronique ? Si non, je suggère qu'on me relâche sans délai, sans quoi le puissant Conseil des Armuriers s'effondrera dans l'instant !

Il y eut un silence. Les hommes se regardèrent.

— A mon avis, dit le jeune Ancil Nare, le plus tôt on l'exécutera, le mieux ce sera. Pour l'instant, on peut l'égorger, l'étrangler, lui fracasser la tête d'un coup de revolver, le désintégrer avec un canon énergétique. Son corps est sans protection aucune – et si cela est nécessaire, nous pouvons même le rouer de coups jusqu'à ce que mort s'ensuive. Nous savons que tout cela peut se faire à l'instant même. Mais nous ne savons pas, en fonction de ses étranges déclarations, ce que nous pourrons faire d'ici dix minutes. Messieurs, passons tout de suite aux actes ! dit le jeune homme qui se leva, au comble de l'excitation.

— Bravo, dit Hedrock, rompant le silence qui avait suivi. Un avis aussi nettement exprimé mérite d'être exécuté. Allez-y, essayez de me tuer de la façon qu'il vous plaira. Tirez vos armes et faites feu, prenez vos chaises et brisez-les sur ma tête, faites venir des couteaux et clouez-moi au mur. Quoi que vous fassiez, messieurs, l'effondrement est inéluctable, comme je l'ai dit. Et vous le méritez bien, dit-il, le regard glacial. Assez ! dit-il, de sa voix tonitruante pour empêcher l'énorme Deam Lealy de parler. C'est moi qui ai la parole. C'est ici le procès du Conseil, non le mien. Il peut encore obtenir les circonstances atténuantes pour son action criminelle d'avoir attaqué le palais Impérial, à condition de reconnaître maintenant, sans commettre d'autre délit, qu'il a, ce faisant, violé ses propres statuts.

— Vraiment, c'est plus qu'on ne peut tolérer ! interrompit un conseiller.

— Laissez-le parler, dit Peter Cadron, nous allons apprendre beaucoup de choses quant à ses mobiles.

— A coup sûr, monsieur Cadron, dit Hedrock, le saluant gravement. Mes mobiles sont intimement liés à l'action commise par ce Conseil en ordonnant l'attaque du palais.

— Je crois comprendre, dit ironiquement Cadron, que vous êtes vexé que le Conseil n'ait pas respecté un règlement vieux de plus de trois mille ans, alors qu'apparemment vous comptiez sur ce respect et sur notre naturelle répugnance à lancer une telle attaque, ce qui vous eût permis de poursuivre vos propres fins, quelles qu'elles fussent.

— Je ne comptais, dit sèchement Hedrock, ni sur votre

règlement ni sur votre répugnance. Mes collègues et moi... (une fois encore, il voulait leur imposer l'idée qu'il n'était pas seul), nous avons remarqué la croissante arrogance de ce Conseil, sa prétention de n'avoir pas à répondre devant quiconque de ses actes, et donc de pouvoir en toute sécurité violer ses propres statuts.

— Notre Constitution, dit avec dignité Bayd Roberts, le doyen du Conseil, exige que nous prenions toutes dispositions pour maintenir la position de notre organisation. La clause restrictive selon laquelle ceci doit être mené à bien sans aucune attaque contre la personne ou la résidence du souverain régnant d'Isher, ses héritiers et successeurs, n'a aucun sens dans un cas d'extrême urgence comme celui-ci. Vous remarquerez d'ailleurs que nous nous sommes arrangés pour que Sa Majesté soit absente au moment de l'attaque.

— Je dois vous interrompre, dit le président du Conseil. Chose incroyable, le prisonnier a réussi à faire tourner la discussion selon ses désirs. Je comprends que nous ayons tous un sentiment de culpabilité quant à cette attaque contre le palais, mais nous n'avons pas à défendre nos actes devant le prisonnier. (Et, se penchant vers son stat, il dit :) Commandant, venez ici et que l'on mette un sac sur la tête du prisonnier.

Hedrock sourit à l'entrée du garde et de ses dix acolytes.

— Voici l'heure de l'effondrement, dit-il.

Il se tint parfaitement immobile tandis que les hommes s'emparaient de lui et lui mettaient le sac. Et alors... la chose eut lieu.

Lorsque Hedrock, une demi-heure plus tôt, au palais, avait franchi le morceau de mur qu'il avait remonté de la crypte funéraire, il s'était trouvé dans un monde obscur. Il avait laissé un certain temps son corps s'accommoder aux conditions qui régnaient dans ce champ électro-magnétique, espérant que personne ne l'y suivrait : le bouclier vibratoire était syntonisé sur la structure de son seul corps et le seul danger encouru, pendant les années où il avait séjourné dans les tréfonds du palais, était que quelqu'un s'aventurât à y pénétrer et en souffrît quelque dommage. Hedrock s'était souvent demandé ce qui pourrait arriver à ce malchanceux innocent. Plusieurs animaux qui lui avaient servi de cobayes et qu'il

avait plongés dans un modèle expérimental s'étaient trouvés projetés à plus de quinze mille kilomètres et un certain nombre ne lui avaient jamais été retournés, malgré la forte récompense offerte qui figurait sur leur plaque d'identification.

Maintenant qu'il s'y trouvait lui-même, rien ne pressait. Le temps et l'espace ordinaires n'avaient plus aucun sens dans ce monde de la demi-lumière. On était à la fois nulle part et partout. C'était l'endroit où devenir le plus rapidement fou, car le corps qui s'y introduisait, habitué au temps, y connaissait soudain l'atemporalité. Il s'était aperçu qu'un essai de six heures dérangeait sérieusement sa santé mentale. Sa première incursion dans un autre modèle, au début de la soirée, dans sa cachette secrète, avait duré ce qui aurait pu correspondre à deux heures de temps terrestre – et c'est au cours de ce voyage qu'il avait eu la révélation que l'Impératrice voulait l'épouser. Cela avait temporairement garanti sa sécurité ; et, ce qui était plus important, cela lui avait permis de savoir qu'il aurait accès au modèle perfectionné qui se trouvait dans la crypte du palais. C'est pourquoi il en était sorti rapidement, économisant les quatre heures restantes sur les six de séjour dans l'appareil qui constituaient la limite humaine.

Pour ce second séjour, il ne voulait pas aller jusqu'à la limite et de préférence ne pas dépasser l'équivalence de trois ou, mieux, deux heures. Après cela, en effet, il lui fallait rester des mois sans utiliser cette invention si dangereuse pour le cerveau. L'idée lui en était venue à une époque lointaine où il avait été président du Conseil des Armuriers, position autocratique qui lui avait permis d'obtenir un laboratoire entier pour assister le brillant jeune homme qui en avait eu l'idée. Tout simplement, le problème à résoudre était le suivant : le transmetteur vibratoire des Fabricants d'Armes annulait la distance entre deux points de l'espace interplanétaire, en se fondant mécaniquement sur le fait que l'espace n'avait aucune existence matérielle. Pourquoi, alors, ne pas tenter de renverser le processus et créer l'illusion d'un espace là où il n'y avait rien ?

Cette recherche avait abouti à un succès. L'inventeur en avait rapporté les détails à Hedrock, qui y avait réfléchi et avait informé le savant et ses collègues que le Conseil avait décidé de tenir la chose secrète. Puis il avait fait devant le Conseil un rapport négatif sur le

résultat des travaux. Affaire close. Le sujet étant exploré et considéré comme rejeté, on l'avait enterré dans les fichiers du Centre d'Informations comme référence pour l'inventeur futur qui pourrait éventuellement réfléchir un jour à la même idée. Mais en conséquence aussi, ce ne pourrait plus jamais être l'objet d'une étude systématique de la part des Armuriers. Un jour pourtant, Hedrock rendrait publique cette invention.

Ce n'était pas la première fois, se disait Hedrock tandis qu'il faisait subir à son corps les effluves de l'appareil, qu'une invention était venue en sa possession privée alors qu'elle demeurait ignorée du public. Sa propre découverte, l'amplification vibratoire, il l'avait conservée comme un secret personnel pendant deux siècles avant de l'utiliser pour permettre aux Armureries de contrebalancer le pouvoir des souverains d'Isher. Il en avait encore bien d'autres en réserve. Sa règle essentielle quant à la divulgation ou la mise au secret d'une invention avait toujours été celle-ci : la divulgation servirait-elle au progrès général de l'esprit humain, ou bien la puissance qu'elle recelait ne ferait-elle que permettre à un groupe temporaire d'assurer sa tyrannie ? Un certain nombre d'inventions assez dangereuses avaient ainsi été rendues publiques par des savants qui n'avaient pas songé à leurs effets pratiques. Pourquoi diable un milliard de gens devraient-ils mourir parce qu'un savant avait un cerveau incapable d'y voir clair dans la nature humaine ?

Il y en avait aussi, bien sûr, qui ne voyaient dans une invention que leurs intérêts privés ou la satisfaction de leur groupe social. S'ils en gardaient une secrète, tout comme l'Impératrice gardait secrète la dérive interstellaire, alors il fallait les contraindre par tous les moyens à rendre public ce secret. Il arrivait que la décision soit difficile pour lui, mais qui d'autre en avait le pouvoir, qui d'autre avait l'expérience pour en décider ? Pour le meilleur comme pour le pire, c'était lui l'arbitre de l'humanité.

Ces pensées le quittèrent lentement. Son corps était prêt. Le temps d'agir était venu. Hedrock reprit sa marche dans la brume. Il apercevait les gens dans le palais, raides comme des statues dans la pénombre. Sa relation temporelle avec eux n'avait pas changé un seul instant. Il ne leur prêtait nulle attention, même s'ils étaient sur son chemin, car il les traversait comme des nuages de gaz. Les murs

aussi lui cédaient le passage, mais là il lui fallait faire plus attention. Il lui eût été tout aussi facile de traverser un plancher, de s'enfoncer dans la terre. Les expériences de laboratoire de l'inventeur et de ses collègues avaient fait état de telles possibilités qu'il était inutile de répéter indéfiniment, car il y avait eu mort d'homme en une de ces occasions. Pour éviter ces accidents, l'équipe de recherche avait finalement décidé que la création du nouvel hyper-espace ne se ferait qu'à l'échelle partielle seulement. On avait mis au point un anneau de réglage qui, lorsqu'on le mettait en activité, pouvait faire croître ou décroître à volonté la proportion originelle de spatialisation nouvelle, mais il ne fallait l'utiliser que lorsqu'il s'agissait de traverser des matériaux particulièrement résistants.

Quand il traversait un mur, Hedrock utilisait cet anneau (il en avait un second, qui avait une autre fonction). Il faisait d'abord un léger saut puis, lorsque ses pieds ne touchaient plus le sol, il enclenchait l'activateur de l'anneau ; enfin, après la traversée, il l'arrêtait et atterrissait doucement sur un autre parquet. Tout cela était fort simple pour des muscles au jeu aussi bien coordonné que les siens. C'est ainsi qu'il put atteindre la cache de machines qu'il avait depuis longtemps radio-réglées sur cet espace. Il y avait là un petit vaisseau spatial, muni d'un dispositif élévateur, des écrans magnétiques de toutes tailles, des machines capables d'attraper et de transporter des objets, ainsi que des armes diverses. Naturellement, chacun de ces instruments, du vaisseau spatial de poche aux mains mécaniques, possédait les dispatcheurs nécessaires à son fonctionnement : chaque instrument à bord du petit vaisseau, le vaisseau lui-même et les deux anneaux de commande au doigt de Hedrock étaient syntonisés avec une commande générale sur le tableau de bord du vaisseau.

Le second anneau et la boîte automatique de la machine permettaient d'utiliser la deuxième et précieuse fonction de cette invention : par la commande de cette seconde bague, il était possible de faire de courts voyages temporels dans l'avenir ou le passé. En principe, ceux-ci pouvaient couvrir plusieurs années ; mais dans la réalité, l'effet que produisait cette expérience sur le cerveau humain contraignait à limiter le voyage à quelques heures dans le sens du futur comme dans le sens rétroactif. Hedrock avait

ainsi découvert qu'en allant neuf heures dans le passé et neuf heures dans l'avenir, soit en tout dix-huit heures, son corps vivait les six heures d'hyper-temporalité qu'il pouvait supporter sans risquer la folie. Avantage considérable. Cette méthode de voyage temporel n'avait rien à voir avec le système de bascule naïvement mis au point sept ans plus tôt par les physiciens de l'Impératrice, et dans lequel le corps amassait une énergie temporelle qui ne pouvait jamais être tout à fait équilibrée, de telle sorte que cela s'achevait toujours par la destruction du voyageur temporel. Il s'agissait d'un hyperespace qui n'avait pas de temps propre ; ce n'était qu'une méthode d'ajustement de l'espace à une période temporelle donnée du monde normal.

Hedrock fit venir le vaisseau de poche et tout son attirail auprès du croiseur des Fabricants d'Armes, stationné près de la brèche faite dans le mur du palais. Il arrêta sa machine tout contre la coque de l'énorme engin, puis, en arrêtant les moteurs, il mit à plein régime le dispatcheur de temporalité, soit trois fois le régime du temps normal. Un peu nerveux, il attendit que les sensitomètres indiquent que les relais automatiques étaient prêts pour le nouvel espace. Cela ne prit pas longtemps. Les cadrans lumineux clignotèrent et le dispatcheur redescendit automatiquement à un tiers de la pleine puissance, ajustant le vaisseau à un régime temporel de croisière. Simultanément, Hedrock sentit venir le mouvement. Le grand croiseur des Armuriers s'élevait et sa petite machine et lui-même raccompagnaient, parfaitement synchronisés sur le même régime temporel, à distance suffisante de l'espace spécial pour éviter de franchir les parois du croiseur.

S'il n'avait pas commis d'erreur, il devait y avoir maintenant deux Hedrock : lui même dans l'aube indistincte de l'hyperespace, et lui-même au palais, revenu de son étrange voyage, fait prisonnier par les Armuriers et emmené à bord du croiseur. Il eût été peu sage de croire qu'il avait gagné d'avance. L'une des grandes difficultés de la translation temporelle consistait dans le mal qu'on avait à localiser les personnes et à en suivre la trace au milieu d'une foule ou à ne pas les perdre « de vue ». Il avait une fois passé toute une de ces périodes de six heures à chercher quelqu'un qui était allé au cinéma. Aussi valait-il mieux s'assurer de tout. Il examina les stats

du bord : oui, *il* était bien dans le vaisseau, entouré de gardes. Le Hedrock qui était là-haut, *lui*, était déjà revenu de son voyage temporel et savait ce qui s'était passé – mais *l'autre* n'allait pas tarder à le savoir non plus.

Le croiseur se rendit à toute vitesse vers la forteresse qui était sa destination. Le prisonnier et les gardes débarquèrent dans le bâtiment où avait été édifiée la salle spéciale aux épais murs métalliques. Le Hedrock extra-temporalisé pénétra les murs épais avec son vaisseau de poche et se mit à l'ouvrage, installant d'abord un enregistreur sonore. Tout en écoutant la discussion qui s'élevait entre son double et le Conseil, il déballa quelques-uns de ses appareils. Lorsque les gardes se précipitèrent avec le « sac », qui n'était qu'une sorte de bâillon, il attendit que l'objet eût été presque attaché pour mettre en action une main automatique qui l'arracha et le transporta dans son hyperespace. Alors, les mains sur la commande temporelle, il attendit la suite.

Dans la pièce, le silence s'était fait, un silence d'orage. Les conseillers écarquillaient les yeux de surprise. Le Hedrock prisonnier demeurait immobile, un faible sourire moqueur sur les lèvres, ne faisant aucun effort pour échapper aux mains des gardes. Il n'avait aucun remords : il y avait un travail d'épuration à faire et il le ferait jusqu'au bout.

— Je n'ai pas de temps à perdre, dit-il d'un ton glacial, en palabres inutiles. La détermination de votre organisation de me supprimer, en dépit du fait que la machine *Pp* ait prouvé mon altruisme et ma bonne volonté, est la preuve d'une autodéfense conservatrice qui tend toujours à détruire ce qui s'oppose à elle et qu'elle ne comprend pas. Eh bien, une force supérieure va donner une leçon à ce conservatisme, lui prouver qu'il existe une organisation capable de réduire à néant la puissante Guilde des Armuriers elle-même.

— Les Fabricants d'Armes ne reconnaissent aucune organisation secrète, dit Peter Cadron d'un ton sans réplique. Gardes, qu'on l'exécute !

— Pauvres fous ! cria Hedrock. Je vous croyais plus intelligent que cela, Cadron, pour ne pas donner un pareil ordre après tout ce que je viens de dire.

Il continua de parler, ne prêtant aucune attention à ce qui se passait autour de lui. Il n'avait pas besoin de regarder ses gardes pour *savoir*.

Dans l'autre espace-temps, son autre soi coupa simplement le contact du dispatcheur temporel, et dès cet instant tout dans la pièce se trouva figé en état de stase. Sans hâte, l'autre Hedrock retira leurs armes aux gardes, désarmant aussi les conseillers sans oublier de leur retirer des doigts leurs anneaux contacteurs, leurs stats-bracelets et ceux de leurs sièges. Ensuite, il leur mit les menottes, les enchaînant les uns aux autres tout au long de la table en V. Quant aux gardes, il leur enchaîna les jambes aux bras, puis il ferma et verrouilla la porte du dehors. Tout cela n'avait, au sens littéral, pas pris de temps.

L'autre Hedrock revint alors à son tableau de bord, remit le régime temporel de zéro à la normale et écouta patiemment la fureur de ces messieurs découvrant la situation dans laquelle ils se trouvaient. Leur désarroi était considérable. Il y avait des bruits de chaînes, des cris. Chacun était alarmé, et terrifié. Hedrock savait qu'il ne s'agissait pas tellement de crainte pour leur personne que de la soudaine et terrible vision de l'écroulement des Armureries.

Il attendit que le désordre se calmât un peu pour ramener leur attention sur sa personne.

— Messieurs, dit-il, calmez vos craintes. Votre grande organisation n'est nullement en danger. Cette situation ne se serait pas produite si vous ne m'aviez pas pourchassé avec tant d'égoïsme. Pour votre information, c'est votre propre fondateur, Walter S. de Lany, qui a reconnu le danger pour l'État de l'existence d'une Guilde invincible. Aussi est-ce lui qui a établi un groupe fraternel de Gardiens au-dessus des Armuriers. C'est là tout ce que je puis vous révéler, si ce n'est, pour mettre l'accent sur notre fraternité, et notre bonne volonté, que nous avons toujours été résolus à ne jamais intervenir aussi longtemps que les Fabricants d'Armes demeureraient fidèles à leur Constitution. Or, c'est un article intangible de cette Constitution que vous venez de violer.

Il se tut un instant, jugeant sur les visages de l'effet de ses paroles, tout en préparant la suite de son discours. C'était dans

l'ensemble une assez bonne fable, où le manque de détails constituait sa plus sûre garantie. La seule chose qu'il désirât leur cacher, c'était que la surveillance n'était exercée que par un seul homme et que celui-ci était immortel. Il se rendit compte que plusieurs conseillers avaient suffisamment réagi pour tenter de prendre la parole. Il ne leur en laissa pas le temps.

— Cela devait donc être accompli. Gardez le silence sur ce que vous venez d'apprendre : les Gardiens ne veulent pas que leur existence soit connue. Ensuite, démissionnez tous. Vous pourrez être réélus, mais pas pour le prochain mandat. Cette démission du Conseil tout entier servira de leçon à tous les Armuriers, du haut en bas de l'échelle, leur rappelant qu'il existe une Constitution de votre ordre et qu'elle doit être respectée, que plus jamais on ne doit la violer. Demain vers midi, faites savoir à l'Impératrice que vous m'avez remis en liberté et demandez-lui de vous révéler la dérive interstellaire. J'ai tout lieu de penser qu'elle vous la fera connaître d'ici là sans que vous l'en pressiez davantage, mais au moins donnez-lui l'occasion de se montrer généreuse.

Sa voix les avait maintenus tête basse, mais dès qu'il eut fini, il y eut une clameur de fureur, puis le silence, un murmure et de nouveau le silence. Hedrock remarqua que trois ou quatre conseillers, dont Peter Cadron, n'avaient pas participé à cette manifestation de mécontentement. Aussi fut-ce à Cadron qu'il s'adressa :

— Je suis sûr que M. Cadron pourra être votre porte-parole. Je l'ai toujours considéré depuis longtemps comme une des personnalités les plus efficaces de ce Conseil.

Cadron se leva, dans toute la force de ses quarante-cinq ans.

— Oui, dit-il, je crois pouvoir accepter d'être le porte-parole. Je crois parler au nom de la majorité en disant que nous acceptons vos conditions.

Nul ne protesta. Hedrock s'inclina et dit d'une voix forte :

— Très bien. N° 1, tire-moi d'ici.

Il avait dû disparaître presque instantanément.

Se trouvant pour un bref instant ensemble dans cet espace à courbure particulière, les deux Hedrock s'abstinrent de toute autre

expérience extraordinaire, sachant trop combien le cerveau humain risquait à jouer ainsi avec les interférences temporelles, comme de nombreux tests l'avaient prouvé. Le « premier » Hedrock était aux commandes du vaisseau de poche, poussant les vitesses pour sortir de sa réversion temporelle et gagner le palais. L'autre se tenait auprès de lui, l'air triste. Il avait fait ce qu'il avait pu. Les événements prenaient en conséquence une direction dont l'issue ne laissait plus de doute. Il se pouvait qu'Innelda gardât encore quelque temps le secret interstellaire comme argument de marchandage, mais cela n'avait pas d'importance. La victoire était certaine.

L'ennui était que les êtres stellaires supérieurs ne l'avaient « libéré » que pour voir ce qu'il allait faire. Quelque part dans l'espace, l'immense vaisseau spatial de la race des super-araignées qui l'avait ramené stationnait, étudiant l'homme et ses actes, agissant sur Hedrock comme si la distance n'existait pas. L'ayant vu poursuivre son but initial et se rendant compte qu'il y avait quelque intérêt à poursuivre l'observation d'un être qui achevait ainsi ses actions, sans doute n'allaient-elles pas tarder à reprendre leur contrôle sur lui. En théorie, elles pouvaient aussi trouver l'humanité bien lassante et détruire avec le système solaire l'hypertrophie affective de ses habitants. Une telle destruction n'eût constitué qu'un incident mineur dans leur existence froidement intellectuelle.

Grimaçant à cette pensée, Hedrock s'aperçut qu'*ils* arrivaient à destination. Le bouclier électromagnétique apparaissait, dans le palais encore plongé dans l'aube, comme une masse rectangulaire brillante. Les deux Hedrock ne jouèrent pas au paradoxe temporel : ce fut son « premier » *soi* qui s'introduisit dans le bouclier et ne devint qu'une forme indistincte de plus dans le palais endormi. L'*autre* répandit sur l'appareil une poudre combustible autocollante et y mit le feu. Lorsqu'il eut brûlé, Hedrock envoya le vaisseau de poche à travers la ville encore ombreuse vers l'un de ses appartements secrets. Les sensitomètres étaient réglés pour le tenir en régime temporel normal, en cas de besoin. Puis il se dispatcha lui-même et se retrouva dans un appartement.

En arrivant, il s'assit dans un fauteuil confortable, s'y carra et dit d'un ton féroce : « Araignées mes amies, si vous avez des

intentions, c'est le moment où jamais. »

Le plus grand combat allait commencer.

17

La première chose qui l'avertit de la présence des stellaires fut une pensée qui ne lui était pas destinée, mais qui était conçue de façon qu'il la comprît. Elle avait cette vibration gigantesque qu'il connaissait, et son cerveau en éprouva physiquement la violence d'impact :

«*... Intéressant exemple de flux énergétique mental se poursuivant comme si aucune force extérieure ne jouait...*»

« Non ! » La réponse était catégorique. *« L'homme était parfaitement conscient de notre présence. Il a réalisé son projet en dépit de la connaissance qu'il avait de notre existence. »*

« *En clair, alors, il a eu une conduite non-logique.* »

« *Peut-être. Ramenons-le donc... ici...*»

Hedrock sentit que le moment critique était venu. Il y avait des heures qu'il se demandait ce qu'il ferait lorsque cela se produirait, et il y avait à ce moment-là une bonne minute qu'il y réfléchissait. Ses yeux étaient fermés, son corps détendu, son esprit vide fonctionnait au ralenti. Ce n'était pas à proprement parler cet état que les anciens Hindous appelaient nirvana, mais plutôt un état de totale relaxation. Depuis des millénaires, les grandes universités psycho-sensorielles s'en étaient servi comme base pour le super-cyclage intellectuel. Hedrock sentait une énorme et constante pulsion envahir son cerveau. Mais cette phase physique, où l'on percevait le battement du cœur, le flux sanguin, les milliers de tensions musculaires, cette phase passa. Il était seul, dans un calme d'au-delà, une paix d'au-delà.

Il eut d'abord l'impression de se trouver sur un siège qui n'était

plus celui de son appartement. Cela devint si net qu'il sut au bout de quelques secondes qu'il se trouvait au siège de pilotage du vaisseau spatial de secours, lui-même enfermé dans l'immense vaisseau des stellaires. Hedrock soupira et ouvrit les yeux. Il se refamiliarisa avec les lieux. Ainsi donc, il n'avait pas su résister à cette attraction. C'était assez mauvais, mais après tout il n'avait guère escompté le succès contre *elles*. Il restait donc là sur son siège de pilotage orientable, la relaxation constituant sa seule résistance, car il entendait bien leur résister dès maintenant.

Il jeta un regard vague sur les stats. Trois écrans lui montraient l'espace étoilé, mais dans le rétro-écran il y avait l'image d'un vaisseau. Bizarre, pensa-t-il. Son vaisseau de secours ne devait donc plus être dans les cales de la machine stellaire. Il grimaça et constata également qu'il n'y avait qu'un seul navire. Qu'étaient devenus tous les autres ? Avec une excitation contre laquelle il lutta, il constata que sa relaxation avait eu de l'effet – jusqu'à un certain point. Les araignées stellaires avaient réussi à le ramener à elles, mais leur domination sur son esprit était en partie rompue : ainsi, plusieurs des illusions qu'elles y projetaient s'étaient effacées de son esprit. La première avait été qu'il y eût plus d'un navire. Maintenant, libéré de leur contrôle, il constatait qu'il n'y en avait qu'un seul. La seconde avait été que son appareil de secours s'était trouvé à l'intérieur de leur vaisseau : il n'en était donc rien. Il allait ainsi tout examiner, lorsqu'il se dit que leur domination sur lui devait à cet instant être très ténue. Il ferma les yeux et il s'apprêtait à vouloir par la pensée retourner dans son appartement quand il fut interrompu.

« *Homme, ne nous contrains pas à te détruire*. »

Il s'était attendu à une interférence mentale et s'était déjà tassé instinctivement sur lui-même pour en amortir le choc, mais celui-ci avait été différent de son attente. L'attaque stellaire manquait de force, semblait lointaine. Hedrock sentait les araignées étonnées, peu sûres devant cette réalité, incapables d'établir comme autrefois un rapport immédiat sur son comportement. Il fallait maintenant qu'elles l'atteignissent de l'extérieur. Donc, sa situation allait s'améliorant. Les êtres qui le contrôlaient semblaient moins invincibles. Quatre cents navires n'en faisaient plus qu'un. Leur

puissance surhumaine devenait maintenant de dimension supportable. Elles devaient se réduire à le menacer d'une destruction physique : c'est-à-dire à utiliser contre lui des rayons énergétiques.

On était donc bien loin de leur prétention antérieure à dominer entièrement son système nerveux ; la situation n'en demeurait pas moins dangereuse. Il devait jouer en souplesse, attendre une occasion. Au bout d'un moment, il reçut une pensée qui lui était destinée :

« *Il est vrai que vous avez réussi à vous libérer de notre domination mentale, et avez découvert qu'il n'y avait qu'un seul vaisseau. Mais nous avons encore besoin de vous utiliser. Nous vous demandons votre aide, sous peine d'immédiate extermination.* »

— Naturellement, dit Hedrock qui avait toujours été très coopératif. Je ferai ce qu'on me demandera, sauf si cela équivalait plus ou moins à une extermination mentale.

« Ce que nous voulons, dit la réponse précise, *c'est poursuivre l'étude sensorielle des jumeaux Neelan. Puisque vous étiez au fait de la relation qui les unissait, lorsque vous étiez en notre pouvoir, il est inutile que nous mettions la main sur celui des jumeaux qui est sur Terre. Nous pouvons travailler avec vous comme intercesseur. Vous ne souffrirez pas, mais vous devez vous plier aux exigences de l'enquête. »*

— J'ai entendu l'un de vous, protesta-t-il, dire que Gil Neelan était mort, avant que vous me renvoyiez sur Terre. Comment travailler sur un mort ?

« Laissez-nous, lui répondit-on sèchement, *nous préoccuper des problèmes de croissance cellulaire que cela comporte. Quant à vous, vous y soumettez-vous ? »*

— Me laisserez-vous... vivre... après ?

« *Bien sûr que non.* »

Il s'attendait à cette réponse, mais elle lui causa néanmoins un choc.

— Je ne vois pas alors, répliqua-t-il, pourquoi vous espérez, dans ce cas, que je vais vous aider.

« *Nous vous aviserons du moment de votre mort. Cela vous donnera l'excitation affective dont vous avez besoin pour satisfaire votre nature.* »

Hedrock ne dit rien pendant un moment, fasciné. Ces monstres s'imaginaient donc satisfaire aux exigences de la psychologie humaine en lui faisant savoir le moment de sa mort. Il n'étaient donc pas allés bien loin dans leur enquête sur le fonctionnement des émotions humaines : il semblait incroyable qu'ils pussent se tromper aussi complètement. Ces créatures devaient considérer la vie et la mort d'un point de vue intellectuel stoïque à l'extrême. Sans doute, au lieu de mordre la main qui essayait de la détruire, chaque individu supérieur de la race araignée stellaire recherchait les moyens d'y échapper et, n'en trouvant point, se résignait à la mort sans combat.

— Il me semble, dit Hedrock sur un ton amer, que vous ne vous êtes pas mal débrouillés. Vous avez un navire de la taille d'une petite lune. Vous venez de toute évidence d'une civilisation mentalement supérieure. J'aimerais connaître la planète qui vous a engendrés, ses industries, son mode de vie. Ce doit être intéressant. Sans aucun doute, vous avez mis au point une excellente logique à votre usage. La Nature peut se féliciter d'avoir réussi à produire en vous des êtres supérieurs, intelligents, mais vous vous trompez sur l'Homme si vous vous imaginez que savoir l'heure de mon exécution est la chose qui m'intéresse le plus au monde.

« *Que préféreriez-vous savoir ?* » demanda une pensée pleine de curiosité.

— Bon, vous avez gagné, dit Hedrock, prenant un ton las. J'aimerais savoir où et quand je vais pouvoir manger un morceau.

« *De la nourriture !* dit l'esprit questionneur avec excitation. *Avez-vous entendu cela... Xx-Y...* (sans signification) *?* »

« *Très intéressant. A un moment critique, le besoin de nourriture passe ainsi avant tout. Cela semble significatif. Rassurez-le et poursuivez l'expérience.* »

— Inutile de me rassurer, dit Hedrock. Que voulez-vous que je fasse ?

« *Laissez-vous aller.* »

— Comment ?

« Soumettez-vous. Pensez au mort. » Cela le soulagea. Le tableau se précisait. Le pauvre Gil gisait sans vie sur une mer de sable sans fin, tout son être se détruisant sous la chaleur croissante tandis que la rapide planète se rapprochait d'un de ses deux soleils. C'était la vision d'une étrange douleur : heureusement pour lui qu'il était déjà mort. Ses restes ne sentaient plus cette brûlure, il était au-delà de ce sable aveuglant, de la soif et de la faim, au-delà de la peur et des espoirs déraisonnables. La mort était venue sur Gilbert Neelan comme elle vient sur tous les hommes. Dieu le bénisse et l'ait en garde ! Hedrock, volontairement, arrêta cette évocation affective :

— Un moment, dit-il, je constate avec surprise que je commence à avoir l'impression d'*être* son frère.

« Voilà bien, dit une pensée, *une des étonnantes caractéristiques des êtres humains : la facilité avec laquelle le système nerveux de l'un répond aux stimuli d'un autre. L'équipement sensoriel que cela suppose n'a pas d'équivalent dans le reste du monde intelligent. Maintenant, asseyez-vous et regardez autour de vous. »*

Hedrock jeta un coup d'œil sur les écrans de ses stats. Le décor avait changé. Le grand navire dont il était captif s'était élevé et son image emplissait l'écran avant et le rétro-écran. On le voyait aussi sur les écrans situés en haut, à droite et à gauche. Là où il se trouvait auparavant, l'espace était maintenant occupé par deux soleils blancs teintés de jaune. Dans l'immensité, ils n'avaient d'abord été que des points lumineux, pareils à des étoiles très brillantes. Mais ils grandissaient. Et très loin, à gauche, un troisième soleil, minuscule, se montrait. Au bout d'un moment, les deux plus grandes étoiles parurent avoir une vingtaine de centimètres et être éloignées de trente ; mais elles s'écartaient et une seule grossissait maintenant, la seconde s'éloignant à gauche : ses télescopes la lui révélèrent bientôt à quatre milliards de kilomètres. D'autres tests lui démontrèrent que les deux soleils les plus proches étaient plus considérables que le Soleil terrestre, mais un seul était plus brillant. Le troisième n'était plus qu'un point lumineux au loin : il eût été trop compliqué avec ses petits instruments de le mesurer, mais sa

seule existence faisait grimacer Hedrock. Il chercha un moment et finit par trouver un point rouge au loin, le quatrième soleil de ce système stellaire : cela commençait à l'intéresser vivement lorsque les esprits supérieurs recommencèrent à lui envoyer des vibrations mentales :

« *Oui, vous ne vous trompez pas. Ce sont bien là les soleils de la constellation que vous appelez Alpha du Centaure. Les deux plus proches sont Alpha A et Alpha B, le troisième Alpha C et le point rouge est, bien sûr, l'insignifiante Proxima Centauri, connue depuis des siècles comme l'étoile la plus proche du système solaire. Ces deux dernières ne nous concernent pas. Ce qui nous intéresse, c'est que le frère mort se trouve sur une planète errante de ce système, la seule décrivant un 8 ; elle fait sa révolution tantôt autour du soleil Alpha A, tantôt autour d'Alpha B. Elle accomplit ce périple à la vitesse inhabituelle de quatre mille kilomètres à la seconde. Son orbite excentrique passe très près de chacune de ces étoiles, comme ferait une comète ; mais au contraire des comètes, elle ne se détruit pas. Les champs gravitationnels d'Alpha A et B la renvoient à tour de rôle. Elle est maintenant plus proche d'Alpha A que jamais. L'étoile est juste devant nous et nous devons faire vite, si nous voûtons faire revivre le mort...*»

— Si quoi ? dit Hedrock.

Il n'y eut pas de réponse et il n'en avait pas besoin, se laissant aller contre son dossier. « Eh bien, pensait-il, c'était évident depuis le début. Je considérais comme acquis qu'ils allaient tenter en vain d'établir une quelconque connexion sensorielle entre un vivant et un mort, mais cela ne reposait que sur ma supposition qu'un homme mort depuis plus d'un jour est déjà en décomposition. » Il se sentait vraiment terrorisé.

Depuis des milliers d'années, il avait lutté pour prolonger la vie des vivants en l'approchant le plus possible de l'immortalité qui lui était échue, à lui, par hasard. Maintenant, il se trouvait en présence d'êtres qui pouvaient sans aucun doute résoudre le problème, mais qui pouvaient aussi opérer la résurrection des morts. Chose curieuse, cela fit s'évanouir quelque peu en lui l'espoir de rester vivant en dépit de leur décision de l'exécuter. Il avait imaginé un moyen de les vaincre, fondé sur leur trop logique façon de

considérer l'existence. Mais si cela demeurait la seule issue possible, ce n'était plus qu'une chance infime, une occasion guère envisageable dans d'aussi dramatiques circonstances.

Leurs connaissances scientifiques étaient telles qu'il y avait bien peu d'espoir.

« Vous allez maintenant vous soumettre à la phase suivante de l'expérience », dit l'influx mental.

Il était allongé sous la lumière. Il n'avait aucune idée de l'endroit où il se trouvait. Son corps reposait dans une sorte de cercueil : la comparaison le mettait mal à l'aise, mais il surmonta cette impression. Il était allongé, calme, sûr de lui, regardant la lumière. Elle pendait dans le noir, au-dessus de lui, mais il avait en même temps le curieux sentiment de la regarder par en dessous. Il n'y avait donc que cette lumière brillant indéfiniment dans les ténèbres, non pas une lumière blanche, se rendit-il compte au bout d'un moment, mais une lumière d'une couleur indéfinissable, ni brillante ni chaude. Soudain le cours de ses pensées s'arrêta sous l'influence de la notion de chaleur, qui lui fit prendre conscience du froid qu'il faisait : la lumière était glaciale. Cette découverte était un signal, une indication.

« L'émotion, dit très loin la vibration mentale d'une araignée, *est une manifestation énergétique : elle agit instantanément en dépit des distances. La raison pour laquelle la connexion entre les deux frères a diminué d'intensité, dans la mesure où cela concerne la réceptivité, est que chacun d'eux s'attendait à sa diminution, attente inconsciente. Leurs systèmes nerveux respectifs ont semblé naturellement tenir compte de l'allongement des distances lorsque l'un d'eux est parti pour le Centaure. Ils ont instinctivement modifié leurs connexions, bien que le rapport émotionnel entre eux soit resté aussi puissant que jamais. Maintenant, puisque vous faites partie de la relation entre eux... acceptez la connexion. »*

Cela sembla instantané. Il était couché sur une rive herbeuse près d'un ruisseau. L'eau cascadait et chantait sur les pierres. Il sentit la brise sur son visage, et à sa gauche un magnifique soleil, entre les arbres, passait au-dessus de l'horizon. Sur le sol autour de lui, il y avait des caisses, des machines et quatre hommes qui dormaient tranquillement. Le plus proche était Gil Neelan. « Ne

t'emballe pas, se dit Hedrock, ce n'est encore qu'une image. Gil est mort sur le sable d'une planète erratique, pareille à l'enfer. Ceci est un rêve, un Éden, semblable aux plus beaux étés terrestres. » Quelques secondes passèrent, et il y eut le corps de Gil dormant le visage rouge, respirant comme un soufflet de forge comme s'il manquait d'air, comme si la vie lui revenait difficilement. « De l'eau, de l'eau ! » pensa Hedrock. Il n'avait pas fait que penser cela : il s'était jeté vers le ruisseau et, par deux fois, ses mains tremblèrent tellement que l'eau prise dans ses paumes se répandit sur l'herbe. Enfin, il adopta une conduite raisonnable ; il prit une des boîtes et jeta de l'eau sur Gil Neelan, sur sa bouche. Plusieurs fois, le corps torturé s'agita comme un ver, en toussant. Mais cela aussi était bon : les muscles retrouvaient la vie. Hedrock continua, put sentir battre lentement le cœur de Gil, vit les images qui se pressaient dans la tête de celui qui revenait de si loin, éprouvant réellement la relation sensorielle qui jusqu'alors n'avait existé qu'entre les deux frères. Gil reprenait conscience :

— Eh bien, Dan, dit-il absolument stupéfait, d'où viens-tu, mon vieux ?

— De la Terre, dit Hedrock, parlant fort dans le vent et se disant qu'il lui expliquerait plus tard seulement qu'il n'était pas Dan.

Gil semblait n'attendre que cette réponse. Il soupira, sourit et se retrouva projeté dans un lourd sommeil. Hedrock commença à fouiller parmi les boîtes, cherchant des tablettes de dextrose. Il découvrit une bouteille de suraliment et fit glisser une tablette dans la bouche de Gil. Elle se dissoudrait toute seule. Ayant fait tout ce qu'il pouvait momentanément pour lui, il se tourna vers les autres hommes, leur distribuant des tablettes de dextrose et de l'eau à chacun. Il se relevait quand une pensée des araignées l'atteignit, toujours glaciale :

« *Vous voyez, il s'occupe aussi des autres. L'émotion dont il s'agit est donc bien autre chose qu'une extension artificielle de la sympathie réciproque d'une paire de spermatozoïdes.* »

Ce n'était que cela, mais cela suffit pour changer la direction des pensées de Hedrock : ce n'était pas qu'il eût oublié les araignées, cependant les soins d'urgence à donner en avaient enfoui le souvenir tout au fond de sa mémoire. Elles redevenaient réelles. Il

leva les yeux vers le ciel bleu, vers le magnifique soleil blanc et jaune, et se prit à haïr le peuple des araignées – mais il savait bien que cela avait autant d'importance que lorsque les sauvages des temps reculés tendaient le poing en murmurant des malédictions aux démons du ciel.

Il se calma et nourrit ses malades, leur donnant cette fois du jus de fruit concentré dissous dans de l'eau. L'un des hommes, un beau garçon mince, reprit suffisamment de forces pour lui sourire avec étonnement, mais sans poser de questions, et Hedrock se garda bien de l'informer de quoi que ce soit. Lorsque ses malades furent tous endormis, Hedrock monta au sommet du plus grand arbre qu'il aperçut et se mit à étudier les alentours : des arbres, des arbres, des collines et, loin, très loin, une très large surface d'eau. Ce qui le frappa le plus, ce furent des baies jaunes sur un arbre situé à un kilomètre de l'eau. Il sauta sur le sol et se dirigea vers lui avec un vif intérêt, en suivant le cours de la rivière. Cela devait être plus loin qu'il n'avait cru, car, lorsqu'il revint avec une caisse pleine de fruits, le soleil avait déjà passé le zénith.

Mais la promenade lui avait fait du bien, et il se sentait beaucoup mieux, sa pensée était plus agile : Gil et Kershaw, à supposer que l'un d'eux fût Kershaw, devaient avoir visité la planète, goûtant les fruits qu'ils y trouvaient. Aussitôt remis sur pied, ils allaient lui dire si oui ou non ces fruits jaunes étaient comestibles. Il y avait peut-être un analyseur de comestibilité dans leurs paquets.

Il n'en trouva pas, mais découvrit de nombreux instruments, dont un enregistreur de disques de communication, utilisé pour examiner les terrains. Ils en avaient sans doute laissé un certain nombre à leurs différents points d'atterrissage. Le soleil se couchait à ce que, par humour, Hedrock estimait pouvoir appeler l'ouest. Plus tard, le second soleil apparut à l'est, plus petit, plus pâle. Il grandit, se refroidit très vite après le coucher du premier, et la « nuit » s'établit, une nuit pareille à un jour sombre de la Terre, avec un soleil fantôme à travers les nuages lourds, à ceci près qu'il n'y avait pas de nuages et pas d'humidité. Un vent léger soufflait. Le troisième soleil se leva, mais sa faible lumière ne changeait pas grand-chose au décor. Quelques étoiles peu brillantes se montrèrent

aussi et cette sorte de crépuscule commença à agir sur les nerfs de Hedrock. Il marchait de long en large, près de la rivière : combien de temps cette enquête sensorielle allait-elle durer ? Et pourquoi voulaient-ils le tuer ?

Il n'entendait nullement poser de la sorte une question directe à ceux dont il était le prisonnier, mais, chose surprenante, il reçut aussitôt une réponse. Une pensée sembla flotter vers lui, sortie de ce crépuscule, du ciel sans nuages, précise, sans passion et comme surnaturelle :

« Nous ne sommes pas tout à fait ce dont nous avons l'air, disait l'araignée. *Notre race n'est pas, comme vous l'imaginez, une des réussites de la nature. Dans ce navire, il n'y a actuellement que ce qui reste de notre peuple. Tous ceux qui sont ici sont des êtres immortels, vainqueurs du combat pour survivre et dominer sur notre planète. Chacun est un champion. Nous voulons demeurer vivants sans que notre existence puisse être suspectée par les autres races de l'Univers. En raison du hasard qui vous a jeté au milieu de nous, vous devez mourir. Cela est-il assez clair ? »*

Hedrock n'avait rien à répliquer, car leur logique était imperturbable : il devait mourir parce qu'il en savait trop sur ces êtres.

« Notre intention, lui dit l'esprit raisonneur, *est de terminer notre enquête sur l'émotivité humaine sur la base de ce que nous avons découvert par votre, truchement, et d'abandonner ensuite pour toujours cette région de l'espace. L'enquête prendra encore du temps. Patientez. Nous ne répondrons pas à celles de vos demandes qui seront jugées sans importance. Tenez-vous-le pour dit. »*

Cela aussi était fort clair. Hedrock retourna lentement vers le camp. L'homme mince à l'air las qui lui avait souri tout à l'heure était assis.

— Salut, dit-il joyeusement. Mon nom est Kershaw. Derd Kershaw. Merci de nous avoir sauvé la vie.

— Vous me remerciez trop vite, grommela Hedrock.

Mais le son de cette voix humaine lui apporta une détente et, par la même occasion, une idée. L'espoir revenu, il se remit au travail avec une vive angoisse, craignant d'être exécuté d'un moment à l'autre. Le travail, en soi, était assez simple. A l'aide du

revolver énergétique de Gil, il découpa des disques de quelques millimètres d'épaisseur. Il les mit ensuite dans la machine enregistreuse, qui imprima sur les éléments de chacun d'eux un message indiquant sa position et celle de ses compagnons, décrivant le peuple des araignées et les menaces qu'il en avait reçues. Pour certains d'entre eux, il régla l'enregistreur à divers régimes antigravitationnels, de trois à trente mètres, et les regarda flotter dans le ciel au niveau où leur structure atomique avait été réglée. Quelques-uns restèrent tout près, le mettant en rage pour la lenteur avec laquelle ils s'échappaient ; d'autres s'éloignèrent avec une rapidité satisfaisante. Certains resteraient sur les collines ou dans les arbres, d'autres flotteraient dans l'espace pendant des années ou des siècles, proies de tous les vents, et chaque heure qui passerait rendrait plus difficile leur recherche. Le peuple des araignées mettrait un temps immense à récupérer ces témoignages s'il voulait empêcher que sa présence ne fût connue dans l'univers. Quelques jours précieux passèrent et il fut alors certain qu'il s'était écoulé assez de temps pour que les disques se fussent largement répandus dans l'espace.

Ses malades récupéraient lentement. Il était évident que leurs corps ne pouvaient assimiler convenablement la nourriture qu'il leur donnait, et qu'ils avaient besoin de soins médicaux impossibles. Kershaw fut le premier à entrer en convalescence et voulut savoir ce qui s'était passé. Hedrock lui donna connaissance du message qui se trouvait sur un des disques que, après trois semaines, il continuait patiemment à envoyer de tous côtés.

— Ainsi, dit-il, voici à qui nous avons affaire. Croyez-vous que ces disques puissent nous rendre service ?

— Les araignées sont des êtres logiques, dit Hedrock, et capables de reconnaître le fait accompli. Le problème est de savoir quand l'étendue de la distribution des disques sera telle qu'elles se rendront compte instantanément qu'il leur est impossible de les récupérer tous. Je ne cesse de me dire que j'en ai fait assez, et cependant je me demande jusqu'à combien d'exemplaires il faudra aller pour qu'elles considèrent la chose comme décisive. La raison pour laquelle elles ne nous ont pas ennuyés ces temps-ci, c'est qu'elles se sont rapprochées de la Terre pour aller étudier de près

les réactions humaines : elles m'ont dit que telle était leur intention et qu'elles cesseraient de s'adresser à moi pendant un certain temps. A mon avis, elles sont trop loin pour que leur système particulier de transmission de pensée fonctionne.

— Mais que cherchent-elles donc ? demanda Kershaw.

Il était difficile d'expliquer ce que ses propres expériences de cobaye des araignées lui avait appris, mais Hedrock essaya, ne donnant aucune indication sur ses activités terrestres.

— Je puis à tout moment, désormais, briser leur contrôle mental sur moi, de sorte que la seule menace contre moi est la force physique.

— Comment expliquez-vous qu'elles aient pu vous ramener au vaisseau spatial de secours malgré votre résistance ?

— Je peux seulement avancer que le système nerveux a une autodéfense trop lente. Je me suis trouvé de retour dans l'appareil avant d'avoir mis au point la méthode de résistance que j'ai employée depuis. Lorsqu'elles s'en sont aperçu, elles m'ont menacé de mort si je leur refusais mon aide.

— Croyez-vous qu'elles finissent par découvrir quelque chose dans leurs recherches sur la structure émotionnelle de l'être humain ?

— Pendant des millénaires, dit Hedrock, secouant la tête, les hommes ont tenté de dominer leur influx émotif. Le secret, bien sûr, ne consiste pas à éliminer l'émotion de la vie, mais à la diriger en fonction de la santé morale et physique : le sexe, l'amour, la bonne volonté, l'enthousiasme, l'alacrité, la personnalité, etc. Apparemment, ce sont là des aspects de l'expérience vécue qui sont étrangers aux araignées. Je ne vois pas comment elles pourraient jamais y comprendre quelque chose, surtout qu'elles n'ont aucun moyen de distinguer un homme qui risque sa vie pour une cause désintéressée d'un homme qui la risque pour un intérêt. Cette incapacité à envisager les variables de la nature humaine, c'est leur tare essentielle, et cela les empêchera d'atteindre jamais à une compréhension véritable.

Kershaw parut songeur. Il dit enfin :

— Quelles sont les chances que nous soyons secourus ?

— Assez bonnes, dit Hedrock en grimaçant. Je sais que notre cas semble assez mauvais, mais les araignées ont dit qu'elles allaient quitter définitivement cette région de l'espace. Pourquoi s'en iraient-elles si elles n'avaient l'impression que bientôt d'énormes navires vont venir de la Terre, inaugurer un service régulier avec la constellation du Centaure ? A mon avis, l'Impératrice va révéler la dérive interstellaire, et comme la construction va vite de nos jours, il y aura d'ici à quelques semaines des centaines de navires spatiaux anciens sur qui votre invention aura été installée. Le voyage pourra ainsi se faire en moins de deux jours, si nécessaire.

— Je crois, dit calmement Kershaw, que nous ferions mieux de nous mettre au travail. Vous avez déjà lancé un certain nombre de disques dans l'espace, mais quelques-uns de plus ne seraient pas de trop. Coupez les arbres et empilez les disques, je vais m'occuper de l'enregistrement.

Il se tut et fit un étrange geste du bras, son regard, lançant des éclairs, dirigé par-delà la tête de Hedrock. Hedrock tourna sur lui-même et regarda le ciel. Il vit un navire. Pendant un moment il pensa que c'était celui des araignées qu'il apercevait de loin, mais bientôt la teinte mouchetée de l'engin apparut dans le soleil, et il portait sur le fond de sa carcasse de grandes lettres qui attirèrent son attention :

WS – CENTAURUS – 719

Le vaisseau n'était pas très loin et descendait. Il s'arrêta à moins d'un kilomètre au-dessus d'eux et il tourna lentement sur lui-même, en réponse à leurs appels urgents par télestat. Il devait les ramener sur Terre en quarante et une heures exactement. Kershaw et Neelan le firent passer pour le frère de Gil, ce qui lui permit de débarquer sans encombre à la Cité Impériale et de gagner aussitôt l'un de ses appartements.

Quelques minutes plus tard, il connectait le stat de cet appartement avec un système de relais personnel et c'est par ce détour qu'il appela la Guilde des Armuriers.

18

Ce fut l'image de Peter Cadron qui apparut sur l'écran. Il ne regardait pas l'écran au moment de l'entrée en contact, mais parlait avec animation avec quelqu'un qui se trouvait hors du champ de vision. Le son n'était pas branché, et Hedrock se souciait peu de savoir ce que disait l'ancien conseiller, attendant de voir comment celui-ci allait l'accueillir.

Près d'un mois s'était passé depuis cette nuit où, pour se défendre, il avait dû agir contre les Fabricants d'Armes. En dépit de son admiration personnelle pour la majorité des conseillers, il n'avait pas de regrets : le seul immortel de la Terre était en droit de considérer que sa vie valait d'être sauvée. Pour le meilleur et pour le pire, il était ce qu'il était, et il se sentait capable de résister au monde entier tant qu'il en aurait la force.

Cadron se tourna vers l'écran, eut un mouvement de recul en le voyant, puis se précipita pour brancher le son :

— Hedrock, vous !

Un sourire de plaisir se peignit sur son visage et ses yeux brillèrent :

— Hedrock, où étiez-vous donc ? Nous avons cherché à vous atteindre par tous les moyens.

— Quelle est, dit-il, l'attitude des Fabricants d'Armes à mon égard ?

— J'ai été autorisé, dit Cadron, se raidissant un peu, par le Conseil *démissionnaire* à vous présenter nos excuses pour l'action violente menée contre vous. Nous reconnaissons que nous avons eu une réaction simpliste de foule affolée. Je suis personnellement

désolé de ce qui s'est passé.

— Merci. Cela veut-il dire qu'il n'y aura plus de complots ?

— Parole d'honneur. Hedrock, écoutez-moi, dit-il, changeant de ton, nous étions sur des charbons ardents en attendant votre appel. L'Impératrice, comme vous le savez sans doute, a révélé la dérive interstellaire sans y mettre aucune condition dès le matin suivant l'attaque.

— Et alors ? dit Hedrock, qui s'en doutait bien puisqu'un vaisseau ishérien l'avait ramené sur Terre.

— Nous avons reçu d'elle, dit Cadron, très exalté, une offre assez extraordinaire : reconnaissance légale de la Guilde et son entrée dans le Gouvernement. C'est une reddition sans condition.

— Vous avez refusé, bien sûr.

— Comment ! dit Cadron, stupéfait.

— Vous n'allez pas me dire que le nouveau conseil a l'intention d'accepter. Vous devez bien vous rendre compte qu'il n'y a pas de terrain d'entente entre deux forces aussi diamétralement opposées.

— Mais, protesta Cadron, c'était une des choses que vous aviez vous-même avancées comme une des raisons de vous rendre au palais.

— C'était un prétexte, parce que j'estimais la crise assez grave pour exiger qu'il y eût quelqu'un ayant à la fois un œil sur le palais et un autre sur les Fabricants d'Armes. Non, attendez... Cadron, dit-il avant que celui-ci ait pu l'interrompre, la Guilde des Armuriers constitue une force d'opposition permanente. Ce qui était gênant dans les oppositions de l'ancien temps, c'est qu'elles visaient toujours à prendre le pouvoir, que leurs critiques systématiques n'étaient trop souvent que malhonnêtes, leurs intentions douteuses : elles rêvaient des leviers de commande. Les Armuriers ne doivent à aucun prix laisser germer de telles ambitions parmi les membres de leur ordre. Laissez l'Impératrice remettre de l'ordre dans son chaos. Je n'entends pas qu'elle soit seule responsable de l'état de corruption de l'Empire, mais le temps est venu pour elle de donner un sérieux coup de balai. Pendant ce temps-là, les Fabricants d'Armes doivent se tenir à l'écart, concernés certes, mais occupés d'abord à maintenir, *dans toute la galaxie*, leur grand

principe de défense des individus contre l'oppression. Les Armuriers continueront à fabriquer et à vendre leurs armes, tout en restant en dehors de la politique active.

— Vous voulez donc que nous...

— Que vous poursuiviez simplement vos occupations normales. Maintenant, Cadron, dit Hedrock en souriant, laissez-moi vous dire que j'ai toujours eu beaucoup de plaisir à vous fréquenter. Présentez mes félicitations au Conseil démissionnaire. Je vais dans une heure me présenter au palais et nul de vous n'entendra plus jamais parler de moi. Au revoir à tous et bonne chance.

Il coupa le stat d'un mouvement vif et s'assit, sentant monter en lui la vieille, vieille souffrance : ainsi, une fois de plus, il se retirait lui-même du jeu. Il repoussa son immense sentiment de solitude et prit son avio-car pour arriver au palais dans l'heure suivante. Il avait déjà appelé Innelda et elle l'attendait dans ses appartements.

Tandis qu'ils parlaient, il la regardait à travers ses yeux mi-clos. Assise droite et raide à côté de lui, c'était vraiment une grande et belle jeune femme, au visage mince, cachant ses pensées derrière ses yeux verts. Ils étaient sous un palmier dans le jardin du trente-quatrième étage. Une douce brise soufflait ; les éclairages indirects répandaient une lumière douce. Par deux fois, il l'embrassa et s'aperçut de sa froideur : cela devait cacher quelque chose qu'il fallait lui faire dire. En effet, elle subissait les baisers avec la passivité d'une esclave.

— Innelda, qu'avez-vous ? dit Hedrock. La première chose que je découvre en revenant ici, dit-il, la pressant contre lui, c'est que le Prince Del Curtin, qui était en quelque sorte votre bras droit, a été banni du palais. Pourquoi ?

Ces mots semblèrent la tirer d'un profond abattement et c'est avec un reste de vigueur dans la voix qu'elle dit :

— Mon cousin a eu la témérité de critiquer un de mes projets et de s'y opposer. Je ne me laisse pas importuner, même par ceux que j'aime.

— Il vous aurait vraiment importunée ? Cela ne lui ressemble guère.

Il y eut un silence et Hedrock la regarda de côté, puis il dit avec

insistance :

— Vous avez pratiquement révélé la dérive interstellaire pour me retrouver, et maintenant que je suis là auprès de vous, j'ai l'impression que vous n'éprouvez plus rien pour moi.

Un long silence suivit et il commença à se douter d'où venait cette raideur de sa part. Était-il possible qu'elle sût la vérité à son égard ? Il n'eut pas le temps de parler.

— Peut-être, dit-elle d'une voix très basse, tout ce que j'ai besoin de vous dire, Robert, est de vous annoncer qu'il va y avoir un héritier des Isher, je dis bien *un Isher*.

Il fut peu ému d'apprendre cette future naissance. Elle savait : c'était cela qui était le plus important. Hedrock soupira :

— Je n'y pensais plus : vous avez fait parler Gonish, n'est-ce pas ?

— Oui, je l'ai fait parler. Il ne lui manquait pas beaucoup de renseignements. Il a suffi de quelques mots pour qu'il complète son intuition.

— Qu'allez-vous faire ?

— Une femme ne peut aimer un homme immortel, répondit-elle comme de très loin. Elle y perdrait et l'âme et l'esprit. Je me rends compte, dit-elle, parlant presque pour elle-même, que je ne vous ai jamais aimé. Tout à la fois vous me fasciniez et me paraissiez repoussant. Je suis fière, cependant, de vous avoir choisi sans savoir cela. Cela démontre l'énorme vitalité instinctive de notre lignée. Robert !

— Oui ?

— Les autres impératrices... quelle a été votre vie avec elles ?

— Je ne vous en dirai rien, dit Hedrock, secouant la tête. Je veux que vous décidiez de l'avenir sans penser à elles.

— Vous me croyez jalouse, n'est-ce pas ? dit-elle avec un rire léger. Ce n'est pas... pas du tout cela. D'autre part, dit-elle, changeant de ton, je veux être une mère qui mérite le respect autant que l'affection de son enfant. Une Impératrice d'Isher ne saurait déroger. Mais je ne veux pas vous forcer. Je réfléchirai à tout cela, dit-elle, son regard se faisant plus dur et reprenant une sorte de vigueur. Voulez-vous me laisser, maintenant ?

Elle lui tendit la main et des lèvres molles. Hedrock, soucieux, gagna son appartement. Une fois seul, il pensa de nouveau à Gonish. Par le standard des Fabricants d'Armes, il appela le psycho-devin et lui demanda de venir d'urgence au palais. Une heure plus tard, les deux hommes se trouvaient face à face.

— Je crois comprendre que je ne suis pas venu pour recevoir des explications, dit Gonish.

— Qu'allez-vous faire ? dit Hedrock. Ou plutôt, qu'avez-vous fait ?

— Rien.

— Vous voulez dire...

— Rien. Voyez-vous, je sais ce que la connaissance d'un tel secret aurait pu avoir comme effet sur l'individu moyen, voire supérieur. Aussi n'en ai-je jamais touché un mot à personne, pas même au Conseil.

Hedrock était soulagé. Il connaissait l'intégrité absolue de cet homme. Il n'y avait rien à craindre de son honnêteté inégalable. Il sentit que Gonish l'étudiait.

— Étant donné mon éducation, j'aurais pu tout naturellement tenter de faire un test sur l'effet que l'immortalité fait aux autres. Mais ne l'avez-vous pas fait ? Où était-ce ? Quand ?

Hedrock se courba. Sa mémoire était comme du feu :

— C'était sur Vénus, pendant les premiers temps des voyages interplanétaires. J'avais monté une colonie de savants, complètement isolée du monde, et je leur avais dit la vérité, leur demandant de travailler avec moi pour découvrir le secret de l'immortalité. Ce fut horrible... oh !... dit-il avec détresse. Ils ne pouvaient supporter la vue de ma jeunesse perpétuelle tandis qu'eux vieillissaient. Ah ! jamais je ne recommencerai ! fit-il en tremblant.

— Et votre femme ? demanda le psycho-devin.

Hedrock garda le silence une minute.

Les Impératrices d'Isher, dans le passé, dit-il lentement, ont toujours été fières d'avoir dans leur lit un homme immortel. Pour le bien des enfants, nos relations ont toujours été excellentes. Je ne puis en dire plus. J'ai souvent pensé, continua-t-il, soucieux, que j'aurais dû me marier plus souvent. Peut-être alors aurais-je eu plus

de chances que la descendance immortelle se répète. Ce n'est là que mon treizième mariage. Mais je n'en ai pas eu le courage, bien que... (il releva la tête) j'aie mis au point une méthode qui me permet de vieillir artificiellement mon apparence, de telle façon que cela frappe même les gens qui connaissent la vérité.

Gonish eut un regard qui fit froncer le sourcil à Hedrock.

— Qu'avez-vous ? dit-il vivement.

— Elle vous aime, dit le psycho-devin. Et c'est cela l'ennui, car vous savez bien qu'elle ne peut pas avoir d'enfants.

Hedrock bondit de sa chaise et fit un pas en avant, comme s'il avait voulu se jeter sur Gonish.

— Êtes-vous sérieux ? Elle vient de me dire...

— La Guilde a étudié l'Impératrice depuis son enfance, dit Gonish d'un ton scientifique. Son dossier n'est bien sûr accessible qu'à moi et à deux de mes collègues, ainsi qu'aux membres du Conseil. Il ne peut y avoir de doute à ce sujet. Je sais que cela détruit vos plans, dit le psycho-devin en fixant Hedrock, mais ne le prenez pas si mal. Le Prince Del Curtin est second dans l'ordre de succession et j'ai tout lieu de croire que lui aura une bonne descendance. Il y aura une autre Impératrice dans deux ou trois générations, et vous pourrez à nouveau l'épouser.

— Ne faites pas l'imbécile, dit Hedrock, qui marchait de long en large et s'arrêta brusquement. Je ne pense pas à moi. C'est à ces femmes d'Isher. Ce trait de caractère n'apparaissait pas nettement chez Innelda, et pourtant elle l'a bien en elle. Elle ne va pas abandonner cet enfant, et c'est bien ce qui me soucie. Êtes-vous absolument certain de ce que vous dites ? Gonish, dites-moi la vérité.

— Hedrock, je ne joue pas au chat et à la souris. L'Impératrice mourra en couches si elle a un enfant et...

Il se tut, les yeux fixés sur un point derrière Hedrock. Hedrock se tourna lentement et se trouva face à face avec la jeune femme qui venait d'entrer.

— Capitaine Hedrock, quittez le palais avec votre ami M. Gonish sur l'heure, et ne revenez pas jusqu'à...

Elle se tut un moment et se tint muette et droite comme une

figure de pierre. Elle ajouta précipitamment :

— Jamais ! Ne revenez jamais ! Je ne pourrais pas le supporter. Adieu.

— Un moment ! dit Hedrock, avec un cri douloureux. Innelda, il faut que vous renonciez à cet enfant.

Il parlait à une porte close.

19

Ce fut Del Curtin qui ramena Hedrock au palais le jour décisif.

— Il fallait bien qu'on vous fasse venir près d'elle. Elle doit entendre raison. Mes amis vont aviser son nouveau médecin, le Dr Telinger, de votre arrivée. Restez dans vos appartements jusqu'à ce qu'on vous appelle.

Désagréable attente. Hedrock marchait de long en large sur les épais tapis, pensant aux mois qui s'étaient écoulés depuis son bannissement du palais. Les derniers jours avaient été les plus terribles : le bruit s'était répandu partout, il était venu jusqu'à lui. Bien sûr, on n'en avait pas parlé dans les nouvelles, il n'y avait pas eu de communiqué officiel – on le savait, sans savoir comment cela s'était su. Il en avait entendu parler dans les restaurants où il se rendait parfois, dans les rues en se promenant, cela courait dans la brise, et dans les conversations saisies au vol dans les aérobus. C'était une nouvelle dont tout le monde ishérien attendait l'annonce avec un vif intérêt : il allait naître un héritier au trône d'Isher. On ne le savait pas encore, mais le jour était venu. Le moment crucial avait été fixé à 10 heures du soir. Un message du Dr Telinger avait arraché Hedrock à ses préoccupations et l'avait ramené aux appartements impériaux.

Telinger était un homme d'un cinquantaine d'années, le visage mince, qui accueillit son visiteur avec un air consterné. Hedrock savait que le Dr Telinger était coupable de faiblesse, seulement de cela. Il s'était vu soudain promu au service impérial en remplacement du Dr Snow, renvoyé d'une façon cavalière après trente années au service de la Cour. Hedrock se souvenait encore d'avoir entendu Innelda dire un jour à la table impériale des choses

désagréables contre le Dr Snow, déclarant que c'était un médecin « à l'ancienne mode », qui se « félicitait tous les jours de l'avoir mise au monde ».

Sans aucun doute, le vieux Dr Snow avait dû lui dire sans fard la situation et cela n'avait pas plu à Innelda. En écoutant le Dr Telinger, Hedrock comprenait aussi que celui-ci ne s'était jamais vu autorisé à examiner à fond sa patiente. Ah ! elle l'avait bien choisi : c'était tout à fait l'homme qui eût été saisi de terreur à l'idée de résister à sa souveraine.

— Je viens seulement de découvrir la vérité, bafouilla-t-il. Elle est sous l'effet des calmants, mais j'ai laissé disponible une voie de communication consciente. Prince Hedrock, vous devez la persuader. C'est l'enfant ou elle qui succombera ; sa conviction qu'elle survivra n'est absolument pas fondée. Elle m'a menacé de mort si l'enfant mourait.

— Laissez-moi lui parler, dit Hedrock.

Elle était très calme dans son lit, les joues sans couleur, et sa poitrine semblait si peu respirer qu'on aurait pu la croire morte. Hedrock se sentit soulagé lorsqu'il vit le médecin placer doucement le masque de communication sur ce visage trop calme que brûlait un feu intérieur. Pauvre tyran, pensa-t-il, pauvre petit tyran blessé, malheureux, aux prises avec des forces internes trop puissantes pour qu'elle les domine ou en délivre sa pensée ! Il prit l'autre extrémité du communicateur :

— Innelda, dit-il tendrement.

— C'est vous... Robert. (La réponse était venue lentement, mais nettement.) Je leur avais dit... de ne pas... vous laisser venir.

— Vos amis vous aiment. Ils veulent vous garder.

— Ils me... détestent. Ils croient... que je suis folle. Mais je leur montrerai qui je suis. Je désirerais certes vivre, mais l'enfant, lui, *doit* vivre.

— Mais, Innelda, le Prince Del Curtin a épousé une charmante femme. Ils auront de beaux enfants qui pourront vous succéder.

— Aucun autre enfant... que le mien et le vôtre... ne tiendra le spectre d'Isher. Seule compte la branche aînée, vous le savez. Il n'y a jamais eu de rupture dans la filiation. Cela ne va pas commencer

aujourd'hui. Vous me comprenez ?

Triste et immobile, Hedrock le comprenait encore bien plus nettement qu'elle. Dans des temps très anciens, lorsque, sous des identités variées, il avait persuadé les princes d'Isher d'épouser des femmes pour qui le sens de la famille était d'importance vitale, il n'aurait jamais pensé que cette tendance pût devenir assez forte pour être comme aujourd'hui tragique. Ce que cette malheureuse femme ne voyait sans doute pas, c'était que sa référence à la « lignée » n'était qu'une interprétation rationnelle de son désir d'avoir un enfant à elle. Telle était la réalité toute nue.

— Robert... restez là... donnez-moi la main !

Immobile, il voyait la vie la quitter comme à marée basse la mer le rivage. Il attendit que la mort eût glacé ce corps, tandis que les cris rauques du bébé le rendaient furieux.

À une demi année lumière, un vaisseau spatial de plus d'un kilomètre de long poursuivait sa route. A l'intérieur de celui-ci, des pensées passaient en vibrant d'un esprit à un autre :

«... Le second examen d'ensemble donne presque aussi peu de résultats que le premier. Nous connaissons quelques-unes des lois... mais pourquoi cette souveraine qui dominait tout un monde donne-t-elle sa vie pour sauver celle de son enfant, alors que l'idée de sa propre mort l'effraie ? La raison selon laquelle elle serait personnellement responsable de la continuation de sa lignée n'est pas d'une logique adéquate. Ce n'est que l'affaire d'une très légère modification des structures atomiques. Nombre d'hommes et de femmes qui vivent auraient pu poursuivre sa dynastie.

« Il ne nous reste plus qu'à la ramener à la vie et à enregistrer les émotions de ceux qui l'entourent devant sa résurrection.

«... X-x ? ?... a examiné la personne de notre ancien prisonnier Hedrock au palais. Il apparaît qu'il a réduit à néant, par une ingénieuse méthode, la logique qui exigeait que nous le détruisions. En conséquence, nous pouvons quitter cette galaxie d'ici à un... cycle.

« Nous avons cependant appris une chose : voici la race qui va régner sur le sevagram. »